

VALERY ALEFF

RETOUR À LA MAISON

PREMIERE PARTIE

I

Depuis l'ère tumultueuse de Pierre le Grand dont la cruauté et les lubies occidentales guérissent pour un temps la Russie de son agoraphobie, les habitants de ce pays frigorifié adorent Paris. Ils l'adoraient même à l'heure où les flammes de l'incendie inspiré par Napoléon détruisaient les menuiseries exotiques de Moscou ; et ils ne trahirent pas leur amour au milieu des ruines esthétiques de la Révolution d'Octobre. Un philosophe français dit un jour que les Russes auraient inventé Paris si la ville n'avait pas déjà existé en Europe occidentale, au centre symbolique et mythologique de la France. Aujourd'hui encore certains Russes préfèrent Paris à Dieu. Ils inventent Paris et ne cherchent pas à communiquer avec les cieux. Et, avec insouciance, ils augmentent la quantité du sucre dans le champagne et remplacent le vin par la vodka.

A l'époque des trois Alexandre et des deux Nicolas, Paris, ses boulevards et ses boudoirs, était accessible - à portée de la main, à portée d'un cheval. Au cours des règnes inconstitutionnels de Staline, Khrouchtchev et Andropov, la France s'éloigna malgré les progrès de l'aviation et la décision des autorités ouest-allemandes de légaliser les excès de vitesse sur les autoroutes de leur pays. Les portraits omniprésents des leaders du Parti communiste interposaient une grande muraille de Russie entre les produits de luxe occidentaux et les habitants de l'Union Soviétique. Pour eux il était plus facile de voyager dans le cosmos que sur leur propre planète.

Les Russes qui avaient atteint les frontières françaises avant la faillite des agences de voyages en U.R.S.S. jouissaient des privilèges accordés aux parisiens durant les « années folles » et après la deuxième guerre mondiale. La beauté architecturale de la ville, son inimitable atmosphère immortalisée par Arletty étaient l'apanage de tout un chacun ; même

les « nouveaux pauvres » en profitaient dans une certaine mesure. Et pourtant ils passaient le plus clair de leur temps au volant des taxis et au pied des autels de la nostalgie.

Il y avait aussi des riches parmi les émigrés russes. Dans les cercles intimes on les appelait les « riches à toute épreuve » ou les « riches éternels ». Les gènes qui portaient au travers des siècles l'indolence et la nonchalance de leurs ancêtres ne les empêchaient pas de se trouver à la tête d'entreprises lucratives ou de banques florissantes. Cela les obligeait, hélas, à prononcer le mot « argent » plusieurs fois par jour - à l'encontre des traditions de la cour impériale.

Les émigrés russes. Pauvres et riches, nobles et roturiers. Vieux routiers et jeunes premiers. Rejetés par un Etat rancunier, projetés dans le vide par leur instinct de conservation - comment vivaient-ils à Paris ? Plutôt bien. Rien ne menaçait l'harmonie de leur existence. À quelques exceptions près, les communistes et leurs sympathisants n'essayaient même pas de porter atteinte à l'économie française ; et les chars soviétiques travaillaient ailleurs, à plein temps. « Mais mon nid est dans le jasmin, qui me l'apportera ? »

La nostalgie est une grande force unificatrice : tous ces groupes sociaux se réunissaient de temps à autre en dépit du bon sens et des traditions. Il y avait le bal annuel qui, à l'instar des bals masqués, effaçait les différences entre les survivants du courroux bolchevik. Les princes et leurs anciens serviteurs mangeaient les mêmes cornichons et dansaient les mêmes valse pendant que leurs enfants théorisaient sur l'amour dans un français impeccable avec une élégance et une assurance parisiennes.

Après le bal du Nouvel An et des cocktails occasionnels les survivants de l'ardeur égalitaire retournaient dans leurs appartements où ils rêvaient de blocs de glace sur la Néva ; le Chevalier de Bronze, alias Pierre le Grand, leur tenait compagnie malgré la Grande Muraille de Russie.

Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski rêvait de colonnes, de monuments et de poèmes pouchkiniens ; il adorait Saint-Pétersbourg comme tout le monde à l'exception des moscovites, des fanatiques religieux et des slavophiles impénitents qui persistaient à croire que les fantasmes architecturaux de Pierre le Grand ne révélaient nulle trace de l'âme russe. Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski n'était ni slavophile ni intégriste, de sorte que, pendant

ses propres nuits blanches, il s'imaginait les nuits blanches pétersbourgeoises remplies à ras bord de chevaliers en bronze - mais sans rose - traversant les fleuves surgelés, les rues endormies et même le ciel. Et ses meubles, ses lustres périssaient sous les sabots de leurs montures.

Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski ne plaçait pas la spiritualité au-dessus de l'existence humaine ; il aimait la beauté futile, vaniteuse des objets, surtout s'ils lui rappelaient Louis XV ou la Régence. Les entrelacs de la marqueterie, les volutes des bronzes semblaient refléter les dédales de son âme, ses tourbillons et ses tornades. Parfois il avait même l'impression que son âme empruntait la forme d'une commode Louis XV ou d'un fauteuil Directoire, d'une bergère ; ses promenades sur le quai Voltaire, le long de la rue du faubourg Saint-Honoré n'étaient qu'une recherche éperdue de son identité.

Il offrait l'image de la vieille Russie, de la solitude, du désespoir. En se contemplant dans un miroir il déclamait Racine : « Partout du désespoir je rencontre l'image... » Il aimait le vin et les femmes. Il aimait la littérature.

Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski rêvait d'événements, jour et nuit, comme pour appliquer à sa conscience les théories de la physique moderne. « Qu'est-ce que la vie ? écrit-il dans un cahier. Je m'assieds, je me couche, je vais quelque part. Un hypnotiseur me dit d'une voix monotone que je deviens de plus en plus calme, endormi. Ma vie. Rien ne vient en couper la monotonie. À qui la faute ? À l'hypnotiseur ? »

Mais en parlant à ses amis étrangers il blâmait son exil, l'éloignement du sol natal. « Je suis un poisson hors de l'eau, disait-il.

- Quel genre de poisson ? demandaient ses voisins.

- Nous vivons sous l'eau parce que l'air natal nous manque fâcheusement. Il n'y a pas d'air. Donc, nous vivons sous l'eau. Avez-vous déjà vu des plongeurs ? Ils ressemblent à des pantins.

- Vous avez dit : "un poisson hors de l'eau". »

CAB avait un penchant pour les contradictions.

Aucun événement ne ponctuait sa vie où rien ni personne ne le prenait au dépourvu. Son corps avait l'air d'un pantin encombrant, embarrassant. Son temps se partageait entre un de

ses fauteuils, le divan du salon et le lit à baldaquin dont les arabesques se mélangeaient avec ses cauchemars. Même ses gestes s'accompagnaient de craquements, comme si quelque chose dans son corps avait besoin d'une révision. À l'extérieur, la symphonie pathétique de sa décrépitude devenait si tonitruante qu'il l'entendait malgré la circulation, les cris des enfants et les cloches des églises.

Sa vie était ennuyeuse. Et même ses souvenirs n'arrivaient pas à l'animer, les dessins animés de ses souvenirs. Ils n'étaient pas suffisamment vivaces, tonifiants, tonitruants. À parler franc, ses douleurs avaient plus de présence que ses souvenirs qui, eux aussi, s'apparentaient à des pantins. Ils ne lui rappelaient rien, ses souvenirs.

Rien d'étonnant qu'il préférât l'avenir.

CAB était trop vieux pour commencer une nouvelle vie ; et même pour recommencer sa vieille vie, celle qu'il traînait encore dans son corps, dans son appartement, à travers les rues. Les événements, les différentes facettes de l'existence humaine ne faisaient partie ni de son corps ni de sa mémoire. Mais il ne se résignait pas à mourir. Il ne se disait pas : « Il faut se résigner, c'est la vie ! » Non. Il répétait ces vers de Victor Hugo :

L'angoisse dans mon âme est toujours la plus forte.

Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné.

Un homme entre deux âges. Non, personne ne l'aurait décrit en ces termes, à cette époque-là. Sauf lui-même, naturellement. Il le faisait assez souvent d'ailleurs. Et pourtant il était fier de sa naissance à Saint-Petersbourg, sur les rives de la Néva. En fait, il était né à Petrograd en 1915, mais la ville était la même malgré le changement de nom. Et la Néva était la même. Après la Révolution, la Néva ne changea pas non plus.

Certes les gens n'étaient plus les mêmes. L'atmosphère était différente. Arletty n'aurait pas immortalisé cette atmosphère-là.

À l'âge de trois ans CAB avait quitté Petrograd sur l'initiative de sa famille.

Il s'efforçait d'oublier les dates et les âges lorsque l'envie le prenait de penser aux femmes. Il n'était plus un homme entre deux âges, mais il pouvait avoir les pensées d'un jeune

homme. Il le faisait assez souvent : il n'avait pas encore atteint le stade de l'indifférence physiologique et psychologique où les femmes, leurs rondeurs et leurs profondeurs ne comptent plus. À l'occasion ses nerfs subissaient un choc et la paix d'esprit précaire dont il aurait pu se vanter devant un confesseur devenait une guerre de l'esprit – pour rendre hommage à Tolstoï. Il lui arrivait même de verser une larme à la vue d'images érotiques. En tout cas, il n'arrivait pas à oublier tout cela. Tout cela. Parfois il ne se souvenait plus de ce qu'il voulait préserver dans sa mémoire, dans sa vie. Mais il s'agrippait à tout cela et c'était bien suffisant pour le maintenir en vie.

« Vous pensez encore aux femmes ? demanda un jour Victor Pavlovitch qui, à cette époque-là, commençait à concentrer son attention sur ses infirmières.

- Toujours », mentit Bélozerkalski.

Victor Pavlovitch toisa son ami des pieds à la tête et lui posa une question : « Quel âge avez-vous ? » Question inutile : il savait que Constantin Alexeïevitch était né à Saint-Petersbourg. « Tous mes compliments », marmonna-t-il en déplaçant son monologue intérieur vers un cancer non-identifié.

« Mais il vaut mieux ne pas y penser. 'Je suis heureux d'avoir échappé à tout cela', répondait Sophocle.

- À qui ? à quelle question ? Victor Pavlovitch abandonna son cancer virtuel et fixa son ami d'un air grave.

- À votre question. Sophocle comparait les désirs charnels à l'esclavage, aux monstres. »

Durant les dernières années de sa vie, Bélozerkalski entendit un nombre impressionnant de conversations à propos des femmes et de la mort, car tous ses amis avaient une maladie imaginaire ou réelle ; et certains de ses amis voulaient passer pour des jeunes premiers - ou des vieux premiers, à la rigueur. « Qu'elle est superbe ! » disaient-ils, tandis que la mort faisait son apparition dans leurs yeux, sur leurs mains, dans leurs voix.

Trop tard, trop tard. « Mais le soir vermeil ressemble à l'aurore... » Bélozerkalski pensait encore aux femmes. Par intermittence. Rien ne l'empêchait d'y penser, sauf la faiblesse du corps et de l'esprit. Il en avait le droit. « Mes pensées sont jeunes et pimpantes.

Elles ne souffrent pas de rhumatismes. Elles sont libres, libres. » Même Staline ne lui aurait pas interdit de penser aux femmes, à leurs attraits et leurs appâts. Mais il ne pouvait plus compter sur leur « coopération ». « En toute coopération, on est, en quelque sorte, dépendant de ses collaborateurs et solidaire avec eux », disait Sainte-Beuve. En tous cas, il était solidaire des femmes.

Un jour, il vit un film. Pas à la télévision. Dehors. Il sortait encore, il marchait toujours. Et les cinémas étaient éparpillés le long de son trajet, dans les rues, sur les boulevards. Le long de son trajet. Le « court » de son trajet aurait été plus correct, d'un point de vue topographique. Mais il ne connaissait pas la géographie. Et il adorait la langue française. Pour rien au monde il n'aurait trahi ses règles, ses usages. Il adorait la littérature française.

Un jour, il vit un film à propos d'une infirmière qui, au lieu de combattre les maladies conformément au sermon d'Hippocrate, favorisait leur conquête. Comment ? Elle se déshabillait devant les patients à l'instigation de ses commanditaires. Qui étaient ces commanditaires ? Des parents impatients, avides d'héritage. Leurs maris, pères et grands-pères se tortillaient sur le lit en contemplant la nudité de cette tueuse à gages. Ils lui faisaient signe, ils brûlaient d'envies illicites. L'infirmière cédait à leur désir pour les tuer calmement, voluptueusement. Un peu plus tard les orphelins, alias les clients, récompensaient l'infirmière de ses efforts érotiques.

Comme la plupart des Russes et des Allemands, CAB était sentimental, romantique ; il était capable d'apprécier une belle mort dans les bras d'une tueuse sexuelle - un voyage indolore jusqu'à l'au-delà. Un voyage indolore, extatique. En Technicolor. Un bain de jouvence au seuil de la mort. Comme tout le monde, il avait peur de l'agonie, d'une maladie longue, dégradante et douloureuse.

Il vit le film cinq ou six fois en l'espace de trois semaines ; mais il ne mourut pas au cinéma, malgré quelques convulsions involontaires. Une fois chez lui, il ouvrait l'annuaire à la rubrique médicale et le feuilletait pendant une heure ou deux. Il n'avait ni parents ni héritiers potentiels qui auraient pu lui faciliter la tâche en parcourant les hôpitaux à la recherche d'avidité, de cruauté et de beauté incarnées en une seule personne - une infirmière de nuit. « Il est plus facile de mourir la nuit », pensait-il.

Non, il était seul, il devait se débrouiller tout seul. Mais comme il ne pouvait tirer aucun profit de sa propre mort - il ne croyait ni au paradis ni à la métempsycose - l'annuaire lui tombait des mains et il tombait, lui aussi, dans le fauteuil le plus proche.

Ces visites fréquentes au cinéma n'avaient pas de conséquences immédiates ; elles démontraient toutefois qu'il s'intéressait encore aux femmes, qu'il était en mesure de traverser la Seine - en taxi ou en bus - et qu'il était las de la vie, de sa monotonie, de sa monophonie.

II

Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski. Ses intimes l'appelaient « Kostia » ; ses ex-compatriotes se donnaient la peine de prononcer « Constantin Alexeïevitch » ; ses amis étrangers l'appelaient CAB ; et les policiers se contentaient de « Monsieur Bélo... » - parfois avec un timide « pardon » à la fin.

Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski. Il vivait dans le XVI^e arrondissement, à Passy. Certains lui enviaient cette félicité immobilière, mais, au fond, ces gens-là n'étaient ni méchants ni rancuniers : ils oubliaient la disparité géographique après quelques verres de vodka et une tranche de saumon enveloppé dans un *bline*. Bélozerkalski les invitait donc chez lui une ou deux fois par an.

Pendant les échanges préliminaires de mots sans importance et de rumeurs surréalistes, ces amis-là regardaient les moulures, les fauteuils ; leurs voix étaient plus sarcastiques et socratiques qu'au téléphone. Il s'efforçait de concentrer leur attention sur la table de la salle à manger, sur les assiettes. Au début du repas, ils se souvenaient encore de leur mauvaise humeur :

« Vous avez une énorme bibliothèque.

- Oui... vous savez... en quelque sorte...

- Moi aussi, j'aime lire. Mais les livres sont si chers de nos jours.

- Les livres de poche...

- Vous avez beaucoup de livres d'art...

- Voyez-vous, j'aime l'art. »

Ils regardaient les meubles, haussaient les épaules, s'éclaircissaient la voix.

« Avez-vous toujours été riche ? En Russie...

- J'ai quitté la Russie à l'âge de...

- Votre famille...

- C'est l'attitude qui compte. 'Les richesses sont les servantes des sages et les maîtresses des sots.' Sénèque disait aussi qu'il pouvait tout perdre sans en être affecté le moins du monde. Une attitude stoïque.

- A bon ? Et vous ?

- Une tranche d'esturgeon ? A quoi sert l'argent ? Peut-on le caresser, lui apprendre à aimer les philosophes et les poètes ? Et vos enfants, comment vont-ils ? »

Sa robuste constitution suscitait même leur mécontentement : ils se demandaient pourquoi il n'avait pas attrapé la grippe lors de la dernière épidémie. À ces gens-là il ne parlait jamais des femmes. Par prudence, par charité.

Il leur parlait de sa solitude. Ils le regardaient avec compassion et compréhension ; les moulures et les livres s'estompaient peu à peu. « Tous ces détails, estompés par le crépuscule... » Seule la décrépitude et la misère restaient dans l'appartement, dans Paris, dans la vie.

CAB n'était pas milliardaire, mais il avait assez d'argent pour entretenir ses goûts de luxe ; et cela grâce à son père qui, dans l'adversité, avait fait une brillante démonstration de ses talents à la tête d'une usine et devant les tables de jeu. Par bonheur l'héritage du père consistait aussi en ces choses impalpables que l'on désigne à notre époque biologique sous le nom de « gènes » : dans les années Cinquante, CAB s'aventura dans la jungle de la bourse et, malgré son incapacité à prédire quoi que ce soit, s'enrichit davantage encore au grand dam de son cousin Volodia et de sa demi-sœur Nastassia.

Il continua sur sa lancée et, quelque temps après, s'acheta un spacieux appartement à Passy, à proximité d'une épicerie russe. L'expression « pendre la crémaillère » n'existe pas en russe, ce qui ne l'empêcha pas de célébrer par un repas son installation dans le nouveau logement. Son cousin brillait par son absence : une maladie héritée d'un ancêtre allemand. Sa demi-sœur n'avait pas décliné l'invitation, mais elle pleura toute la soirée.

Amateur de proverbes et dictons, Bélozerkalski savait que l'argent ne lui achèterait pas le bonheur, mais seulement les outils du bonheur. Il n'avait pas assez d'argent pour s'acheter tous ces outils : il renonçait tantôt à une porcelaine, tantôt à une statuette. Et même s'il avait acheté la totalité des lots aux innombrables ventes dont la Gazette de Drouot l'informait

chaque semaine, il ne serait pas entré en possession du seul objet dont il rêvait jour et nuit : un événement.

Il savait que rien ne lui arriverait entre ses quatre murs. Les cassettes vidéo avaient déjà conquis le marché, mais il ignorait leur existence.

Il regardait la télévision. De temps à autre une image se muait en étincelle et mettait le feu à l'amas de poudre - à ses désirs, à ses émotions, à ses instincts, à ses appétits charnels ; il lui fallait nourrir désirs et instincts afin de les incruster définitivement dans la matière grise, dans la grisaille de son cerveau ; hélas, la télévision n'était pas propice aux développements. Les femelles à deux dimensions, leurs corps et leurs sourires, disparaissaient au gré des caprices du producteur. Elles pouvaient réapparaître dans une salle de cinéma - au cours d'une autre séance ; mais nul milliardaire n'était en mesure de ressusciter ces beautés lumineuses sur un écran de télévision. Et nul voyeur n'était autorisé à les dévêtir.

La régularité inébranlable des feuilletons ne cadrait pas non plus avec l'agencement de ses désirs ; et leur rythme hebdomadaire ne coïncidait pas avec les battements volages et volatiles de son cœur.

Parfois, il reprenait confiance. Ses escapades d'autrefois. « Mon Dieu, mon Dieu... » Ses souvenirs lui offraient un soutien moral et physique.

L'invisible est réel. Les âmes ont leur monde

Où sont accumulés d'impalpables trésors.

L'écran de la télévision n'offrait rien du tout à ces moments-là. Et lorsque les souvenirs l'abandonnaient à son sort, lorsqu'il ne sentait plus rien excepté la fatigue et l'indifférence envers le monde entier, le téléviseur lui prodiguait ses soins en présentant des corps féminins sous tous les angles, sur toutes les coutures.

Parfois il débitait un long monologue devant son téléviseur versatile : « Je n'ai pas besoin de le voir, cet homme. Et celui-ci ? Que fabrique-t-il avec sa caméra ? Tu ne peux pas la faire pivoter ? Vas-y ! Pour l'amour du ciel ! Est-elle paralysée, ta caméra ? Et toi ? Quel crétin, ce réalisateur. Une étude psychologique sur le voyeurisme ou quoi ? Cet adolescent

libidineux, je m'en contrefiche. Montre-moi la femme, l'objet de son désir. Où est-elle ? Tu veux dire qu'elle n'est pas à la maison ? Que regarde-t-il, alors ? Des jambes ? Une femme de chambre qui retrousse sa jupe devant un miroir ? Ou essaie-t-elle une robe de sa maîtresse ? Montre-moi la femme. Debout, couchée, en train de danser à poil derrière la fenêtre de la maison d'en face. Peu importe l'identité de cette femme, sa profession, son état d'esprit. Peu m'importe qu'elle gagne sa vie ou la perde. Qu'elle crève demain, ça m'est égal. Mais j'aimerais la voir aujourd'hui. Montre-la moi ou je casse le téléviseur. S'il te plaît, soit gentil ! soit généreux ! Partage tes plaisirs avec un téléspectateur qui n'a pas de caméra ni de longue-vue. Et je ne peux pas tourner ma tête vers cette fenêtre. Il n'est pas permis aux téléspectateurs de s'approcher de cette maison et de monter les marches. Et si elle est dans la cour ? C'est un film, pas une tranche de vie. Comment coupe-t-on des tranches à l'intérieur de vies humaines ? avec quel couteau ? C'est un espace clos. Un studio. Entrée interdite. Des ébats amoureux en coulisses. La maison d'en face n'existe pas. On l'a peinte sur un mur. Une peinture en trompe l'œil, rien d'autre. Ou une maquette en carton. Le cameraman est à quelques mètres de cette soi-disant fenêtre. Est-elle aussi en carton ? Et la femme ? un mannequin en carton-pâte ? une pin up ? Un jour, j'ai vu des raisins peints en trompe l'œil. Ils avaient l'air si réalistes que des oiseaux volaient autour d'eux en essayant de les picorer. Non, je n'embrasserai pas cette femme. »

Bélozerkalski pensait aux femmes - pas toujours, comme il le prétendait, mais avec une constance enviable. Et l'avenir était indissolublement lié à leurs longueurs, à leurs langueurs, à leurs ferveurs. « Il n'est jamais tard pour tomber amoureux », disait Pouchkine. Bélozerkalski était un admirateur de Pouchkine. Les femmes, leurs pieds, leurs jambes recèlent des sensations que l'on éprouve rarement dans les lieux dépourvus de femmes. En tous cas, Bélozerkalski n'éprouvait pas ce genre de sensations dans son appartement.

Il faisait confiance aux femmes. Il comptait sur elles pour le délivrer du piège où il s'était laissé prendre - le Temps. « *Quid est enim tempus?* Un embouteillage. Et jamais un embranchement. Un embrassement parfois. "Dans cet embrassement recevez mes adieux." Un vrai piège. Nous prenons conscience du Temps quand nous sommes malheureux ou solitaires. » Il essayait de provoquer un événement, une situation piquante. Comment ? Il

heurtait les femmes aguichantes dans les rues ; il leur posait des questions stupides ; il effleurait leurs épaules sans détourner son regard de leur visage. Il semblait faire allusion au passé, à des relations intimes, passées ou futures. « Nous nous sommes rencontrés il y a dix ans. Un dîner aux chandelles, qu'en diriez-vous ? »

Ces femmes demeuraient hors d'atteinte, insaisissables. Il n'y avait pas de différence entre la télévision et la réalité. Le monde était homogène et hostile. L'univers devenait intangible et distant. « Comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance. » Les géraniums de la voisine s'épanouissaient sur les cercles de Saturne.

Le dernier bal russe fut encore plus désastreux que les bals précédents. Plus désastreux même qu'une balle dans un revolver. Roulette russe, bal russe : quelle est la différence ? Le dernier bal russe fut encore plus désastreux que n'importe quelle rencontre sur les boulevards, dans un café. Tous ces visages, familiers et inaccessibles, diaphanes et inutiles. Il mangea des pirojki, des cornichons ; plus il mangeait, plus il avait faim. Et, malgré la quantité impressionnante de vodka dans son tube digestif, il était sobre. Ce bal semblait avoir eu lieu plusieurs siècles auparavant. « Décalage horaire », murmura quelqu'un.

Et les événements auxquels il aspirait ? Ils auront lieu plusieurs siècles après sa mort, dans un avenir éloigné, impénétrable. Dommage, dommage. Peut-on obtenir des dommages et intérêts dans un cas pareil ? Le 13 mars il décida de combattre son injuste destinée.

À présent il marchait avec détermination ; il bouscula même une femme, un jour, dans le VI^e arrondissement. Il lui demanda pardon à sa manière - longuement et galamment -, mais la politesse n'impressionna pas sa victime qui aurait sans doute préféré le laconisme vulgaire de la jeunesse. Événements, événements, événements. Ces collisions et circonlocutions étaient distantes, elles aussi - trop distantes pour être consignées dans un journal. Dans les marges, peut-être. Dans les marges.

Il pensait aux femmes quand il était en mesure de penser. Quand était-il en mesure de penser ? Quand il n'était pas obligé de prendre des mesures exceptionnelles pour demeurer vivant. Comment assembler les éclats de sa conscience ? comment les répartir, les ramasser, les composer ? La conscience humaine n'est pas un poème. Quelquefois, il avait l'impression

que même Pouchkine n'aurait pu composer le poème de sa conscience. Elle s'éloignait en rampant.

Eloigne ce calice impur et plus amer

Que le fiel, ou l'absinthe, ou les eaux de la mer.

Sa conscience l'abandonnait de plus en plus. À son approche elle le fuyait. Sa conscience. Son amie de toujours, sa meilleure amie. À présent son cerveau était son ennemi, son ennemi mortel. Les ruines de l'avenir, les steppes du Temps. À ces moments-là Bélozerkalski n'avait envie de penser ni aux femmes ni aux événements ni à l'amour. Il était déjà dans le passé. Mais le passé était vide, lui aussi. Pas même un vide-poches. Etrangement, le passé dépendait de l'avenir.

Il est plus facile de rester à la maison. En attendant. « Un asile d'un jour pour attendre la mort. » Quelqu'un peut sonner à la porte. Un parent lointain de Moscou. Une femme qui a oublié l'adresse de son amant. Quelqu'un peut se faufiler dans l'avenir par une porte ouverte. Quelqu'un ou quelque chose.

Un jour, il trouva une réclame dans sa boîte aux lettres :

Voici enfin l'édition française d'un chef-d'œuvre de l'érotisme oriental illustré de 400 images originales et excitantes - aussi excitantes qu'originales. Ce livre apportera une dimension nouvelle et stimulante à toutes vos activités sexuelles, que vous partagiez son contenu avec votre partenaire ou choisissiez de vous attarder à sa contemplation, de le savourer en solitaire à vos heures de loisir.

Pendant quelques minutes Bélozerkalski tourna la feuille en tous sens à la recherche de ce livre où tant d'images affriolantes attendaient jeunes et vieux : « À l'amour tous les âges sont soumis », disait Pouchkine. Il tournait et retournait la feuille. Rien. Pas de titre, pas d'images. « L'éditeur aurait dû présenter une illustration, un échantillon, pensa-t-il. Où est l'adresse ? Où pourrais-je envoyer un chèque en blanc et demander le catalogue ? »

Deux jours plus tard il trouva une autre réclame dans sa boîte aux lettres :

La toilette est devenue une véritable source de plaisirs. De l'enfant qui refuse de quitter la baignoire à la femme épanouie qui traîne trois heures dans sa salle de bains, en passant par le travailleur en retard pour cause de douche prolongée, le rituel de la toilette constitue un moment de paix, de repos, de calme. On chante, on rêve, on prend conscience de son corps, on se touche, on se caresse, on se frotte, on s'abandonne, on est soudain stimulé par des odeurs enivrantes... Le séjour dans la salle de bains est presque une expérience érotique. Normal, donc, que le spectacle d'une femme qui s'y prélassse soit parfaitement troublant. D'abord c'est évident : la toilette implique la nudité. Pour l'homme c'est un moment de voyeurisme absolu. On ne s'étonnera donc pas de trouver ici un panorama des plus belles créatures se laissant aller, impudiques et insouciantes, à leur plaisir favori : la toilette coquine.

Playboy N°6

« Cette feuille n'a pas l'air d'être une réclame, pensa-t-il. Pourtant il y a le titre de la publication, du magazine. Je connais *Playboy*, mais pas le numéro six. Ni le numéro cinq. 'On chante, on rêve, on prend conscience de son corps.' Est-ce pour cela que je m'attarde si souvent dans ma salle de bain ? J'aimerais prendre conscience d'un autre corps. Peut-être dans le numéro cinq... Non, il doit en avoir beaucoup dans ce numéro, dans le numéro six. 'On ne s'étonnera donc pas de trouver ici un panorama des plus belles créatures...' Où ? Pourquoi n'est-il pas envoyé en prime, ce numéro ? Etonnant, étonnant. » Dans le kiosque à journaux où il allait d'habitude il n'y avait en vente que le numéro treize. Aucune salle de bain n'embellissait ce numéro, aucun lieu de voyeurisme absolu. Et Bélozerkalski était un adepte de l'absolutisme. À cause de ses origines, sans doute. « Avez-vous le numéro zéro ? » demanda-t-il.

Ce chiffre le poursuivit pendant toute une semaine : la boîte aux lettres demeurait vide. Même un voyeur partiel ne pouvait pas donner libre cours à son imagination dans une conjoncture aussi défavorable. Puis Bélozerkalski lut le texte suivant :

Illustré de plus de 500 images, certaines d'une nature extrêmement explicite, ce livre est une encyclopédie virtuelle de tous les aspects de l'acte amoureux. Les chapitres, d'une lecture aisée, détaillent les positions qu'on appelle couramment « les hiéroglyphes de l'amour », se penchent sur le fétichisme, les aides auxiliaires et beaucoup d'autres sujets. Les illustrations présentent la manière dont femmes utilisent leurs zones érotogènes et celles de leur partenaire pour augmenter le plaisir. Elles expliquent comment caresser les diverses parties du corps durant les rapports, au moment crucial. Elles montrent aussi à quel point les poussées des jambes, des hanches et du corps augmentent la satisfaction.

De nouveau, pas de titre. Pas d'illustrations. Une feuille sur laquelle un nombre restreint de mots est imprimé. Il n'y pas de quoi se rincer l'œil. Quand nous sommes jeunes, le nom de notre bien-aimée est un lieu de voyeurisme absolu, un poème d'extase. Même un substantif ou un verbe remplit aisément cette fonction pour peu qu'il se rapporte aux relations sexuelles, aux zones hétérogènes.

Le tantra asana est une manière de transcender la condition humaine ; par son intermédiaire l'énergie sexuelle à l'état brut d'un homme et d'une femme peuvent se muer en superpuissance par l'intégration totale de polarités opposées. Grâce à la pratique méditative planifiée des asanas sexo-yogiques, les Kundalini - forces psychiques qui sommeillent dans le corps humain - sont entraînées dans leur mouvement ascensionnel depuis le Muladhara Chatra jusqu'au centre du cerveau, le Sahasrara, où il s'unit à la conscience cosmique... Le rituel est accompli avec un partenaire considéré comme la réflexion du Sakti et, à moins que l'adepte ne se résigne à une soumission complète envers l'objet de son culte - en ce cas, la femme qui joue le rôle de l'énergie divine -, l'exercice de l'asana ne peut être couronné de succès. La « femme dévote » incarne la nature absolue de la féminité, essence de tous les Saktis sous leurs diverses formes. Elle devient une source éternelle de joie.

Ajit Mookerjee et Madhu Mhanna, *La voie Tantrique*.

Bélozerkalski continua de recevoir les messages qui l'auraient excité dans sa jeunesse et même à l'âge de cinquante-six ans. Sa boîte aux lettres demeurait indifférente, frigide. Quel âge avait-elle ? Il l'examina sur toutes les coutures et tapa sur elle dans l'espoir de déduire son âge du son qu'il entendait. Ce morceau de musique concrète ne le renseigna ni sur l'âge ni sur l'origine de l'objet qui était devenu une zone hétérogène en l'espace de quelques jours. Tant de mots le caressaient de l'intérieur. « Ces mots n'ont pas besoin de réclame sexuelle, de mouvements, de cuisses, de bras, de doigts. Je n'ai pas acheté cette boîte. Ce sont les constructeurs qui l'ont installée.

Et puis, il reçut une lettre anonyme :

Cher Monsieur Belokarzelsky,

Je vous écris pour vous poser une question : pourquoi n'achetez-vous pas nos livres ? Il y a trois semaines, je vous ai envoyé plusieurs extraits des livres que nous avons rassemblés dans notre librairie au bénéfice de nos clients, mais vous ne paraissez pas leur prêter attention. Avez-vous déserté le champ de bataille ? Pensez-vous que les femmes vous croient mort ? Courage ! Du nerf, voyons ! Tout ira bien, à condition que vous achetiez nos livres.

La profession médicale a toujours tourné en dérision l'opportunité et la capacité des hommes impuissants à retrouver une vie sexuelle normale. L'opportunité dépend certainement d'un choix individuel, tandis que la capacité est évidente, quand on y pense.

L'érection est le résultat d'une stimulation érotique. Transmise par le cerveau au moyen des « nerfs libidineux », cette stimulation a pour effet de faire affluer littéralement et généreusement le sang jusqu'au pénis qui se raidit et s'allonge. En définitive, pour provoquer l'érection, il est nécessaire d'augmenter le flux sanguin et d'étirer les tissus érectiles du pénis - le sang superflu doit être accueilli !

Tels sont les problèmes auxquels nos livres - leur descriptions affriolantes et leurs illustrations lascives - apportent une réponse définitive. Permettez-moi de vous poser à nouveau la question : pourquoi n'achetez-vous pas nos livres ? Naturellement, nous avons aussi des poupées gonflables qui garantissent la satisfaction de nos clients, grâce à des vibromasseurs incorporés. Mais vous préférez les livres, me semble-t-il. Même dans votre

enfance, vous n'avez jamais joué à la poupée. Et il est trop tard maintenant pour changer vos habitudes, votre style de vie.

Not the usual phoney ads ! De ravissantes pin-ups, des confessions suggestives, de bons conseils. Choisissez une partenaire unique et authentique dans la longue liste de souscription.

Vous aurez en prime l'union avec la conscience cosmique à laquelle vous aspirez depuis votre jeunesse.

PS :

En marchant sur la tête et les pieds en l'air, vous pouvez à coup sûr vous débarrasser de vos cheveux gris et de vos rides. L'exercice doit être accompli chaque jour, de 11 à 13 heures. N'oubliez pas cependant qu'un yogi, même aussi beau et fort qu'un dieu et désiré par toutes les femmes, porte une ceinture de chasteté. Si une déesse l'étreint, il est peu vraisemblable que son pénis répande une seule goutte de sperme.

III

La sonnette retentit. La porte. Il n'attendait personne, rien ni personne. La porte était fermée. Un événement, un vrai événement. Peut-être y avait-il d'autres événements derrière la porte. Il fallait l'ouvrir. Le vin ne s'ouvre jamais si l'on ne retire pas le bouchon. Ouvrir la bouteille. Quelle bouteille ? La porte d'entrée, *vkhodnaïa dver'*.

Il ouvrit la porte et vit une femme qui lui rappela deux personnes à la fois. Tout lui rappelait quelque chose ou quelqu'un. Il n'y avait rien de nouveau sous le soleil, sous la lune, sous le plafond. Et pourtant il se tenait au seuil d'une ère nouvelle, d'une *terra incognita*.

Il sonda les profondeurs de ses yeux. « Elle n'a presque rien en commun avec elle, pensa-t-il. Tatiana est morte en 1945. Cette femme vit toujours, si je ne m'abuse. Parfois il n'est pas aisé de distinguer les morts des vivants. Non, elle est vivante, vivante. Et Tatiana est morte. Ma seule *Etoile* est morte. Cette femme est allemande à en juger d'après son accent et ses manières. »

La femme vivante entama la conversation :

« Bonjour, Monsieur. Je suis désolée de n'avoir pas annoncé ma visite par téléphone.

- Par téléphone ? Vous vouliez me voir, moi ? Il se posa la main gauche sur la poitrine, comme si son identité résidait aux environs de son cœur.

- Vous êtes Monsieur Bélozarelski ?

- Plus ou moins », répondit-il, en laissant son regard vagabonder autour du hall d'entrée. Ainsi, inconsciemment, désavouait-il cette version de son nom. Bélozarelski. Qui était-ce ?

Elle se tenait hors de son appartement, hors de sa portée. Si vous attaquez une femme hors de vos murs qui sont censés assourdir les cris et neutraliser les mouvements libérateurs, elle risque de s'échapper dans le gouffre de l'escalier dont la surface accidentée présente un obstacle insurmontable à votre podagre, à vos rhumatismes. « M. de Gauffecourt, âgé de plus de soixante ans, podagre, impotent », écrivit Rousseau. « Je ne suis pas M. de Gauffecourt, répondit Bélozerkalski. Donc, je ne suis ni impotent ni impuissant. Je pourrais hypnotiser

cette femme. J'ai lu quelque chose à ce sujet. Quelqu'un devait partir en voyage pour accomplir un rite. Un hindou, un adepte du yoga. Il lui fallait protéger sa femme contre les pouvoirs érotiques d'Indra. Il se mit à contempler sa femme et peu à peu son esprit se faufila dans son corps qui devint aussi immobile qu'une image. Sage comme une image. Je n'ai qu'à la regarder de la même façon, comme un adepte du yoga. En joignant les rayons de mes yeux aux siens je m'introduirai dans son corps. Elle est déjà une image, une statue, une poupée. Je ferais mieux de fermer la porte. D'abord, il faut la laisser entrer. » Et il déplaça son corps d'un mètre environ.

Elle n'était pas belle : rien de comparable à la femme dont les charmes avaient subjugué Bélozerkalski au début des années Trente, à Meudon ; mais elle n'était pas laide non plus et sa silhouette méritait un examen approfondi. L'investigation d'un savant. Robe à crinoline, à paniers. Robe décolletée, montante. Robe de bal, robe à traîne. Bélozerkalski aimait les robes. « Mais il y a des circonstances où elles sont inutiles, voire déplacées. » De nouveau, il déplaça son corps. Pourquoi n'entrait-elle pas au salon ? Elle était plutôt mince.

« Le vent. Mircea Eliade en parle dans ce livre sur le yoga. Le vent qui envahit l'air en lui faisant l'amour. Je suis le zéphyr pouchkinien. Elle est l'air, une illusion, un souvenir. Je flotte dans l'air. »

Sa faiblesse et la politesse ne lui permettaient pas de séduire la visiteuse. Ses pensées étaient plus entreprenantes et moins conventionnelles que son corps qui n'avait jamais réussi à se libérer de l'asservissement des traditions, des belles manières. Bélozerkalski était tiraillé entre le corps et l'esprit : il se pressait les mains contre la poitrine, le front, les tempes et les côtes pour comprendre ce qu'il allait se passer. Quand ? Maintenant. Dans les heures à venir.

L'Allemande était toujours près de l'escalier ; elle n'avait pas l'air de vouloir prolonger la conversation. Et pourtant c'est elle qui l'avait entamée quelques minutes plus tôt. Quelques minutes... Quand ? Peu importe. « Les gens heureux ne regardent pas l'heure », disait Griboïedov. L'étymologie du mot « heureux ». Pourquoi n'entrait-elle pas dans sa chambre ? De nos jours, même un vieillard est susceptible de lever le masque derrière lequel se cache un maniaque sexuel. Certes, ce maniaque est incapable d'accomplir ce qu'on appellerait son devoir d'homme en d'autres circonstances. Mais, enragé par sa propre inaptitude, il maltraite

parfois les jeunes filles ou les femmes entre deux âges. Il transforme des statuettes et des vases en projectiles ; il se suicide en leur présence, ce qui les oblige à fréquenter des psychanalystes des années durant.

Elle esquaissa un mouvement en direction de l'escalier. « Oui, je suis Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski. Entrez, s'il vous plaît. Permettez-moi de fermer la porte derrière vous. La visiteuse obéit. Il ferma la porte derrière elle. Une précaution, expliqua-t-il. Je ferme toujours les portes... sinon, vous savez... les courants d'air...

- Votre agent... Je suis à la recherche d'un studio... Elle ponctuait son discours de points de suspension, comme si la recherche d'un studio était illégale. Ou était-elle émue ?

- Vous avez l'intention de rester à Paris ? à tout jamais ?

- Oh, je ne sais pas, dit-elle en souriant. Peut-être. Paris est une ville merveilleuse.

- Vous devriez vous installer dans le XVI^e arrondissement parce que... » Les deux lobes de son cerveau étaient en désaccord : l'un voulait tout expliquer, l'autre voulait cacher ses pensées les plus intimes. Le charme d'une société intime. Mouvement intimiste. Lui voulait faire quelque chose entre les deux : séduire la dame sans violer sa personnalité.

Son corps ne voulait rien. « La chair est triste, hélas ! » Mémoire courte. Corps court. CAB était enragé par l'apathie de son corps et il lui aurait sans doute infligé une punition s'il avait été seul. Il se serait pincé les bras et les jambes s'il avait été seul dans son appartement. Il n'était pas seul, pour une fois.

Elle se tenait près d'une bergère. Il l'invita de la main à s'asseoir. « Permettez-moi de rester debout », dit-il. Dominer ses nerfs. Et la situation. En outre il était plus facile de camoufler le désordre de ses émotions par une promenade. CAB faisait les cent pas dans le salon. Cent pas, deux cents pas. Il alla même jusqu'à la cuisine pour chercher une bouteille de porto. Ou une bouteille de madère. Il n'arrivait pas à se rappeler le nom de la bouteille. Et comme elle n'était plus là... L'avait-il bue ? Non, non, non. CAB était assis dans un fauteuil à présent. Il se leva d'un bond. Il ne voulait pas se sentir emprisonné dans un fauteuil. On est toujours à l'étroit dans un fauteuil - même dans un fauteuil Régence. Tel un enfant indiscipliné, il était incapable de se tenir tranquille dans un fauteuil, sur une chaise. Et il n'avait pas envie de ressembler à un enfant. Un homme entre deux âges. Un bel homme entre

deux âges. Quarante ans, quarante-cinq ans. Cinquante pas, cent cinquante pas. « Il ne faut pas que tes capacités diminuent », répétait-il en menaçant son corps d'un poing. Instinctivement son corps eut un mouvement de recul. « Où vas-tu ? demanda-t-il à son corps. Déserteur, déserteur ! » Il se frappa les jambes et un gémissement bouleversa, disloqua le silence qui l'avait empêché jusque-là de mettre en avant le seul moyen de séduction qu'il possédait encore - l'éloquence.

Il était éloquent, ô combien ! À ce moment décisif, son éloquence se montra à la hauteur de sa réputation ; malheureusement il ne parlait qu'à lui, à CAB. « Je dois faire quelque chose. Je dois essayer. Je n'ai rien à perdre, rien du tout. » Il était persuasif et il ne se mentait pas. Pour une fois. « Elle va appeler la police ! Pourquoi n'ai-je pas débranché le téléphone ? Si elle vient encore... » Il tança son esprit, il se tira les oreilles, il se demanda comment il pouvait être négligent à ce point... Il décida de débrancher son téléphone pour piéger les autres femmes qui affluaient vers sa chambre de tous côtés - même d'en haut. Oui, elles descendaient sur le lit, sur les draps. D'où venaient-elles ? Du paradis, naturellement. « Mais le vert paradis des amours enfantines... » Il retombait en enfance. Pourquoi pas ? Il n'avait rien contre l'enfance.

Il devait faire quelque chose. Quoi ? pourquoi ? pourquoi pas ? A quoi pensait-il ? à qui parlait-il ? Ses yeux se fixèrent sur une miniature persane. Il ne pouvait s'empêcher de regarder quelque chose. « Et si je fermais les yeux ? » Non, c'était dangereux, très dangereux. Le sommeil vient toujours à l'improviste.

Quelque chose, quelque chose. Que faire ? Pour quoi faire ? Il continua cet interrogatoire et ce contre-interrogatoire ; elle le regardait fixement, comme si elle n'avait jamais vu un vieil homme. Il continuait son bavardage intérieur. Ou extérieur ? Il ne savait pas. Il n'en savait rien. Ses lèvres se déplaçaient en tremblant ; ses mains esquissaient un bonheur inaccessible. Quatre minutes s'étaient écoulées depuis son entrée triomphale dans le salon. Mais le temps des vieillards est plus flexible, extensible que le temps ordinaire. Leur temps se couche, s'allonge et atteint l'éternité pendant qu'ils continuent leur bavardage, leur apprentissage. Ils réapprennent à vivre. Tous les jours, tous les matins.

Rien ne peut les contraindre à écouter les autres. Ils restent à l'écoute d'eux-mêmes jusqu'à ce que leur temps cacochyme s'arrête une fois pour toutes.

« Mon agent, votre agent m'a dit... »

Il n'entendit pas ses paroles ; elle se leva et s'inclina vers lui. Un vrai Don Juan n'aurait jamais raté une occasion pareille. Mais il n'était plus un Don Juan, ni un vrai ni un faux. Il n'avait rien à voir avec Don Juan. Le mot "agent" rebondit sur son tympan. « Don Juan, était-il dur d'oreille ? était-il agent immobilier ? »

Il possédait une chambre de bonne. Bélozerkalski. Don Juan possédait plusieurs chambres de bonnes. Et mille trois femmes. « *Mille e tre* », comme chante Leporello dans l'opéra de Mozart. Et il s'agit uniquement des Espagnoles.

Une chambre de bonne, une seule. Combien de femmes ? « Je n'ai pas ma calculatrice. Deux cents, trois cents. » Il se remit à marcher. Quatre cents pas, cinq cents pas. Quatre cents coups.

Une bonne. « Non, c'était une comtesse allemande. Elle louait cette chambre de bonne. Quand ? La bonne. Je l'ai mise à la porte le 13 janvier, à la veille du Nouvel An russe. Quelle nouvelle année ? quelle ancienne année ? Peu importe. Elles sont parties. Toutes les deux. Et toutes les années. Toutes ces années d'antan. Mais où est le preux Charlemagne ? Il y avait encore un locataire, un homme. Très ponctuel. Avant de payer son loyer, il regardait toujours sa montre. »

La comtesse allemande. Elle avait quelque chose en commun avec la visiteuse. « Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer ? » Sa silhouette allumait le feu dans son corps. « En longs grêlons de flamme. » Une étincelle, plutôt. Muscles, tendons, cellules nerveuses. Où se trouvait cette étincelle ? Il ne se donnait pas la peine de la localiser. De toute façon elle était mal placée et, par conséquent, déplacée : cette étincelle avait beaucoup en commun avec les femmes qu'on appelle d'ordinaire des « allumeuses ». « Une étincelle vaut mieux que des cendres », se disait-il en guise de consolation.

Il l'effleurait parfois dans le hall d'entrée. La comtesse allemande. Son visage le picotait ; il avait des fourmis dans les doigts. Mais il ne réussit jamais à transférer les modestes explosions de sa libido vers « l'endroit concerné », selon sa propre terminologie. Il canalisait

ses forces, sa dignité, sa fierté, ses espoirs. Il relisait *Matière et Mémoire* : « Le progrès de la matière vivante consiste dans une différenciation des fonctions qui amène la formation d'abord, puis la complication graduelle d'un système nerveux capable de canaliser des excitations et d'organiser des actions. »

« Ne suis-je pas vivant ? se demandait-il. Ma matière n'est-elle pas vivante ? Pourquoi ne progresse-t-elle pas ? Régresse-t-elle ? Pourvu qu'elle ne régresse pas. Je préfère le statu quo. Oui, j'ai différencié les fonctions. Mais cela n'a pas amené la formation d'un système nerveux. Si, j'ai un système nerveux. J'ai même un tempérament nerveux. Et la complication ? Voilà le hic. Mes étincelles sont trop simples. À cause de leur simplicité elles sont incapables d'organiser des actions. L'action appropriée. »

Les étincelles non-identifiables. Il finit par les appeler « mes simplettes ».

Oui, malgré ses nombreux échecs il croyait toujours que ses excitations étaient plus dignes que l'apathie de Victor Pavlovitch.

Après le départ de la comtesse allemande et la disparition logique des étincelles, Bélozerkalski jouit enfin d'un repos bien mérité : personne ne louait la chambre de bonne. Ce vide immobilier était un miroir de son corps.

Et le reste ! - Un doux vide, un grand renoncement,

Quelqu'un en nous qui sent la paix immensément...

Oui, il sentait un vide à l'intérieur de son corps. Les sensations continuaient à le fuir, comme si elles étaient des rats, des petits rats. « Un grand navire est destiné à un grand voyage », proclame un dicton russe. En guise de consolation. Même si le voyage touche à sa fin.

Bélozerkalski était presque heureux. Il n'attendait personne et ne tendait pas de pièges ; il ne punissait pas son corps. Dans la matinée il ne composait pas le menu de « notre dîner » ou « notre médianoche ». Et il buvait du champagne sans arrière-pensées.

Non, il n'était pas heureux. Ces repas solitaires n'avaient rien à voir avec la fameuse « âme russe ». Et il tenait énormément à son âme russe, à son esprit russe, à son corps russe.

Non, les repas solitaires n'étaient pas compatibles avec l'âme russe. Il ne partageait rien, ne séduisait personne. Il ne décrivait pas la beauté de Saint-Petersbourg. Comment peut-on vivre sur terre sans décrire la beauté de Saint-Petersbourg? tous les jours ?

Bélozerkalski était fêru de philosophie et ne pouvait s'empêcher de citer quelques morceaux choisis à ses amis et collègues qui le suppliaient de ne pas pontifier en leur présence. Il savait ce qu'Aristote disait des grandes espérances : « Quand un homme pense à quelque chose qui appartient au passé, il abaisse son regard vers la terre ; quand il pense à quelque chose qui doit se produire dans l'avenir, il regarde vers le ciel. »

Il est vrai que Bélozerkalski fixait surtout ses parquets où les trésors de son passé étaient enfouis. Mais, de plus en plus souvent, il levait ses regards vers le plafond, vers la chambre de bonne, comme si les événements qu'il désirait avec tant d'ardeur étaient empilés là-haut. Seule une femme était capable de ranger ces événements, de les remettre en ordre ; une femme belle, large d'esprit et intelligente.

Il n'avait nulle intention de sacrifier l'idée d'une « mort active » au profit d'un confort bourgeois. Donc il téléphona à son agent immobilier. « Trouvez-moi quelqu'un, une femme de préférence. Voyez-vous, cette chambre est devenue une sorte de symbole. Un miroir. Une Allemande, comme d'habitude. »

L'agent. Ses cheveux blancs soulignaient la mystérieuse obscurité de son regard - à tel point que sa secrétaire lui avait interdit de les teindre. « Il doit avoir du succès auprès des femmes », pensa Bélozerkalski. Souvent le miroir de sa chambre reflétait sa grimace envieuse. Hélas, son miroir n'avait rien en commun avec celui de l'agent.

« Oui, une femme, répéta-t-il. Une femme. » Il raccrocha. Il n'était pas sûr que l'agent avait entendu la dernière répétition. Mais une femme sonna à sa porte. Elle était d'origine allemande.

IV

Bélozerkalski croyait que les locataires allemands savaient gagner de l'argent ; et ils savaient garder cet argent pour subvenir à leurs besoins et satisfaire aux exigences de la société. « Louée à un homme ou une femme d'origine allemande, la chambre de bonne sera toujours propre. Mégots, brouillons de billets doux. Non, non, non. »

« Un homme ou une femme », dit-il à l'agent lors de la première conversation. Un homme ou une femme, un étudiant ou un chauffeur de taxi. À cette époque-là, il ne se rendait pas compte que la chambre de bonne était un piège idéal, une vraie prison de femmes.

Il entendait rarement les pas de la comtesse allemande ; ils se rencontraient par hasard et leurs rencontres ne menaient à rien. Mais elle se déplaçait sans cesse. Il espérait que, tôt ou tard, elle arriverait à destination. « Ma destination, répétait-il. Cette chambre n'a pas d'autre destination. »

Si elle s'était étalée de tout son long sur les marches il l'aurait sauvée de la mort ; il aurait démontré l'étendue de ses capacités physiques et la générosité inépuisable de son âme. Et il aurait profité de cette occasion sans précédent pour lui parler en tête-à-tête.

Il attendait cette occasion en or. « Cette occasion en fer forgé », pensait-il en regardant l'escalier. Il écoutait les sons extérieurs. « Le monologue extérieur, les sons venus d'ailleurs. » Comme il était dur d'oreille, il laissait la porte entrouverte pour ne pas manquer quelque chose, pas même le bruit des pas et des voix des bambins qui entraient et sortaient en trotinant pour aller à l'école ou pour rentrer de l'école. La vie était grouillante de leurs silhouettes invisibles, elle pétillait de joies et de rires distants ; mais cette vie, si intense et variée fût-elle, ne contenait pas les malheurs de la comtesse : le fracas de son corps dégringolant, ses appels au secours. « Au secours, au secours ! » Les cris résonnaient dans ses oreilles et même dans son appartement. Un jour son voisin ouvrit la porte de la salle de bain pour s'enquérir de sa santé.

« Avez-vous besoin de quelque chose ? demanda-t-il.

- J'ai besoin de tout. » Non, CAB ne répondit pas de cette façon. Il n'était pas pris de boisson comme un ouvrier soviétique, comme un paysan soviétique, comme un fonctionnaire soviétique. Comme le président du Soviet Suprême. À la différence des Soviétiques il buvait du vin. Et à la différence des Soviétiques il ne manquait pas de dignité. Il avait de la dignité dans ses manières. Et il savait garder sa dignité et son calme. Cette dignité ne lui permettait pas d'épancher son âme russe devant ses voisins.

« Je n'ai besoin de rien », répondit-il, et le voisin ferma la porte de la salle de bain et aussi la porte d'entrée. Bélozerkalski n'entendait plus les pas et les voix des enfants; ce vide sonore lui rappela qu'il n'avait pas d'enfants. « Et je ne suis pas marié, pensa-t-il. La vie est terminée. »

Même dans les situations les plus périlleuses, la comtesse gardait l'équilibre. « Et les autres perdent l'équilibre, l'espoir, la vie. » Elle descendait et montait l'escalier à la perfection, comme entraînée par un acrobate. Et ses promenades fréquentes dans une ville où l'on peut être jeté à terre par un jogger imbu de sa santé - sans parler des milliers de conducteurs meurtriers - se révélait encore plus décevantes pour notre sauveur virtuel. Elle s'esquivait bravement de l'emprise des foules impressionnistes ; elle traversait les rues sans prêter attention aux voitures dont l'indulgence à l'égard de sa frivolité semblait croître en relation directe avec le découragement de Bélozerkalski. Il ne voulait certes pas la voir périr dans un accident de la circulation : il était trop bienveillant et trop amoureux pour accueillir des impulsions meurtrières. « Mais elle pourrait avoir peur, pensa-t-il. Elle pourrait sauter en arrière ou de côté et même tomber - pas trop loin de mes bras serviables, de mes doigts agiles. Je libérerai les boutons de son chemisier pour libérer sa respiration - oui, elle aura le souffle coupé. »

Elle ne tombait pas. Il la suivait durant une demi-heure, trois quarts d'heure à travers les foules, à travers la circulation, à travers les clôtures. Les enfants jouaient au football. « De-ci de-là. Comme un ballon. Lermontov a dit quelque chose à ce sujet. De-ci de-là. Comme un nuage. Les êtres humains sont des nuages. J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... les merveilleux nuages... »

Il reprenait son chemin ; il suivait une autre femme qui ne ressemblait pas toujours à l'objet de son désir.

Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski. Un épouvantail linguistique. Il fallait jouer le rôle d'un sauveteur anonyme. Son nom effrayait des femmes. La version intégrale de son nom lui barrait le chemin du bonheur. Leurs bras et leurs lèvres s'arrêtaient à mi-chemin, paralysés par son patronyme inexplicable. Empêtrées dans la jungle de son nom, elles gardaient le silence. Et le silence est un ingrédient du vide, une version partielle du vide.

À propos, son nom désignait un objet simple, trivial : un miroir blanc.

S'il avait adopté un pseudonyme - Pierre, Paul ou, mieux encore, Jean - elles auraient caressé ses cheveux, ses joues. Elles seraient tombées amoureuses de Jean.

Innommable et las, il rôdait dans Paris. « Non. Je ne suis pas inexistant. *Nobody*. Je suis Jean. Ou Paul. » Jean entrait dans un bar et buvait un verre de lait. Paul écoutait les récits d'autres Casanova aux cheveux blancs. Constantin Alexeïevitch était las et frustré. Ses pauses-lait devenaient plus longues que ses poursuites.

Mais non, - ma jeunesse est finie...

Adieux, doux rayon qui m'as lui, -

Parfum, jeune fille, harmonie...

« Le thé est un bon remontant », disait-il à haute voix.

« Dans notre pays, c'est un café au cognac qui sert de remontant matinal, dit un inconnu, un jour.

- De quel pays venez-vous ? demanda Bélozerkalski. De toute façon, il est trop tard. Trop tard. »

Personne ne répondit à sa question.

Il pouvait passer un après-midi entier dans un de ces fauteuils d'osier si intimement connus des amoureux sans sou ni maille qui esquivent les restaurants dispendieux et apaisent leur soif de confort et de réconfort dans les cafés parisiens, sur leurs terrasses hospitalières. CAB vantait et appréciait l'hospitalité exubérante de Paris qui, en été, permet à ses habitants

d'oublier l'étroitesse des salles. L'atmosphère sociable dont on peut jouir dans un restaurant ou un café, dans un brasserie ou un bistrot, est ainsi mise en valeur par la présence évolutive de piétons qui jettent un regard envieux ou blasé sur votre assiette et s'éloignent lentement en s'efforçant de déduire la préparation de votre saumon à sa couleur ou sa texture et les composants de votre dessert du plat principal.

En été, quand le monde était peuplé par des femmes de tous âges et de toutes conditions, il se sentait moins seul, en particulier si une nymphette, abusée par la sauvagerie de son jeu, se cognait l'épaule contre la chaise où il était assis, contre son thorax.

Il n'aimait pas les nymphettes.

Même dans son enfance il contemplait les visages et les gestes des femmes mures au lieu de cabrioler avec ses contemporaines qui le trouvaient distant et prétentieux. Les filles de son âge n'avaient aucun intérêt pour lui ; il les rejetait non en raison du complexe d'Œdipe - sa mère était assez laide et toujours de mauvaise humeur -, mais parce qu'il était esthétiquement ensorcelé par la façon dont leurs contours embryonnaires atteignaient une parfaite harmonie dans les corps sculpturaux de femmes plus âgées. Guidé par une curiosité érotique qui ne pouvait s'assouvir au jardin d'enfants, il avait coutume de ramper sous la table où les membres de sa famille et leurs amis partageaient des repas indéniablement russes. Durant ses recherches d'une cerise imaginaire ou d'un bonbon, il était gêné par les souliers et les pantalons des hommes qui se mettaient en travers de son chemin et contre lesquels, perdant équilibre et élan, il se cognait parfois. Il s'efforçait de ne pas prêter attention à ces éléments vestimentaires, et pourtant la plupart étaient remarquables, car ils avaient été rapportés d'Angleterre par les « Russes anglicisés » qui les exhibaient dans la république française comme des trophées, images des idéaux éculés de leurs ancêtres snobs et fantasques.

À l'âge de 18 ans, au lieu de suivre l'exemple de ses amis libidineux qui paraissaient avoir défloré toute la population féminine de Meudon et Clamart, il tomba amoureux de la fille quadragénaire de son professeur favori ; selon le célèbre adage russe, elle était assez mûre pour lui servir de mère. Et elle devint réellement sa mère, veillant sur lui de cette façon touchante et légèrement pathologique qui distingue les femmes sans enfant de leurs

homologues fertiles. La rumeur prétend qu'elle alla même au-delà de la sphère que la Bible et les traditions occidentales accordent aux mères ordinaires et tira avantage de l'étrange inclination de Kostia Bélozerkalski.

La compréhension entre les êtres humains découle souvent de la rencontre de perversions opposées. Elle préférait les adolescents - leur fraîcheur et leur vivacité - à la grave maturité des collègues de son père ; il adorait les matrones au détriment des jeunes filles qu'il appelait « embryons » ou « amibes ». Ils passèrent deux ans ensemble. La fille de son professeur, sous l'influence de l'atmosphère scolaire de la maison, parlait beaucoup. Les années d'apprentissage donnèrent à Kostia le dos rond ; ses yeux acquirent une sorte de perspective omnisciente dans laquelle fatigue et désenchantement avaient prévalu sur la fraîcheur et la curiosité.

« Elle lui ressemble », pensa-t-il. La visiteuse était toujours assise dans le fauteuil. « Mes souvenirs ne l'ont pas touchée. » Du coup, il décida de ne plus penser : il fallait agir. Contre toute attente, cette décision influença la visiteuse - physiquement. Comme si une pensée était devenue une main, un knout. Elle se leva et marcha vers la fenêtre. Les fenêtres sont l'attraction numéro un dans les appartements habités par des vieillards. Mais il n'était pas vieux, loin de là.

« Je ne suis pas vieux, dit-il.

Il abandonna le passé à son sort. Quel est le sort du passé ? Rester dans le passé.

- Avez-vous la clef ? demanda-t-elle.

Privé de sa silhouette, le fauteuil avait l'air abandonné - encore plus abandonné que son maître.

Ainsi bijoux, meubles, métaux, dorure,

S'adaptaient juste à sa rare beauté...

- Oui.

Il se dirigea vers le fauteuil et s'y installa. Son corps n'était pas au courant de ce qui se déroulait dans le salon.

- Vous ne l'avez pas perdue, j'espère ?

- Je vous demande pardon ?

Il mit son corps au courant de ce qui se déroulait dans le salon et son corps se leva.

- La clef... la chambre de bonne...

- D'où vient cette pensée ? Ai-je l'air sénile ?

Il regarda autour de lui, mais le seul miroir qu'il possédait était pendu dans sa chambre.

- Quelle pensée ?

- La clef. Je ne l'ai pas perdue. Et je n'ai pas l'air sénile. »

« Ce matin vous aviez l'air plus jeune qu'hier », se dit-il. Pour ne pas perdre sa dignité, il se vouvoyait, parfois. « Souvenez-vous ? Ce matin, il y a quelques heures. Vous avez même dansé la polka dans la salle de bain. Le French cancan. Et vous avez chanté. Qu'avez-vous chanté ? Une chanson sur la jeunesse. Ce matin. Souvenez-vous ? Vous avez une superbe voix, une belle voix de basse. Et vos pantoufles tambourinaient sur la baignoire - au rythme de votre chant. La baignoire était jeune et pleine d'allant, elle aussi. Comme les chutes du Niagara ! »

À présent la baignoire était silencieuse. Et il était vieux une fois de plus.

Il gardait la clef de sa chambre dans une poche. Dans quelle poche ? Il déplaçait la clef de temps en temps. Assez souvent. Il la mettait dans la poche de son pyjama, par exemple. Puis il la sortait de son pyjama pour la cacher dans une autre poche - dans une des poches de son manteau. Au cas où. Un événement. Emprisonner un événement. Un corps féminin, une poupée vivante. La belle au bois dormant. Il l'aurait embrassée et violée sans perturber son sommeil de plomb, par crainte d'une évasion. « Son sommeil de fer », se corrigea-t-il en regardant le tisonnier. Violer. Flaubert n'aurait pas employé ce mot s'il avait consacré un roman à Constantin Alexeïevitch Bélozorkalski. Mais ce dernier ne se souciait pas de mots justes. C'est l'injustice de son destin qui le poussait à la révolte. Hélas, Flaubert n'aurait pas employé ce mot non plus. La révolte.

« C'est révoltant, dit-il. Une injustice révoltante. »

Comment l'attirer vers sa chambre ? comment la plonger dans les ténèbres de sa libido ?

« Cela veut dire 'passion' en latin. Ma passion distante. Mon corps refuse d'obéir aux ordres.

Ce que mon âme ordonne n'est pas exécuté. Pourquoi ? Mon âme parle à mon corps. Elle lui donne l'ordre de vouloir et de pouvoir. Elle ne le donnerait pas, si elle ne voulait pas. Mais ce n'est pas l'âme qui entre en contact avec les corps féminins. En contact, en rapport. Ma volonté est inadéquate. Je n'ai pas le pouvoir de jeter un enchantement, un vouloir sur mon corps. Il y a deux volontés dans mon esprit, et l'une d'elle n'est pas mûre. Ou plutôt elle est entraînée par le poids de l'habitude. Une mauvaise habitude. Hébertude. L'absence d'événements. Quel dommage que je n'ais pas deux corps ! »

« La clef... » C'est elle qui prononça ce mot. Comme s'il fallait lui rappeler quelque chose. Il s'en serait souvenu tout seul. Tout seul. La clef. Il la voyait à quelques centimètres de son nez. La clef était suspendue devant son nez. Oui, il la tenait dans une main à la hauteur de ses yeux. La clef dansait aussi la polka et Bélozerkalski était sensible à l'art de la danse. Il regardait la clef, il admirait la clef. Il se souvint de la clef.

« Voulez-vous insinuer que j'ai une mauvaise mémoire ? demanda-t-il.

- Pardon ?

« A l'Université j'exerçais ma mémoire en me servant du mnémonique décrit dans le *Ad Herennium*. Je mémorisais une série d'espaces dans des bâtiments - dans les palais de Pétersbourg surtout. Les orateurs romains ont conduit cet art à la perfection.

- Quel art ?

- Naturellement, Pétersbourg fut construit beaucoup plus tard, bien des siècles plus tard. Aussi ont-ils dû se contenter de palais romains en leur attachant quelques images. Quant ils prononçaient leurs discours, ils cueillaient ces images...

- Quelles images ?

- Ces images leur rappelaient les discours...

- Faites-vous des discours ? Le visage de la visiteuse composa l'image de la curiosité.

- Je sais beaucoup de poèmes par cœur, des centaines... Je cueille les images...

- Quelles images ? »

Bélozerkalski se pencha et prit le tisonnier entre les doigts. À présent il avait l'air d'un instituteur s'appêtant à rosser un cancre. La visiteuse ne comprenait ni ses questions ni ses réponses ni ses admonestations.

L'espace d'une minute il garda cette posture. L'espace s'agrandissait peu à peu. Deux minutes s'écoulèrent, trois minutes. « Donnez-moi un levier et je soulèverai la terre », se souvint-il. Et il n'était pas aussi lourd que la terre. Le tisonnier : le levier dont il avait besoin. À l'aide de cet instrument il ramena son corps dans une position plus ou moins verticale. Il lâcha le tisonnier et sourit.

« Archimède avait raison, dit-il.

- Pardon ? »

Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,

Et fier aussi mon cœur.

Il y avait de quoi être fier. Port fier et majestueux. Il avait réussi à restaurer sa perpendicularité et sa rectitude malgré la fatigue et une sorte de trac dont il reconnaissait les symptômes dans son comportement, car il en avait entendu parler quelques années plus tôt par son défunt cousin, un violoniste amateur. Le trac. Sa tête tremblait comme une feuille. Fière est cette forêt... Il faillit tirer la langue. Pour s'humecter les lèvres.

Tirer la langue. « De qui vous moquez-vous ? De vous-même », disait Gogol.

Son cœur tremblait aussi. Et il n'était pas fier. La conversation s'éternisait. Elle ne menait à rien. Malgré ses nombreuses polkas Bélozerkalski ne menait pas la danse. Il ne menait pas la visiteuse à la baguette malgré l'admiration qu'il éprouvait à l'égard de Furtwängler et d'autres grands chefs du passé.

« Aimez-vous Beethoven ? demanda-t-il.

- Vous voulez dire Brahms ?

- Je suis certain que vous aimez Beethoven.

- Oui.

- J'en étais sûr. Nous avons beaucoup en commun. N'est-ce pas ? n'est-ce pas ? »

Elle ne répondait pas. Mais il n'avait que faire de ses réponses. Il savait que tout allait bien et cette connaissance théorique du bonheur lui permit de baisser le bras et mettre la clef dans une poche. Mais non ! Il aurait fallu ouvrir la porte de la chambre. Les poches même

spacieuses n'ont rien à voir avec le bonheur. De nouveau il retira la clef de sa poche et commença à la brandir au-dessus de sa tête. Comme s'il voulait ouvrir la porte du paradis.

« Je peux voir la chambre ?

- Vous devez choisir avec discernement, dit-il. Vous allez y vivre pendant des années...

- Deux ans tout au plus.

- ... et des années. Aimez-vous la vodka ? Je suis d'origine russe. Ou un verre de sauternes ? Je vis en France depuis... Peu importe.

- Non, merci.

- Ce n'est pas aussi spacieux que ma chambre. Un mouchoir de poche. Une chambre de bonne, vous savez.

- Je sais.

Elle savait tout. Lui aussi, il savait tout.

- Voulez-vous que je vous montre mon appartement ? J'ai quelques jolis meubles... Et un miroir.

- Je suis désolé, mais un ami...

- Je sais. Je comprends. Je suis très occupé, moi aussi. On m'attend. On compte sur moi. Toutes les occupations qui remplissent la vie. Ah ! les hommes d'action ! les actifs !

- Bien sûr. Je ne veux pas vous retenir... Elle se leva et se dirigea vers la chambre de bonne.

- Vous ne me dérangez pas. J'ai annulé tous mes rendez-vous pour vous venir en aide. »

Elle s'assit, se leva, fixa les yeux sur sa tête qui continuait à trembler comme une feuille... Elle contemplait ses rides et les poches sous ses yeux. Bélozerkalski s'éclaircit la voix.

« Je sais tout à votre sujet. Non, je plaisante. Je vous taquine. Mes amis estiment que j'ai le sens de l'humour. J'ai beaucoup d'amis, vous savez. Evidemment quelques-uns sont morts. C'est dans la nature des choses. Dans la nature des hommes. La vie est dangereuse, parce que nous mourrons tous à la fin. On peut aussi mourir au début.

- Mon père est mort il y a un an. »

Comment rompre la glace dans une conversation avec un étranger ? Il faut parler des morts ou de l'au-delà. Les morts sont des fondations sur lesquels les vivants peuvent bâtir n'importe quoi - même un palais dédié à l'amour. Souvent ils ignorent que ces palais s'élèvent dans des cimetières.

Bélozerkalski connaissait l'astuce, mais il n'y avait recours que rarement. Il n'avait pas l'habitude de faire étalage de sa connaissance de l'au-delà.

Il respectait les morts et n'avait aucune envie de brader leurs âmes. Il entama le monologue funéraire par lassitude.

Il est plus aisé de décrire les morts que les vivants. Et un ami défunt vous comprend mieux qu'une créature en chair et en os.

*Que nos rideaux fermés nous séparent du monde,
Et que la lassitude amène le repos !*

V

Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski vivait en compagnie des morts ; il avait de nombreux amis dans l'armée des spectres et leur nombre augmentait chaque nuit, vers deux heures du matin. Lorsqu'il n'arrivait pas à s'endormir, il se rappelait ses amis et ses parents, leurs grimaces et leurs marottes. Chaque nuit il tirait de l'au-delà un nouvel ami oublié et l'air de sa chambre « s'ébranlait avec des tintements de grelots » ; il voyait quelque chose ; quelqu'un s'avançait vers lui. « C'est Elle ! noire et pourtant lumineuse. » Et il n'avait nul besoin de fermer la porte de sa chambre : les fantômes restaient avec lui autant qu'il le voulait. Ils étaient sensibles à ses charmes et à ses paroles ; ils savaient que Bélozerkalski avait le sens de l'humour, mais que Bézorikalski n'en avait aucun. Ils ne mettaient pas en doute le pouvoir de son corps, sa vigueur et sa souplesse. Son corps était dans la fleur de la jeunesse. Et ils faisaient allusion à cet état de choses, à cet état de son corps. Un ami disait :

« Je leur semai de fleurs le bord des précipices. »

Un autre abondait dans le même sens :

« Et les fruits passeront la promesse des fleurs. »

Il les forçait à répéter leurs doux éloges. Comme dans les procès soviétiques, ils récitaient le script composé pour eux. Ah, si les vivants étaient aussi dociles que les morts !

« Quel dommage que vous soyez encore vivante, dit-il. Ses pensées-fantômes devenaient matérielles.

- Que voulez-vous dire ?

Elle fit un pas dans sa direction. Il se ressaisit, retrouva la maîtrise de soi et corrigea ses erreurs.

- La mort de votre père vous a bouleversée, j'en suis sûr. Mais il vaut mieux être mort que vivant. Parfois. Les morts ne savent rien des souffrances terriennes. Nos désastres sont trop loin. Pourquoi survivre à nos parents, à nos meilleurs amis, à nos maîtresses ?

- Vous avez raison. Mon père m'était plus proche que ma mère. Ou ma tante.

- Mes condoléances. »

Il l'apprivoisait peu à peu. Elle reprit sa place. Sa place. Elle ne lui résistait plus. « Souffrez que je résiste à votre volonté. » Non, elle ne connaissait pas Molière. Heureusement. Tant mieux.

« Mon meilleur ami est mort la semaine dernière, dit-il. Je l'aimais beaucoup. Les gens sont brutaux et cruels. Ils ne respectent pas le mystère de la mort. Ils jouent leur rôle, leur beau rôle, comme si la mort faisait partie de la vie mondaine. Oh, ils sont gentils. Et humains. Ils sont polis. Mais ils auraient dû le laisser seul... parce qu'on rend ses comptes... à ce moment-là. Au seuil de la mort. Nos achèvements, nos échecs... Vous me comprenez, n'est-ce pas ? N'oubliez pas que nous avons beaucoup en commun.

- Je comprends.

- Nous avons besoin du silence. C'est ce qu'il nous faut. Le silence est la meilleure musique que possèdent les humains. Qui a dit ça ?

- Je ne sais pas.

- Le silence est la musique de nos pensées. Nous devons nous préparer au silence. C'est le même silence, vous savez. Le même silence. Le silence est toujours le même. Il n'y a pas d'autres silences dans l'univers. Un jour j'ai eu une révélation. Une vision, plutôt. Les Russes sont visionnaires. J'ai entrevu le dessin général. Ou le dessein général. Ou le destin. Ca s'écrit différemment, mais c'est la même chose. Vous comprenez ? L'ordre de l'univers. Comme si j'avais regardé à travers une fente... une fissure... La fente d'une jupe. L'entrebâillement d'une porte. Regardez la porte de ma chambre. Vous verrez l'univers. J'ai vu le secret de l'univers. En miniature.

- Racontez-moi.

- Je ne peux pas vous raconter ma vision. Les mots sont trop petits pour décrire une vision spacieuse. Je préfère vous parler des morts.

- Les morts sont morts.

- Ils sont vivants. Ils buvaient du champagne. Les vivants buvaient du champagne. Dans la chambre d'un mort. Ils lui demandaient s'il voulait de la vodka. Ou du champagne. Il ne pouvait rien avaler, mais ces vivants lui posaient des questions. Et ils répondaient à ces

questions, les vivants. Eux-mêmes. Ils lui donnaient de la vodka. Pour qu'il se sente vivant. Pour qu'il se sente à la fleur de l'âge. Il m'a serré la main. Il était déjà froid.

- Ses amis voulaient qu'il se sente bien, dit-elle. C'est l'essentiel, à mon avis.

Elle défendait le genre humain. Son adresse, son éloquence lui rappelèrent un célèbre avocat russe. Comment s'appelait-il ? Plévako. Bélozerkalski ne se souvenait plus de son prénom ni de son patronyme. Peu importe. Plévako. Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski n'avait pas d'encyclopédie russe. Peu importe. Même Plévako n'aurait pas été en mesure de défendre l'humanité, le genre humain. Le secret de l'univers, l'ordre du monde. Non, Bélozerkalski préférait n'importe quel désordre à cet ordre-là.

- Ils suivent un rituel. La vie est un tissu de rituels, de mensonges. Oh, ils sont humains ! Ils font leur devoir et tout le monde les admire. Ils peuvent ressentir quelque chose, ces spectateurs, ces observateurs, mais ils ne s'harmonisent pas avec le mystère de la vie. Le mystère de la mort. *Ars moriendi*. La plupart des manuels post-médiévaux considèrent que les amis et les parents doivent créer la disposition adéquate chez le mourant, l'attitude correcte. Ne pas insuffler de faux espoirs de guérison ! Nous devons les aider à supporter la présence de la mort. J'accepte la mort. Je la regarde en face. »

Sa main effleura une clef. Il continuait à fouiller dans sa poche. Et il trouva une autre clef. La clef destinée à ouvrir et fermer sa chambre, la porte d'entrée, le paradis et l'enfer. Et les serrures ? Il n'y avait aucune serrure dans sa poche. Aucune porte. Il fallait marcher, aller quelque part, vers une porte inconnue. Aller du connu à l'inconnu. Arriver à la porte. Arriver à la bonne porte. La chambre de bonne. Non, c'était trop loin.

Il sortit quatre clefs de ses poches. Pourquoi ? Avaient-elles un lien avec son ami défunt ? Les cercueils n'ont pas de serrures.

« Une discussion sérieuse est impossible ici-bas, dit-il. Les sages sont trop séniles pour développer ce thème. Certes, il y a des gens qui ne sont ni vieux ni faibles. Mais ils n'ont pas le temps. Ou alors ils sont trop stupides, trop immatures. Et quand deux personnes intelligentes se rencontrent enfin, elles tombent amoureuses l'une de l'autre, au lieu d'aborder la question de la vie et de la mort avec application. Deux personnes entre deux âges...

- Je peux voir la chambre ? »

Elle n'avait rien compris. Il voulait partager avec elle son inquiétude, son angoisse. Mais elle ne l'écoutait pas. Elle n'était pas en train de mourir. Elle n'avait même pas de clefs dans ses poches. Il en était sûr et certain. Elle n'avait pas besoin de clefs. Soudain, il eut envie d'ouvrir toutes les portes de son appartement pour la laisser sortir, pour rester seul avec les morts. Mais il avait promis de lui montrer la chambre de bonne. Et il se devait de tenir ses promesses.

« J'ai promis de vous montrer la chambre de bonne. Je ne me déroberai pas à ma promesse. Suivez-moi. J'ouvrirai la porte. »

Ils montèrent l'escalier et il ouvrit la porte. Dans cette chambre de bonne il y avait un lit, une table de chevet, deux chaises et une armoire. Et une douche. Il y avait aussi une femme dans cette chambre. Elle posait des questions à propos de l'eau chaude et de la tuyauterie.

« A l'origine, il y avait deux chambres, répondit-il. J'ai fait abattre le mur.

- C'est assez grand.

- Et confortable.

Il jouait le rôle de l'agent immobilier. Il lui répugnait de jouer ce rôle.

- Ça se voit.

- Ça ne se voit pas du tout. La chambre n'est pas confortable, sinon je m'y serais installé, vous pensez bien. Mais je vis dans mon appartement. »

« Si un événement heureux, un soi-disant Paradis, m'attend sur ma route, pensa-t-il, je dois m'arrêter avec suspicion. Les animaux sauvages et les poissons sont également trompés par des promesses engageantes. Un traquenard. Je pensais quelle m'appartenait corps et âme. J'étais dans une souricière. »

Il continuait à se parler en présence d'une femme. Il comprenait ses questions et n'avait pas de mal à y répondre. « C'est hors de question. Je suis trop vieux. Je dois laisser mon corps tranquille. J'étais heureux, je me suis amusé. Maintenant, il faut rentrer à la maison. La foire de Neuilly. Terminé. Balançoires, carrousels, galeries des glaces, montagnes russes. Les femmes. Comment les oublier ? où trouver ce trou de mémoire ? Je vois une montagne à la place... la montagne du purgatoire. *Una montagna, bruna per la distanza*. Pourquoi vivre

sous le même toit ? Une torture, rien d'autre. La chambre de torture. Laissez-moi seul. Je suis fatigué. La vie est un canular, une fable racontée par un vieillard. »

Il imposa silence à ses pensées. « Qui donc ose parler lorsque j'ai dit : silence ! » Personne n'osait parler. « Dans le silence et la solitude de la nuit. » Pour ce silence, il était prêt à tout sacrifier, même la vie. Mais il rejetait le suicide. Des considérations religieuses ? Non, la fatigue. La lassitude.

« C'est joli, dit-elle.

Il y avait une femme dans la chambre de bonne.

- N'est-ce pas ? dit-il.

La fatigue, la fatigue.

- Personnellement j'aime beaucoup cette chambre. Elle enleva ses chaussures et s'assit sur le lit. Je ne passerai pas toute ma vie...

- Vous avez dit...

- Je ne me rappelle pas ce que j'ai dit dans votre appartement.

Elle leva les jambes et les posa sur la couverture. Ses jambes n'étaient pas loin du corps de Bélozerkalski.

- Les jambes, dit-il.

- Je peux ? Désolée. Je me sens si bien dans votre chambre. Connaissez-vous le mot *gemütlich* ?

- Bien sûr.

- C'est tellement... précis.

- Oui.

- Très *gemütlich*. »

Une femme allongée sur le lit. Il se tenait debout, près de ses jambes. Comme une sentinelle. Contre qui la protégeait-il ? contre lui-même ? Il se mit à rire. Il riait si faiblement que rien ne filtra à l'extérieur. Sa bouche était entrouverte pourtant. À travers cette ouverture, un cri déchirant aurait pu se glisser vers le monde extérieur. Un cri strident, un hurlement. Il gardait le silence.

Il cessa de rire et se pencha en avant pour voir ses yeux, son visage, pour comprendre ses gestes. Une femme dans son lit. Son corps allongé était un affront. « Achève, et prend ma vie après un tel affront. » Il aurait pu tomber sur elle sans bouger, sans déplacer son corps. Le poids de son corps l'aurait pressé contre la couverture. La prison des femmes. La meilleure prison de ce genre est le corps masculin. La prison de son désir. Il l'aurait enfermée dans la prison de son désir. Le désir. Ce mot ne signifiait plus rien. Dans aucune langue.

*Mort, j'appelle de ta rigueur,
Qui m'as ma maîtresse ravie...*

Il se redressa et se dirigea vers la porte.

« J'espère que vous n'avez pas d'objection, dit-elle. Après tout, je suis dans votre lit.

- Ce n'est pas mon lit.

- Je suis désolée. Elle continuait à parler malgré son interdiction. Il fallait que je l'essaie. C'est très important à mon avis.

- Rien n'est important.

- Le lit.

A quoi bon lui répondre ? A quoi bon analyser ses paroles ? Une perte de temps. Quel gaspillage !

- J'attache beaucoup d'importance aux lits. Elle continuait à parler.

- Souffrez-vous d'insomnie, de cauchemars ? »

Nulle réponse n'aurait pu le satisfaire.

Elle leva une jambe. Un long soubresaut agita son corps. Son corps : le corps de la visiteuse, pas le sien. Rien n'agitait son corps. Le corps de CAB.

Elle se retourna sur le ventre. Elle se retourna sur le dos. Elle écarta lentement les bras et les jambes. Comme si elle voulait serrer quelqu'un dans ses bras, entre ses jambes. La visiteuse. Elle se roula dans la couverture. Elle s'en dégagea et quitta le lit. « Je vous remercie infiniment. Ça suffit pour aujourd'hui.

- Revenez-vous demain ?

- Pas demain. Après-demain peut-être. Ou à la fin du mois. En tous cas, je reviendrai. Promis. J'aime votre chambre et votre lit.

- J'espère que... » Il employa un mot inexistant. Quelqu'un avait supprimé le mot « espoir » de ses dictionnaires. « En Union Soviétique, les autorités remplaçaient le nom et la photo d'un homme politique en disgrâce par un blanc, par une feuille vierge, par un autre nom. Dans les encyclopédies. » Non, il n'avait pas envie de penser, de se rappeler l'histoire humaine. Le retour à la maison. Les carrousels, les montagnes russes disparurent, l'un après l'autre. La brume subtile où toutes les formes disparaissent. Et l'espoir ne luit même pas comme un caillou dans un creux.

« Quoi qu'il en soit, j'aime votre chambre, répéta-t-elle. Ils descendirent l'escalier. Je ne sais comment vous remercier.

- Je vous en prie. Il s'inclina légèrement.

- Je dois parler à votre agent. Je me mettrai en rapport avec lui dès que possible - demain, par exemple.

- Comme vous voulez. » Il lui baisa la main. Elle disparut.

*Tout ! Tout a disparu, sans échos et sans traces,
Avec le souvenir du monde jeune et beau.*

Il resta en compagnie des morts.

VI

Il était couché sur la couverture. Sa jambe droite se balançait à côté du lit, en dehors ; dans la tombe. Parfois, elle touchait le tapis. Un entraînement. Un enterrement avant la lettre. « La mort ne me surprendra pas », se disait-il. Cette position était conforme à la règle : les morts n'auraient pas approuvé une promenade. Ou une baignade.

Les gens se comportent mal en présence des morts. Même les mourants ont sujet à se plaindre. Leurs amis s'efforcent de les remettre sur pied. Ils leur crient dans les oreilles : « Tu vas mieux aujourd'hui, vieil hypocrite. Solide comme le Pont-Neuf ! »

Ils vous tapent sur l'épaule ; vos atomes se divisent et vos épaules se désintègrent sous le poids de leur optimisme. « Une entorse, rien de grave », disent-ils. Vous clopinez de plus en plus vite pour échapper à leurs remèdes. Vos amis vous rattrapent.

Vous avez un cancer. Vos os s'émiettent ; une douleur lancinante se répand dans votre corps. Aucun cri ne soulagera cette douleur. Vos amis se penchent sur vous, sur votre cas. Ils vont vous guérir. Vos gémissements ne les arrêtent pas. Ils tirent sur vos bras, vos jambes. Les tendons, les nerfs se déchirent ; l'âme se brise. Et ils disent à vos parents : « J'ai fait mon devoir.

- Vous étiez son meilleur ami, répondent les parents. Vous avez toujours été parfait avec lui. »

Il y a d'autres bienfaiteurs, un autre type de bienfaiteurs. Ils se distinguent par leur douceur et leur tendresse. Ils n'essayent pas de vous persuader que vous vous êtes tordu la cheville ; ils admettent que vous avez un cancer. Mais on guérit des cancers, aujourd'hui. Ils ne vous laissent jamais seul : vous avez besoin de compagnie, vous avez peur de la solitude et de la mort. Et ils ne vous parlent jamais de la mort. Ils coupent vos pensées en quatre ; ils vous coupent tout le temps. Ils vous coupent le temps. Ils ne vous laissent pas parler ; ils mettent trente-six plats sur votre estomac quand vous n'avez pas faim ; et ils enlèvent les plats de votre chambre si vous avez envie de manger quelque chose. « Un repas supplémentaire

risque de te perturber. » Ils vous embrassent sans arrêt et donnent des coups de pied à votre pot de chambre.

Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski se rappela son ami disparu. La dernière mort. Il se rappela l'anniversaire où son ami avait chanté deux romances - à la demande de ses bienfaiteurs. Il se rappela la chaise sur laquelle on l'avait installé ; et la guitare qui tremblait encore plus que ses cordes vocales.

« Ça va te remonter le moral.

- C'est ton anniversaire, voyons.

- Ne joue pas les trouble-fête.

- Tu n'es pas si vieux que ça.

- Même à la fin, quand le cancer a pris possession de son corps, Anatole restait calme et jovial. »

Ils prétendaient ne pas savoir qu'il allait mourir le lendemain, comme si leur feinte ignorance pouvait extirper la maladie de ses entrailles, de sa poitrine.

« Il rêvait de pouvoir chanter encore une fois, déclara son meilleur ami lors du repas funéraire. C'était son seul désir, son désir le plus cher.

- Nous avons demandé au médecin lui faire une transfusion deux heures avant le dîner, expliqua sa tante.

- Sa dernière joie, confirma son oncle.

- Pauvre Alexandre », dirent les autres parents et amis.

Le lendemain matin il dut renoncer à sa promenade coutumière dans le jardin. Le temps était splendide. Les bienfaiteurs l'adossèrent à une montagne d'oreillers ; il avait l'air d'un homme en bonne santé qui ne voulait pas quitter son lit à cause du mauvais temps, à cause de la paresse. Le temps était splendide. Il ne le savait pas.

« Pourquoi ne se promène-t-il pas dans le jardin ? Ça lui ferait du bien. Il faut qu'il marche de temps en temps.

- L'air frais est le meilleur remède. Pourquoi reste-t-il enfermé dans sa chambre ?

- Ce sont ses rhumatismes, j'imagine.

- Donne-lui du champagne. Il est de mauvaise humeur aujourd'hui.

- Donne-lui du champagne. Il faut qu'il fasse comme nous. Sinon, il se sentira diminué. Et démuni. »

Il but deux flûtes de champagne, mangea du foie gras, avala quelques huîtres. Après le repas, il n'arrivait plus à garder la position assise. Les bienfaiteurs quittèrent la chambre vers dix heures du soir et Alexandre prit la main de Constantin. « Je suis ravi d'être seul avec toi. Je comprends. Je suis devenu fou, peut-être. Mais je comprends tout : la vie n'a aucun sens. »

Il respirait si vite, si profondément que ses poumons auraient sans doute englouti l'atmosphère de toute la planète s'il avait vécu un jour de plus. Le monde fut sauvé : il mourut une heure plus tard. Pas un mot de plus. Il n'avait pas changé d'avis. La vie n'avait aucun sens.

Le docteur entra et dit solennellement : « Il est mort. » Du coup, une métamorphose s'opéra dans la chambre ; un vent chaud fit intrusion à travers les fenêtres, à travers les persiennes ; le clair de lune perça les nuages et le plafond ; une nuée de bienfaiteurs se mit à tourbillonner, à voltiger sans but. Bélozerkalski s'écroula dans un fauteuil.

« Et la nuit plus tard amène l'oubli. » Il était toujours dans ce fauteuil. Non, il était dans son lit. Peu importe. Son appartement se transformait en tombeau. Et il n'y a ni fauteuils ni lits dans un tombeau. Ni commodes Louis XV.

Il était toujours dans son appartement. Et toujours, la vie n'avait aucun sens, malgré ses efforts. Plus il pensait, plus elle devenait absurde. La vie, la femme qui était venue chez lui. La femme sur son lit, là-haut. Comme une anguille.

Non, non. Il rentrait à la maison.

Il était couché dans son lit, immobile et paisible comme un cadavre. « Et l'on s'écoute vivre. » Son corps fut réanimé par une pulsion dont il avait oublié le but et l'origine depuis sa dernière maladie. Il leva la tête ; il savait que la pulsion se nichait quelque part à l'intérieur de son corps, mais la surprise était si grande qu'il regarda vers la porte et inspecta le baldaquin.

Que faire de cette pulsion ? On peut la refouler. Ou la sublimer. Il décida de sublimer la pulsion. Mais avant de pouvoir la sublimer il fallait la localiser. Entre-temps son corps l'avait érigée en sensation. La pulsion. « L'équivoque du terme sensation employé pour exprimer les modes passifs comme actifs de l'âme : ceux qui affectent comme ceux qui représentent... » Ce

n'était pas la peine de lire des ouvrages savants. Il fallait trouver, dénicher la sensation. « Quelle que soit sa nature, se dit-il. » Il toucha son estomac ; ses doigts glissaient de plus en plus loin. « Mains en songe, mains sur mon âme qui est à la fois passive et active. » Il s'assit pour atteindre ses orteils. Rien. Rien du tout. La sensation n'était pas là. Mais elle était quelque part, sinon il se serait déjà endormi.

Il savait que les choses remarquables et dignes d'être connues se trouvaient d'ordinaire dans son cerveau. Il se toucha la tête, se concentra sur le cerveau, ensuite sur les joues, sur le front, sur les lèvres. Rien. La sensation était ailleurs.

Bélozerkalski se rendit compte qu'il avait sous-estimé et même calomnié son corps. « Il y a encore de la poudre dans les poudrières », marmonnait-il. *Tarass Boulba*. Lorsqu'il était d'une humeur vagabonde, radieuse, il citait Gogol et Tchekov : des écrivains qui sont les porte-parole de la mélancolie dans la littérature russe. Les chantres de la tristesse.

Il continua à réduire le champ de ses recherches ; obstinément il propulsait son corps dans le royaume des vivants. La sensation n'était pas dans sa tête, donc elle était dans son corps. Elle n'était pas dans ses orteils, donc il fallait la chercher plus haut. « Elle doit se situer plus haut, se disait-il. Tout en haut. La chambre de bonne. » Ses doigts massaient sa chair comme pour libérer la sensation de sa prison corporelle. L'art d'accommoder les restes. Il explora minutieusement le milieu de son corps où le siège de l'énergie, le germe de la vie... La sensation n'était pas là. Devait-il continuer les recherches dans ces conditions ? Mollement ses doigts explorèrent ses côtes et ses aisselles. Il était chatouilleux ; ses doigts dévièrent de leur trajectoire pour lui épargner un rire sarcastique. Ses doigts se dirigèrent vers les omoplates. « De qui vous moquez-vous ? De vous-même. » *Revizor*. Gogol est la personnification de la tristesse.

À la longue Bélozerkalski réussit à effleurer, palper, capter la sensation. Si étrange que cela paraisse, « l'énergie nouvelle » logeait dans son épaule droite. Elle vibrait sous la pression de ses doigts. Elle palpitait comme un papillon ; elle était vivante, vivante. Mais cette vie n'avait rien en commun avec sa vie, son existence. Et il ne s'intéressait pas aux papillons. Néanmoins la sensation était là. Elle palpitait : ses doigts chevronnés ne se trompaient pas. Et cette *vita nuova* était liée à la présence de la visiteuse allemande. Ou à son absence.

Il vivait toujours. Il se souvint d'un autre ami qui disait au réveil : « Quelle surprise ! La vie continue. »

Au moins son épaule droite n'était pas dans le royaume des morts. Et son épaule droite faisait partie de son corps ; et son corps n'était que l'enveloppe de son âme russe, de son âme immortelle où les rues de Saint-Petersbourg côtoyaient les champs et les forêts que l'on voit dans la version soviétique de *Guerre et paix*.

Saint-Petersbourg... sa ville natale... les toits penchent, les murs s'effritent... Mais vivante, toujours vivante. Malgré le temps et les hommes.

Et les odeurs russes... et les fleurs... ces choses que l'on ne trouve nulle part ailleurs. Comme disait une vieille princesse en regardant un film pastoral : « En Occident les oiseaux chantent différemment. »

Une carte d'invitation. Où est-elle ? Dans sa robe de chambre. Dans une poche. Ce soir, ce soir. Un dîner russe. Zakouski, vodka, *starka*, *zubrovka*, champagne, blini... Ils sont vivants, ces Russes blancs, ces dinosaures - les émigrés à qui le destin confia la sauvegarde de la langue russe, de la culture russe. Douceur, dignité, beauté. Ils sont malades, séniles, tremblotants, diaphanes. Et ils ont les pieds dans la tombe, les deux pieds. Mais ils vivent toujours. À la différence des soviétiques ils ne mangent pas à la cuisine et ils utilisent des serviettes. Il paraît que le mot « serviette » a été supprimé des dictionnaires soviétiques. À la différence des touristes soviétiques ils ne sont ni lugubres ni maladroits. Mais à l'instar des soviétiques ils ont toujours la larme à l'œil ; et ils se querellent, s'embrassent, chantent et bavardent jusqu'à l'aube.

La pendule sonna sept heures. Bélozerkalski se regarda dans le miroir. Il était jeune.

VII

Qu'est-ce donc qui les a poussés ? Quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences ? N'en doutons pas, chrétiens : les fausses religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines sans fin, sans règle, sans soumission, a emporté les courages.

Bossuet, *Oraison funèbre de Henriette-Marie de France*

« Que pensez-vous de Gorbatchev, Vjatcheslav Timoféévitch ?

- Attendons de voir, Ilia Mitrofanovitch. Jusqu'à présent, il n'a pas fait grand chose. Il hésite trop. *Fifty-fifty*...

- Vous voulez dire qu'il est mi-radical, mi-conservateur ?

- Il faut qu'il rende la terre aux paysans. »

Certains invités se rassemblaient déjà sur la terrasse ; leur conversation roulait sur la résurrection chancelante de la Russie. Les autres étaient encore sur le chemin de cette résurrection verbale. L'odeur du thé imprégnait l'atmosphère. Il y avait des fleurs et des oiseaux russes dans le jardin. Dans cette propriété située au cœur de l'Ile de France tout était russe, si bien que les étrangers trébuchaient sans cesse sur des samovars et des matriochkas tandis que les Russes s'y promenaient comme des chats : sans tomber, sans renverser quoi que ce soit.

« C'est ça, Nicolas Pantéléévitch. J'avais pensé que je ne reverrais jamais ma terre natale, ma demeure ancestrale...

- La vie est imprévisible, Piotr Sviatoslavovitch.

- N'est-ce pas ? Mais avant la mort de ma pauvre femme... »

Un nouveau couple fit son entrée dans la maison. Le portail grinça une fois encore et une jeune femme pénétra dans le jardin, accompagnée d'un vieillard. Ils s'approchèrent de la terrasse, mais quelqu'un les appela à l'autre bout du jardin ; ils s'arrêtèrent et sourirent.

« Vassili Valérianovitch ! Combien d'étés, combien d'hivers !

- *We haven't seen each other for ages*, répondit Vassili Valérianovitch.

- O-la-la, Vassili Valérianovitch. Vous avez oublié votre langue maternelle.

- Oh, pardon ! Combien d'étés, combien...

- L'hiver... La saison de la vieillesse, comme disent les Japonais. Votre fille, *I presume* ? Très belle, très, très belle... Quel dommage que mon fils n'ait pas épousé votre fille.

- A vrai dire...

- Oui, cher Vassili Valérianovitch, nos enfants ont grandi. Ils sont majeurs. Mais je suis sûr que votre fille vous respecte.

- Pour être franc...

- Elle a l'air modeste et obéissante. Mon fils est différent. Je ne tiens plus la situation en main. Il s'est marié avec une catin. L'amour, comme on dit aujourd'hui ! Pensez-vous qu'ils savent ce que c'est - l'amour ?

- Ca dépend...

- Ils ne savent rien. Rien n'est sacré de nos jours. L'amour est un sentiment romantique. Ai-je tort, Vassili Valérianovitch ?

- En fait de gourgandine, Dostoïevski...

- C'est de la littérature, rien d'autre. Et le reste est la vie, la vie réelle. Et il est mon fils, mon fils unique ! Je n'ai pas de filles, Vassili Valérianovitch. »

Ils marchaient en cercles autour d'un buisson. Vassili Valérianovitch tendit son bras vers la terrasse. De loin il avait l'air d'une statue de Lénine : lui aussi, il indiquait le chemin du bonheur. Les voix se multiplièrent.

« Ils partent, Ekaterina Petrovna. Ils partent, ils partent...

- Qui ?

- Ils partent. Tous. Savez-vous combien de personnes quittent notre pays natal chaque mois ?

- Aucune idée.

- Quatre-vingt mille trois cent soixante-dix.

- J'ai vu quelqu'un rôder dans les buissons, dit Vladislav Fortounatovitch. Peut-être devrions nous appeler la police.

- Quatre-vingt mille trois cent soixante-dix ?

- Et même davantage, Ekaterina Petrovna. Et la Russie n'est pas la Chine. Vous voyez ce que je veux dire ?

- Vous voulez dire que...

- Oui. Le Sahara. La Russie deviendra un désert. Les steppes de l'Asie Centrale.

- Mais ce sont des Juifs...

- Les Juifs sont aussi des êtres humains, Ekaterina Petrovna.

- Ils ne sont pas russes...

Sergueï Sergueïevitch Kourotschkine interrompit cette discussion génétique.

- Vous parlez de la nouvelle vague de réfugiés ? J'en ai rencontré un cet après-midi. Il était russe jusqu'à la moelle. Vous savez ce qu'il m'a dit ? Il veut s'installer à Paris. Je lui ai demandé pourquoi. "Il n'y a rien à manger en Union Soviétique." Vous savez ce que je lui ai dit, moi ? Ecoutez, jeune homme. Je ne suis pas pauvre, loin de là. Je suis plutôt riche. Mais j'abandonnerais tout, sans hésitation, pour pouvoir rentrer en Russie...

- Mais vous êtes né à Berlin, Sergueï Sergueïevitch.

- Nous sommes tous nés en Russie, Ekaterina Petrovna, même si nous sommes nés en Allemagne.

- Vos plaisanteries tombent toujours à plat, dit Ekaterina Pavlovna.

- Le rire est le meilleur remède, dit Vladislav Fortounatovitch.

- Nos âmes sont nées en Russie. Et nos âmes sont immortelles. Sergueï Sergueïevitch posa les deux mains sur son cœur.

- Nos cœurs aussi sont nés en Russie. Guennadi Maximovitch joignit sa voix à la discussion anatomique, à la discussion topographique. »

Anna Vissarionovna qui avait entendu les mots « Chine » et « Sahara », priva les émigrés potentiels de cœur et d'âme.

« Ils ne comprennent rien, ces transfuges. Avez-vous lu la dernière lettre de Pasternak ?

- Laquelle ?

- La dernière. Il est mort peu après. Il a écrit à... Comment s'appelle-t-il ?

- Qui ? demanda Ekatérina Petrovna.

- Akhmatova ? suggéra Nicolas Siguizmoundovitch.

- Un homme. Il a écrit à un homme. Khrouchtchev ! Anna Vissarionovna se tapa sur les hanches. Avez-vous lu la lettre ?

- Non.

- Et bien, Pasternak implorait Khrouchtchev de ne pas le mettre dehors. "S'il faut que je choisisse entre l'exil et la mort..." Et il n'a pas choisi la liberté.

- La liberté est une prison.

- Le bannissement équivaut à la mort, disait Pasternak.

- Je suis d'accord avec vous, Anna Vissarionovna. Nous sommes tous morts. Et enterrés. »

La maîtresse de maison et les invités se figèrent sur place : ils étaient d'accord avec Ivan Nikiforovitch.

Bélozerkalski faisait le tour du jardin ; son ancienne maîtresse l'accompagnait dans cette excursion transsibérienne. Une amante rétrogradée au rang de confidente.

« La vie est belle, dit Bélozerkalski.

- Que se passe-t-il ? Tu es malade ?

- Je me porte très bien.

- Et tes rhumatismes ? et ton cholestérol ?

- Je suis amoureux, Tatoussia.

- A ton âge ? J'espère que c'est platonique...

- "Appelle ça comme tu veux", disait Goethe. Tu sais que Goethe est tombé amoureux d'une demoiselle de dix-neuf ans ? A l'époque, il en avait quatre-vingts.

- Tu es tombé amoureux d'une adolescente ? Je t'ai interdit de lire Nabokov. Vous devriez avoir honte, Constantin Alexeïevitch !

- En fait, Lolita aurait eu son âge aujourd'hui.

- Pense à ton âge. Quand l'as tu rencontrée ?
- Cet après-midi. Un coup de foudre. Qui donc devant l'amour ose parler d'enfer !
- La mort subite.
- C'est la Mort qui console, hélas, et qui fait vivre, aimer. L'amour est la seule preuve de l'immortalité.
- C'est une preuve de ta stupidité et de ta sénilité. Mon Dieu... mon Dieu... Qu'est-il arrivé ?
- Rien de spécial, je t'assure.
- Tu as pris sa main ? Tu l'as amenée dans ta chambre ?
- C'est la vie, Tatoussia. Tu te rappelle les vers de Tiutchev : "Ici la vie parle de nouveau" ?
- Tu lui as parlé ?
- Naturellement.
- De quoi avez-vous parlé ?
- Nous avons parlé de l'avenir. Nous vivrons ensemble, sous le même toit, sous le même ciel parisien. Je suis heureux, Tatoussia. Très heureux.
- Je suis contente que tu sois heureux. Est-elle grande, petite ? Autrefois, tu tombais amoureux de laiderons, de vieilles biques.
- Elles n'étaient pas vieilles.
- Tu es vieux, toi. Tu es vieux et stupide. Et laid. Et tu es chauve comme un œuf.
- Je suis jeune, Tatoussia. Les jeunes sont souvent chauves. J'ai connu un garçon...
- Tu as un pied dans la tombe. Qui est cette femme ?
- Peu importe. C'est ma Béatrice, ma Juliette, ma Laura, ma Ulrike von Lewetzov...
- Es-tu sûr qu'elle n'a pas une de ces affreuses maladies ? Fais attention, Kostia !
- Peu importe. Pourquoi ne pas périr dans les bras de sa bien-aimée ? De toute façon, je mourrai bientôt. Dans un an ou deux.
- Ne dis pas ça. Nous mourrons tous. Bientôt. Mais je mourrai avant toi.
- Imagine-toi, je suis tombé amoureux dans la tombe...
- Ne me parle pas de funérailles.

- D'accord.

- Parle de jeunesse, de vins, de meubles... »

Ils reprirent leur promenade et grimpèrent les quelques marches qui les séparaient de la conversation générale. Puis on servit le dîner.

Les zakouski et la *soljanka* de poisson étaient à la hauteur du livre de Malakhovetz. Trois invités portèrent un toast aux prouesses culinaires de la maîtresse de maison.

« Les Françaises ne vous arrivent pas à la cheville, dit Stanislav Sabantouévitch. Il renversa une flûte de champagne et un cornichon atterrit dans l'assiette de Natalia Sourikovna.

- Et les Anglaises ? Vassili Valérianovitch, parlez-nous des femmes anglaises.

- A vrai dire, les Anglaises...

- Les Anglaises ne vous arrivent même pas à la plante des pieds », dit Prokofi Savrassovitch.

Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski parlait avec deux femmes et un général de l'armée blanche ; ce dernier affirma qu'il avait vu un *poroutchik* russe recouvrer la santé malgré trois blessures mortelles. « Deux balles dans le cœur. Oui, mes amis, le cœur russe est un mystère. Et la troisième balle lui avait percé l'épaule.

- Les épaules russes sont un mystère », dit Bélozerkalski. Il estimait qu'il ne fallait pas forcer la dose du patriotisme. À ce moment-là, un homme aux larges épaules se leva en face de lui. Il donna une chiquenaude à sa flûte de champagne, déplia une feuille de papier, jeta un coup d'œil à la ronde et demanda à voix basse s'il y avait des sourds dans l'assistance. Puis il procéda à la lecture de son texte :

« O admirable, glorieuse et illustre armée des victimes, qui peut te célébrer dignement ? Sois bénie, ô terre russe purifiée, lavée par la souffrance ! Tu as reçu l'eau du baptême, et maintenant tu traverses le brasier de l'agonie et, toi aussi, tu atteindras la paix. Un jour les chrétiens rassembleront avec dévotion le sable répandu sur le sol du Colisée qui avait été imprégné du sang des martyrs. Tous les lieux où les martyrs avaient souffert furent sanctifiés. Désormais toute la Russie est un lieu sacré. Le sol a été consacré par le sang des martyrs, l'air par le passage de leurs âmes vers les cieux. Oui, soit bénie, ô Russie ! Il avait raison celui qui

écrivit jadis que tu es la troisième Rome, et qu'il n'y en aura jamais de quatrième. Par ta ferme présence au cœur de la foi orthodoxe, tu as surpassé Rome qui t'a baptisée et tu resteras insurpassable jusqu'à la fin des temps. Fils de Russie, chassez le sommeil de l'indifférence et de la paresse ! Contemplez la gloire de son martyre et soyez purifiés, lavés de vos péchés ! Debout, lève-toi, Russie, toi qui as bu la coupe de la colère divine des propres mains du Tout Puissant ! Lorsque tes souffrances s'achèveront, ta vérité te rejoindra et la gloire du Seigneur t'enveloppera de son manteau diapré ! Les nations accourront vers ta lumière et les rois vers ta radiance. Lève alors les yeux et regarde autour de toi : car les enfants avanceront vers toi depuis l'ouest, le nord, la mer et l'est. Ils béniront en toi le Christ éternel. »

Bélozerkalski se sentit mal à l'aise : en l'occurrence, les fleurs de rhétorique étaient déplacées. Des souffrances qu'il n'avait jamais ressenties. La souffrance.

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance

Comme un divin remède à nos impuretés.

« Non, ce n'est pas un remède, dit Bélozerkalski à un général de l'armée blanche. Soixante millions de morts. Il n'y a pas tant d'impuretés dans l'âme humaine. Soixante millions. Peut-être davantage. Quatre-vingts millions, cent millions. Non, la mort ne guérit pas. La mort n'est pas un remède.

- Moscou est la troisième Rome, répondit le général. Et nous les sauverons tous, sans exception. Pensez à la décadence de l'humanité qui s'est aggravée considérablement après la Révolution d'Octobre. Avant la Révolution, la Russie avait été le rempart de la foi. Et le rempart de la vertu. Et maintenant ? Je vous demande ce qui se passe maintenant ?

- "La corruption et les vers, la cendre et la pourriture", disait Bossuet. Bélozerkalski esquissa un sourire ironique.

- C'est exactement ça, dit le général.

- Les bolcheviks ont au moins préservé la beauté de mon Pétersbourg, répondit Bélozerkalski. La ville est délabrée, les murs des palais s'écroulent, s'émiettent... Mais ils existent, on peut les restaurer.

- Vous savez pourquoi ? Le général souleva son couteau.

- Je vous demande pardon ? Bélozerkalski remit sa fourchette sur la table, comme s'il savait ce qui l'attendait dans quelques instants.

- Vous savez pourquoi ils ont préservé Saint-Pétersbourg et détruit Moscou - le rempart de la foi orthodoxe ? Quelle autre ville peut rivaliser avec Moscou par le nombre des sanctuaires ? "Quarante fois quarante", comme on disait autrefois. Il y avait presque deux mille églises à Moscou. Et maintenant ? Qui présida à la démolition de toutes ces églises ? Qui aspira à détruire la foi orthodoxe - le rempart du christianisme ? Les Juifs, mon cher. Les Juifs. »

Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski ôta la serviette de ses genoux, la froissa négligemment, mais avec résolution, la remit sur la table et se leva. Il regarda la maîtresse de maison, lui demanda la permission de passer quelques minutes sur la terrasse et marmonna quelque chose à propos de cœur. Pour rendre son explication crédible, il y ajouta le mot « vertiges ».

« Constantin Alexeïevitch, Constantin Alexeïevitch, s'écrièrent plusieurs personnes.

- Je t'ai dit qu'il était dangereux et ridicule de tomber amoureux à ton âge, dit son ancienne maîtresse. Elle parlait à voix basse, mais cinq invités entendirent sa remarque médicale et comprirent sa signification.

- Je suis désolé, dit Bélozerkalski en s'inclinant. Je serai de retour dans quelques secondes.

- Ne jouez pas les rabat-joie ! dit Oleg Palissandrovitch en soulevant son verre de vodka à la hauteur du lustre. Votre cœur est à toute épreuve. »

Bélozerkalski présenta ses excuses et quitta la table. La maîtresse de maison le rejoignit sur la terrasse et il lui baisa la main avec distraction.

L'air frais n'influença pas son humeur ; il ne lui fit pas oublier ce qu'il avait entendu. Il se rappela une de ses amantes d'autrefois. Incapable de manier le vocabulaire russe et le vocabulaire français, elle exprima un jour le désir de devenir muette afin de se concentrer sur les vocabulaires des autres. Bélozerkalski voulait devenir sourd. Il hocha la tête et leva les yeux ; inspirée par une rafale de vent, une page arrachée d'un journal voletait au-dessus de

fleurs et d'arbustes. *A fly in the ointment*. Il trouva dans un trou de sa mémoire ce dicton : *lojka degtiu v botchké mioda*. Une cuillère de goudron dans une barrique pleine de miel. Il répéta le dicton à haute voix, descendit quelques marches, ouvrit le portail et s'éloigna.

VIII

Constantin Alexeïevitch adorait la Russie. Il l'adorait d'autant plus passionnément qu'il n'y avait jamais vécu, sauf pendant les quatre ans qui avaient suivi sa naissance sous une mauvaise étoile. Il se rappelait naturellement quelques odeurs, quelques formes associées dans son esprit à Pétersbourg et à la terre de ses ancêtres. Il ne savait pas si ces odeurs appartenaient à son passé russe ou à un autre passé - à Meudon où ses parents avaient loué une chambre après leur brillante évasion du pays des soviets. Il ne connaissait pas l'origine de ces odeurs, de ces formes et de ces ombres, et il n'avait pas envie de percer le mystère - par crainte de découvrir la vérité. Pareille aux objets inaccessibles, la Russie s'était appropriée la beauté du paradis.

Où avait-il entendu ce crépitement de la pluie ? Où chantaient les ruisseaux ? Aux environs de Berlin ? dans les lieds de Schubert ? dans les poèmes de Wordsworth ? C'était harmonieux et mélancolique ; par conséquent, c'était russe.

La Russie semblait inclure tout ce qu'il y avait de beau et d'humain dans le monde. Malgré sa patience et sa générosité, Bélozerkalski ne tolérait pas d'exception à cette règle. L'antisémitisme était son vieil ennemi - son pire ennemi, sans doute, étant donné son caractère invincible. Même les horreurs des camps de concentration ne l'avaient pas anéanti.

Que pouvait-il faire ? Un vieil homme qui n'avait accès ni à la radio ni à la télévision. Il n'était même pas journaliste à la pige. Que pouvait-il faire ? L'antisémitisme semblait inclure ce qu'il y avait de plus funeste dans le monde : la haine de son prochain, l'envie, l'injustice, la stupidité, la brutalité, la cruauté. L'antisémitisme et la Russie. Dans sa vie, ils constituaient deux pôles, négatif et positif. Des principes diamétralement opposés.

Même s'il entendait quelqu'un dire : « Je n'ai rien contre les Juifs, mais je ne laisserais pas ma fille en épouser un », il s'enfuyait, il marmonnait des excuses, il ouvrait et refermait portes et portails.

Il quitta la maison où les paroles abominables avaient été prononcées. Son départ suscita des troubles dans l'assemblée :

« Pourquoi est-il parti ?

- Quelle mouche l'a piqué ?

- Et il fait toujours d'une mouche un éléphant.

- C'est impoli et grossier. Quand j'ai une crise cardiaque, je n'en parle à personne. Les autres ne doivent pas souffrir de mes infortunes. Donc, je reste, je bois de la vodka, je joue aux cartes, si nécessaire...

- C'est un as des cœurs. Un Don Juan.

- Il connaît trop de poèmes par cœurs. Surcharge du cœur en poèmes.

- Son cœur est en parfait état. Je connais son médecin. Nous nous voyons chaque semaine chez les Salamandrov.

- Il a dit qu'il serait de retour dans quelques minutes.

- Tout de suite, si j'ai bonne mémoire.

- Vous avez une très bonne mémoire, Lev Nikititch. Vous vous rappelez ma sœur Anna ?

- Anna Karénine ? »

Vasily Valeryanovitch continua de parler à une très vieille dame dont il ne s'était pas donné le mal de mémoriser le nom - par prudence. Il pensait que sa mémoire pourrait perdre quelques uns de ses trésors, s'il cherchait à retenir un patronyme supplémentaire. « Les femmes s'efforcent de trouver de bons gènes. Mais comment distinguer les bons gènes des mauvais ? La loi du plus fort ! Il est de bonne politique pour une femme de s'éprendre d'un homme âgé. Voyez-vous, les vieillards ont prouvé leur aptitude à survivre en dépit des microbes et autres forces inamicales. Ainsi une jeune femme fait alliance de ses gènes avec ceux de la longévité. »

Le départ de Bélozerkalski resta inexplicable. Il aurait dû donner une gifle à son interlocuteur ; il aurait dû le provoquer en duel. Il aurait dû...

Il était assis dans un de ses fauteuils. Il avait perdu son nom et devint CAB, une fois de plus ; son téléviseur parlait français et parfois anglais, mais il refusait de parler russe. Deux

hommes jetèrent leurs pelisses sur la neige scintillante et armèrent leurs pistolets. Ou étaient-ce des revolvers, des Brownings ? Cherchez la femme. Se battaient-ils à cause d'une femme ? Sans doute. Mais la femme n'était pas digne de leur amour. C'était trop tard. Un des adversaires gisait à présent sur la neige étrangère et l'autre le regardait, l'air penaud. Comment les aider ? Trop tard, trop tard. Le film était terminé. La datcha était loin. Le dîner russe...

Le mal se répandait dans le monde et il manqua l'occasion d'arrêter son épanouissement. Le monologue du général. C'était un monologue à la fois intérieur et extérieur - une avalanche de mal. Il aurait pu pratiquer une incision. L'incision d'une plaie. Il aurait pu métamorphoser un discours malveillant en générosité, en tendresse, en affection. Mais Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski n'avait rien fait. Un représentant de l'intelligentsia russe. Simplement il avait quitté les lieux. Il avait laissé le mal suivre son cours, sa trajectoire.

Même sa chambre était la proie du mal, malgré les portes fermées à double tour, malgré les rideaux. Comme un personnage d'un film d'horreur, le mal se faufila dans son appartement. Une cuillère de goudron avait contaminé le miel. « Une phrase peut détruire l'harmonie du monde, pensa-t-il. Une phrase, un geste, un regard malicieux. Le bonheur est inconcevable dans un monde où de telles idées se frayent un chemin et font leur apparition au cours d'un dîner inoffensif. »

Il se rappela ce qu'un ami new-yorkais lui avait dit à propos des conférences qu'Auden avait donné sur Shakespeare, sur *Le marchand de Venise*. « Les Juifs représentent le sérieux pour les Gentils et nous ne voulons pas savoir qu'il y a quelque chose de sérieux dans le monde. » Il médita sur ces paroles et dit à haute voix : « Il ne faut pas traiter un sujet pareil avec frivolité. Les acteurs disent souvent qu'ils ne se prennent pas au sérieux. Tant mieux. Mais Dante et Tolstoï, qu'auraient-ils écrit ? » Sa voix s'estompa.

Cette nuit-là il fit quatre cauchemars et trois rêves plus ou moins paisibles. L'harmonie de l'univers avait été anéantie et aucun espoir n'était permis aux survivants. Le passé était irrémédiable. « Quel événement pourrait faire contrepoids aux crimes d'Hitler et de ses complices ? » Il savait qu'il ne leur pardonnerait pas ; un tel souvenir est capable de rendre

l'avenir superflu. « Je me souviendrai de leurs crimes même dans l'au-delà, même à l'extérieur de mon corps, même dans une autre incarnation. Même dans une autre histoire. Même dans un autre univers. »

Dans le cauchemar suivant, Bélozerkalski eut le privilège de bavarder avec son corps : son corps lui accorda une interview. Le corps parlait de sa déchéance et de la tombe où on l'avait déposé.

« Quand ? demanda Bélozerkalski.

- Avant-hier, répondit le corps.

- Je n'ai rien remarqué.

- Tu ne remarques jamais rien. Tu es trop vieux et tes facultés sont affaiblies par ta santé défaillante. Tu aurais dû prendre soin de ton corps.

- Tu n'as pas le droit de me tutoyer.

- Pense plutôt à sa vie. Tu aurais dû me chouchouter au lieu de me saper le moral. Tu te faisais trop de souci. À propos de rien. Tu aurais dû te soucier de moi. Les roches se décomposent sous l'influence des agents atmosphériques. Et tu n'es pas une roche. Un corps débile affaiblit l'âme. Et j'étais débile. J'affaiblissais ton âme.

- Pourquoi ?

- Parce que tu vivais dans une atmosphère débilite. Tu m'as tué.

- Tu as raison. J'ai eu envie de te tuer plusieurs fois. Tu étais désobéissant, apathique, amorphe. Même de la tombe, tu persistes à contester mes droits, ma supériorité morale.

- Il est trop tard. Passons l'éponge.

- Je ne te pardonnerai pas de si tôt. Jamais.

- Je me moque de ta colère. Dans la tombe je suis indépendant. Je suis libre. L'au-delà est un pays démocratique.

- Je te trouverai dans l'au-delà. Je t'enfermerai dans une cage.

- Dans quelle cage ? Dans ta cage thoracique ? Tu n'en as plus.

- Dans la cage de mon ego.

- Quand as-tu l'intention de le faire ?

- Et le Jugement dernier ? ta résurrection ?

- Te rappelles-tu ce qu'Origène a dit à ce sujet ? Certainement pas. Ta mémoire est trop courte. Origène est trop loin.

- Ma mémoire est longue, très longue. Je peux réciter l'alphabet, si tu veux.

- Origène a dit qu'à la résurrection, les corps physiques seront transformés en corps éthérés. Tu ne pourras pas attraper un corps éthéré, aérien.

- On l'a condamné pour cette hérésie.

- Origène ? Dans l'au-delà tout le monde lit Origène. Il est très populaire chez nous. »

Bélozerkalski entendit un hurlement et se réveilla ; pendant deux heures il lutta contre le sommeil et ses démons. « La nuit multipliait ce long gémissement. » Il s'endormit à nouveau.

La terrasse de la datcha. « Je me suis promis de ne plus y retourner », pense-t-il. L'homme aux larges épaules continue à parler, une flûte de champagne à la main :

« Dans les siècles passés, il y eut seulement quelques martyrs russes. "L'armée glorieuse des martyrs", dont le sang fut la semence de la chrétienté à travers le monde et que l'Eglise célèbre presque quotidiennement, était plutôt clairsemée dans le chœur des saints de la Russie. Puis vint le temps où ses rangs se remplirent.

- Vous êtes heureux que les bolcheviques aient augmenté le nombre des martyrs de l'histoire russe ?

Bélozerkalski se lève et sort de chez lui. Non, il ne bouge pas. L'homme continue de parler :

- Malheur à celui qui ne peut sonder les voies insondables de Dieu ! Ces choses se sont produits et devaient se produire. Dieu, dans sa sagesse infinie...

- Pensez-vous qu'il y ait une logique dans le Goulag ? Pensez-vous que la Russie méritait soixante millions... ?

- La nation russe est une nation religieuse. Ainsi se distingue-t-elle des autres nations d'Europe qui se vautrent dans le luxe, l'avilissement, la dégradation et l'ignorance. D'autres nations révèrent la beauté.

- Beaucoup de pays et de nations aspirent à devenir le nombril de l'humanité et de l'histoire humaine, dit Bélozerkalski. Les idéaux nationalistes, régénérés et rajeunis dans la

seconde moitié de notre siècle, enflamment les sentiments populaires et portent préjudice à la beauté architecturale du monde.

- La Russie s'agenouille devant Dieu. La Russie garde une mission religieuse, non esthétique.

- Nous avons tant d'affinités avec les Juifs. Il n'y a que deux nations religieuses dans le monde occidental. Et les Russes sont sérieux.

- Même les ivrognes sont sérieux. Qu'en pensez-vous ? demande Andreï Oursoulovitch. Ils s'installent aux enfers parce que le paradis sur terre est trop complaisant. Ils connaissent les tréfonds du désespoir kierkegaardien et se moquent des imbéciles qui s'amuse sans penser à la mort, à la douleur.

- Mais ils ne se moquent pas des idiots de Dostoïevski, commente l'homme aux larges épaules.

- Les Russes boivent-ils parce que la vie est absurde ? Je crois que la vie devient absurde parce qu'ils boivent.

- Même les Oblomov sont sérieux parce qu'ils savent que tout est vanité. Quel profit peut-on tirer de nos labeurs sous le soleil ? Andreï Oursoulovitch verse de la sauce sur son poisson.

Alexeï Aristarkhovitch lève la main et l'homme aux larges épaules fait oui de la tête.

- Les Américains disent que nous sommes des esclaves. Mais vaut-il mieux être arrogant, autoritaire, prétentieux, vaniteux ? Les touristes américains en Italie trouvent le café excellent parce que c'est eux qui le boivent.

- Et quand ils le boivent, dit Andreï Oursoulovitch.

- Les benêts sont bénis car ils hériteront la terre, dit Alexeï Aristarkhovitch.

- Et le ciel, dit Andreï Oursoulovitch en jetant un coup d'œil sur le lustre.

- Ils irriteront la terre et le ciel, dit Bélozerkalski.

- Et les vaniteux ? Quel sera leur héritage ?

- L'argent, répond l'homme aux épaules larges. Rien que l'argent.

- Mais la simplicité n'est pas incompatible avec la grandeur. La simplicité de l'esprit, la simplicité du corps, la soumission de l'âme. Mandelstam était peureux.

Alexeï Aristarkhovitch lève les mains et trace un cercle sous le lustre comme pour montrer ce qu'il entend par la grandeur. Soudain, il se livre avec fureur à un accès de toux.

- Tout le monde tousse en ce moment, dit Tatoussia.

- Pas moi, dit Andreï Oursoulovitch.

- Tu parles trop vivement et puis tu sors tes bras du lit, et cela te fait tousser, dit Tatoussia.

- Au XIX^e siècle et au début du XX^e, la Russie a renié son devoir envers Dieu ; ainsi a-t-elle trahi sa vocation et sa mission. Les Russes se sont intéressés à l'art profane. Au lieu de créer des icônes ils se sont mis à peindre des paysages, à composer des romans et des poèmes. Et ils ont fini au Goulag. Je veux dire qu'ils ont été sévèrement châtiés par Dieu. De tels châtements adviennent seulement aux nations religieuses qui trahissent leur destinée et leur mission. La France n'est pas digne de la fureur divine.

- Goumilev a-t-il mérité cela ? et Mandelstam ? La nation russe, ce sont des gens, des individus. La douleur est personnelle. La mort est personnelle.

- Après la Révolution d'Octobre, une foule innombrable de martyrs vint étoffer l'histoire russe. Chaque groupe d'âge, chaque province contribua au nouveau martyrologe !

- Le martyr n'est pas un impôt sur le revenu ! Un quinte terrible me déchire la gorge.

- Il faut que j'achète un sirop contre la toux, dit Tatoussia.

- La Russie fut couverte de leur sang et sanctifiée par leur sang ! L'homme aux larges épaules s'assied et se gratifie d'une tranche d'esturgeon. Puis-je avoir un peu de champagne, s'il vous plaît ? dit-il. Oui, la Russie était couverte de leur sang depuis la mer baltique jusqu'à la mer noire, depuis Kiev jusqu'à Vladivostok. Et le sol russe en fut sanctifié. Et l'air russe... Il interrompt son discours pour mastiquer une tranche de saumon qu'il avait adroitement glissée dans sa bouche après les mots "leur sang". Je n'ai rien avalé de la journée. Quelle saveur, quelle consistance ! un morceau de roi... Pétroussian, si je ne m'abuse. Je disais donc que l'air russe fut purifié et sanctifié. Par quoi ? Il regarde Bélozerkalski dans le blanc des yeux. Dans le rouge des yeux. Par quoi ?

- Par le passage des âmes mortes vers les cieux, vers le paradis.

- Les âmes ne peuvent être mortes. En particulier celles des martyrs. L'âme humaine est immortelle. Pas immorale - immortelle ! L'âme humaine est-elle morte ou immortelle ?

- Immortelle. Vivante à tout jamais.

- Vous n'êtes pas un mauvais élève après tout. Ne soyez pas si têtue la prochaine fois. Vous m'entendez ? Sinon je vous donnerai des coups de règle sur les doigts. Vous pouvez vous asseoir. Vous pouvez aussi manger une tranche de saumon. Mais pas de caviar aujourd'hui. »

Andreï Oursoulovitch s'élève brusquement dans l'air comme un ballon. Il contemple Bélozerkalski de la tête aux pieds, louche sur le caviar et salue l'homme aux larges épaules.

« Monsieur le Professeur, j'aimerais dire quelques mots sur les tentations qui nous cernent, noires comme un nuage de sauterelles, vastes comme un océan.

- Quel genre de tentation ? la gourmandise ?

- Avec tout votre respect, Monsieur le Professeur, je voulais parler de l'œcuménisme qui propose à tous l'union dans une foi commune, quelle que soit la religion à laquelle on donne son adhésion.

- D'accord, mais cessez de loucher sur le caviar.

- Ceux qui nous invitent à participer à cet œcuménisme disent que chaque foi chrétienne possède une part de la Vérité Chrétienne du Christ et que chaque foi doit contribuer pour sa part à la Vérité de cette foi nouvelle qui englobe tout. L'idée paraît séduisante, n'est-ce pas ? Mais, pour le salut de cette idée séduisante, on nous demande de déclarer que nous ne détenons qu'une partie de la Vérité ; en d'autres termes, nous devons admettre que notre Foi n'est pas entièrement vraie, que notre Foi n'est pas tout entière fondée sur la Vérité, que notre Religion Orthodoxe ne possède la Vérité que jusqu'à un certain degré.

De nouveau il contemple Bélozerkalski de la tête aux pieds.

- Quel est votre avis ? demande le Professeur. Il regarde Bélozerkalski dans le blanc des yeux.

- Toutes les religions sont vraies. L'important est de sentir la présence de Dieu partout, en toutes choses.

Andreï Oursoulovitch vole vers Bélozerkalski et lui tord le nez "comme un linge dont on exprime l'eau". Puis il atterrit sur la chaise de Bélozerkalski, attrape sa fourchette et prend sur son assiette une tranche de *balyk*.

- Quel chrétien orthodoxe acceptera-t-il la proposition qu'une partie de la Sainte Foi Orthodoxe n'est pas correcte, voire erronée ? que seule une partie de notre Foi est juste et vraie ? Jamais la conscience d'un Chrétien Orthodoxe n'acceptera une telle chose. Que nous diraient saint Séraphin et saint Jean de Kronstadt ? Eux qui ont vécu dans cette Foi, eux qui l'ont célébrée, qui y ont trouvé la joie et le bonheur. Que diraient-ils si nous admettions que notre Foi n'est pas entièrement vraie ? Notre Eglise Orthodoxe sait qu'elle détient la Vérité Absolue. »

Andreï Oursoulovitch avale le *balyk* et lance l'assiette comme un disque.

« Le doute est un sentiment merveilleux », crie Bélozerkalski, mais personne ne l'entend - heureusement. Il s'introduit dans le quatrième et dernier cauchemar où il s'empêtre de plus en plus. Dans les rues parisiennes, il tombe sur son ancienne maîtresse. Au cœur de Paris, dans le VI^e arrondissement, près de la place de Furstenberg. Elle ne le reconnaît pas ; il la poursuit ; un policier l'arrête.

« Vous devriez avoir honte, dit-il. CAB sort sa carte d'identité, mais le policier n'y prête aucune attention. Je sais qui vous êtes - un vieillard.

- Il y a beaucoup de vieillards à Paris.

- Vous êtes le seul vieillard dans cette rue. Vous n'arrivez pas à oublier votre jeunesse, votre âge d'or. Au milieu de la vie, un homme doit commencer à mourir dans la vie. Pour rester en vie. Un septuagénaire juvénile. *Alter Junge*. Une monstruosité psychologique. D'ailleurs, vous paraissez moins jeune que votre âge. Seuls des hommes vigoureux sont autorisés à faire la cour aux femmes. Celui-là par exemple,

CAB regarde autour de lui et voit son agent immobilier.

- Je ne vois personne, dit-il.

- Vous devriez acheter des lunettes ou un monocle, dit le policier.

L'agent immobilier s'approche, pose la main sur l'épaule de Bélozerkalski et dit entre ses dents :

« Vous avez donné des cours, vous vous en souvenez ? Des enfants « difficiles »...

- Non.

- Je m'en doutais. Les gosses souffraient de troubles relationnels - ce qui n'empêchait pas certaines filles, âgées de 14 et 15 ans, d'être entièrement développées physiquement. Comme vous étiez jeune et sans expérience, vous vous êtes retrouvé la victime préférée de ces filles. L'une de leurs blagues favorites consistait à retirer leurs culottes pendant les cours et à prendre des poses délibérément provocatrices. Elles s'approchaient aussi de la place où vous vous teniez, vous baisaient la main, vous appelaient "père". Elles suggéraient qu'il ne leur aurait pas déplu d'être violées. "Les parents doivent violer leurs enfants, criaient-elles. C'est la loi de la nature. Vous devez le savoir en tant que professeur. Pourquoi n'aimez-vous pas vos filles ? Pourquoi agissez vous égoïstement, père ? Qu'écrivez-vous au tableau ? Nous n'avons pas besoin de vos pattes de mouche. Nous avons besoin de vos caresses." Elles lançaient leurs livres par les fenêtres.

- Je me souviens de rien.

- Si ces adolescentes vous attaquent ? Comme au bon vieux temps. Petit garçon d'une taille inférieure à la moyenne, vous étiez souvent la victime des harpies qui hantaient les cours de récréation. Je me souviens qu'une fois vous avez été attaché à une barrière par une solide gaillarde, tandis qu'un groupe de petites filles s'amusaient avec votre casquette d'uniforme. Pardon, je dois vous quitter. J'ai un rendez-vous d'affaires.

L'agent salue de la main.

- Un jour, j'ai vu le fruit défendu peint en trompe l'œil, dit le policier. Il avait l'air si réaliste que tout le monde essayaient de le cueillir. Pourquoi suivez-vous cette femme ?

- L'horreur de la solitude coexiste avec l'attirance pour la vie sociale. La Nature appelle l'homme vers l'homme, la femme vers la femme, l'homme vers la femme...

- Le sage se suffit à lui-même.

- C'est ma maîtresse, mon ancienne maîtresse. Je faisais la cour...

- Je ne crois pas que vous ayiez jamais eu une maîtresse. Même dans votre jeunesse. Le policier touche le corps de CAB. Ce n'est pas votre corps. Votre corps a été enterré hier.

- Avant-hier, Monsieur l'agent.

- Peu importe. Même ce corps-là n'était pas à la hauteur de la tâche - aucun doute là-dessus. Il était trop bas, trop bas. Et cette chose n'est pas un corps. Rien, rien. Une fois de plus le policier touche le corps de Bélozerkalski. J'aime la sensation du vide. Le policier touche l'air près de l'oreille de Bélozerkalski. Rien ne vaut le vide. C'est léger, pur.

- Vous avez touché l'air. Et l'air est quelque chose.

- Pas en votre présence. Vous créez un vide absolu autour de votre corps. Dans un rayon de cinq mètres.

- Je l'aime.

- Si vous essayez de la presser contre votre cœur, vous serez déçu, à moins que vous n'aimiez le vide.

- Je déteste le vide, surtout quand il se rapporte à mon corps.

- Vous n'avez pas le choix. Vous êtes un *Platzhalter des Nichts* qui passe sa vie dans un poste de garde. Une sentinelle du néant. Je suis allé à Moscou l'été dernier. Et la nuit j'ai garé ma voiture près de l'ambassade de France, près d'un poste de garde. Pour dissuader les voleurs.

- Vous avez été en Russie ? Racontez-moi votre voyage, s'il vous plaît.

- Le militarisme et l'expansionnisme russes ! cria tout d'un coup le policier.

- Mais le traité que notre président a signé récemment contient une clause importante pour étouffer les risques de l'expansionnisme territorial.

- Les Russes ont toujours signé des traités hypocrites, tout au long de leur histoire. Ce qui les intéresse en fait c'est la conquête d'autres territoires, l'usurpation d'autres trônes, l'obtention de nouveaux privilèges.

- Un trône nous suffit, dit Monsieur le Professeur.

- Un pays suffit à chaque homme, dit Belokarzelsky.

- Un corps vous suffit, CAB, dit le policier. Je vous ai vu poursuivre cette femme.

- Qu'avez-vous pensé à ce moment-là ? demanda Monsieur le Professeur.

- "Si je n'arrête pas ce vieux coureur de jupons qui a dû s'échapper d'un hospice de vieillards, il se brûlera la cervelle." Donc, je vous ai barré la route. Par pitié, par compassion. Savez-vous que, pour échapper au chasseur, l'ours dévore ses propres testicules ?

- Laissez-moi essayer encore ! Cette fois, peut-être...

- Ne les touchez pas, dit le policier d'une voix confidentielle. Vous pouvez les regarder de loin. Achetez d'abord une bonne paire de lunettes. D'ailleurs, Platon approuvait le nudisme. Dans ses *Lois*, il plaide en faveur de jeux où des hommes et femmes combattent nus. À Sparte, aussi bien que dans d'autres cités grecques, les jeunes filles et les femmes mariées participaient à des fêtes de gymnastique et dansaient nues.

- La peinture d'un vase représente l'auditoire masculin enthousiaste applaudissant deux femmes de Sparte, confirma Bélokarzelsky.

- Ne vous rapprochez jamais de ces filles, si grande soit la tentation. Pas même avec vos nouvelles lunettes. Vous rêvez d'un huis clos, n'est-ce pas ? Que pourrait-il arriver si vous étiez en tête à tête, ou plutôt en bouche à bouche avec l'une d'elles dans votre chambre, dans votre lit ? Réveillez-vous ! Et si vous vous trouvez en compagnie d'une fille ravissante – en rêve ou dans la réalité - vous devez déloger de votre esprit et de votre corps tout ce qui se rapporte à des plaisirs sexuels. Pourquoi ne pas se contenter de vous-même ? Diogène avait coutume de s'adonner au luxe de la masturbation en public - sur la place du marché, s'il vous plaît ! Et ce *one man show* est considéré par beaucoup comme son chef d'œuvre. »

CAB remercie le policier, fait quelques pas et se met à courir dans l'espoir de rattraper la femme de ses rêves. À son étonnement, il découvre qu'il peut courir pendant des heures sans haleter, sans s'arrêter. « Si la vieille folie était encore en route ? » Son corps contient une énorme réserve d'air qui lui permet d'atteindre la lune et même de revenir sur terre. « Un cosmonaute russe sur la lune. Enfin. »

« La course peut renforcer ton cœur et tes muscles, mais inversement elle peut aussi endommager tes genoux et les os de tes pieds », dit Tatoussia.

Il baisse les yeux et voit ses jambes, ses chaussures, l'espace autour de ses chaussures. Il se rend compte qu'il n'a pas bougé d'un pouce après la rencontre avec le policier. « Voici mes pieds, frivoles voyageurs... C'était moins fatigant au retour car j'avais le vent dans le dos. Il n'y a personne aux alentours. Rien ni personne. La lune, rien que la lune. A-t-il dit cinq mètres ou cinq kilomètres ? »

CAB rassemble les pièces détachées de sa mémoire et leur demande de se rappeler la teneur exacte des propos du policier. Il s'efforce de gagner la confiance de sa mémoire. Il courtise le passé, il s'insinue dans les bonnes grâces de l'histoire. Il force la dose, force la note, dépasse le but. Trop de souvenirs émergent de sa mémoire ; trop de tristesse remonte à la surface. Et la tristesse ressemble à un convive russe qui s'attarde devant la porte au moment des adieux. « Il ne faut pas avoir peur d'un convive assis. Il faut craindre celui qui est debout », proclame un dicton.

La tristesse ne partait pas. « S'il te plaît, laisse-moi. Je n'ai rien fait. Pourquoi me torturer ? »

Finalement il se rappela qu'il s'était endormi dans son fauteuil et il se réveilla sans tarder. Sa télévision montrait un vieil homme et une jeune femme. Un présentateur demandait à la jeune femme si elle avait épousé le vieil homme par amour ou pour son « style de vie ». En guise de réponse elle tourna son regard vers Belokarzelski et les autres téléspectateurs. Son sourire radieux et l'éclat de ses yeux bleus signalaient d'évidence une femme profondément éprise.

- Je sais que je suis vieux, dit son époux dans une attitude de résignation tranquille. Et je n'ai aucune illusion sur ce que je peux offrir à ma femme. La beauté et la vigueur sont les prérogatives de la jeunesse. L'expérience et l'argent...

- Tu es mon père maintenant, dit la jeune femme.

- Quand vos parents ont-ils divorcé ? demanda le présentateur.

- Mon père est mort il y a deux ans. Et mon mari était le meilleur ami de mon père.

- J'espère que votre mari ne s'identifie pas avec votre père au point de disparaître. »

Le présentateur sourit de toutes ses dents et Belokarzelsky lui coupa l'électricité.

« Pourquoi me regardait-elle ? Une étincelle dans ses yeux bleus. Elle était amoureuse sans doute. De qui ? Quel dommage que je ne sois pas son mari ! Je l'aurais épousée si j'avais demandé à l'agent de trouver une *jeune* femme pour la chambre de bonne. Pourquoi cette préférence pour les femmes entre deux âges ? J'ai besoin d'un enfant, d'une fille. Je pourrais lui apprendre comment profiter au mieux de la vie. Elle ne manquerait pas de tomber amoureuse de ma façon de vivre, de mon sens de la beauté. Le style est l'homme. Le style est

toujours jeune et vigoureux. Je jouirais de sa beauté tout en lui prodiguant mon amour paternel... »

Tout d'un coup il se souvint qu'il était déjà amoureux. Quel genre d'amour était-ce ? Paternelle, non partagé, sénile, stérile ? Peu importe ! Il était amoureux. Il aimait une femme entre deux âges. Malgré les sombres cauchemars, son amour était solide et durable. Il pouvait se fier à son amour qui n'avait rien en commun avec des cauchemars. Il sentit le feu brûler dans sa poitrine. Il toucha le feu et se brûla les doigts. Il savait qu'il rêvait une fois de plus ; il savait aussi que son rêve présent n'était pas un cauchemar.

Il rêvait d'amour. Il se précipita vers la porte de son rêve et l'ouvrit toute grande. Elle se tenait au seuil de la porte. Il chaussa ses lunettes ; soumise et obéissante, elle entra dans sa chambre. Il tendit la main vers sa robe pour la déboutonner, mais ses doigts ne rencontrèrent aucune résistance, comme si elle s'était déjà déshabillée. Quand ? Peu importe. Ses doigts continuaient à flotter près de l'oreiller. « J'aime la sensation du vide. J'aime la sensation de votre vide. » Elle sourit. Il n'entendit pas ce qu'elle disait, mais il sourit également. Il contemplait ses lèvres. Une plume tomba de son chapeau ; il se pencha et la ramassa. La plume était réelle, tangible, belle.

IX

A la mort de son beau-frère - le mari de sa demi-sœur - Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski entra en possession d'un nombre impressionnant de livres consacrés à son pays d'origine. Dans les siècles passés, au début de notre siècle inconstant et inconséquent, ce pays s'appelait la Russie ou la Sainte Russie, selon les circonstances. Mais à la longue ses habitants qui balançaient d'un extrême à l'autre depuis le début de leur histoire, renoncèrent à cette histoire et décidèrent de changer le monde. En passant ils changèrent le nom de leur pays natal.

La Russie, *Rossia*... Le passé simple. Quand Bélozerkalski parlait de son pays au présent, il l'appelait « l'U.R.S.S. » En proie à la mélancolie, il pouvait l'appeler « mon pays natal » ou « mon ancien pays natal », ce qui donnait lieu à des explosions de sympathie : ses amis français et américains le consolaient à qui mieux mieux.

« Allons donc, c'est toujours votre Russie.

- Non.

- La Russie est éternelle et indestructible. Les présidents s'en vont, mais la Russie demeure. De toute façon, la justice s'imposera comme d'habitude. Bientôt vous irez en Russie, votre pays éternel. Ne pleurez pas ! calmez-vous !

- Je ne pleure pas. Je ne pleure pas.

- Vous avez les larmes aux yeux et votre voix tremble.

- J'ai mal dormi. J'ai mal aux yeux. J'ai mal partout. Et mes rhumatismes...

- Ne cachez pas vos larmes. Il n'y a pas de quoi avoir honte. Tous les Russes souffrent de nostalgie. Tous les slaves sont sentimentaux. La France est un beau pays. Vous devez vous sentir bien en France.

- Je ne pleure pas, je vous assure. »

Il pleurait. Et ses mains n'étaient pas assez grandes pour cacher ses larmes. Il se réfugiait dans sa chambre, sortait un mouchoir... Mais son mouchoir était trop petit pour faire

face à sa nostalgie, à son imagination. Il avait donc fourré dans ses poches toute sorte d'objets anti-lacrymaux : des serviettes, du coton hydrophile, des éponges... Ses amis tambourinaient sur la porte :

« Naturellement, vous avez tout perdu. Vos propriétés, vos serfs.

- Je n'ai rien perdu. Tout est avec moi.

- On ne dira plus rien. Ces souvenirs vous font pleurer à chaque fois.

- Je ne me souviens de rien. J'avais deux ans.

- Vous devez y aller. Vous vous souviendrez de tout... des détails les plus insignifiants...

Et vous verrez Saint-Pétersbourg, la neige russe, les visages russes... »

Un de ses amis américains lui suggéra de se rendre en Russie dans ses rêves.

« Mais comment faire les rêves appropriés ? demanda Bélozerkalski. Et comment s'approprier les rêves ? Je sais qu'il y a des endroits... des sites sacrés qu'un dieu habite. Des sites consacrés aux dieux.

- J'ai lu un livre récemment, répondit son ami. Dans ce livre on parle de l'incubation des rêves. On vous explique comment faire un rêve sur mesure. Un exercice très simple. On regarde ses mains – dans son sommeil. Ensuite on part en voyage. De la même façon. On va en Russie. Vous avez l'intention d'aller à Saint-Pétersbourg ? Vous y allez. Rien de plus facile. Rien ne vous arrête. Allez-y. »

La foule qui parle russe, le murmure russe dans les rues, l'air rempli de sons russes, la neige qui grommelle des injures russes sous les talons... Ses pensées russes étaient un tissu de banalités. « Oui, je ne débite que des banalités, répondait-il à ses propres accusations. Mais je ne suis pas le seul. La vie, elle aussi, débite des banalités. Je ne suis pas le seul. »

Il n'analysait pas ses pensées d'un point de vue esthétique. Il se contentait de les ressentir.

Il aurait pu aller en Russie dans les années cinquante, au moment du « dégel ». Il hésita, il tergiversa... La neige fondante se durcit et devint de la glace. Mais les frontières demeuraient ouvertes, plus ou moins - comme sa porte d'entrée.

Plusieurs fois, Bélozerkalski questionna les émigrés qui, malgré les avertissements et le scepticisme, avaient rendu visite aux meurtriers de leurs ancêtres. « Comment était-ce ? Et

Pétersbourg ? » Au cours de l'histoire soviétique la neige avait perdu sa pureté proverbiale. Les émigrés hochaient la tête et refusaient de répondre à ses questions.

Les touristes français étaient plus bavards - autrefois. Le passé simple et tranquille.

On traverse la Néva en voiture ; la glace, de deux ou trois pieds d'épaisseur malgré quelques dégels temporaires suffisants pour faire fondre la neige, ne bougera plus qu'au printemps, à la grande débâcle ; elle est assez forte pour supporter des chariots pesants, de l'artillerie même. Des branches de pin désignent les chemins à suivre et les places qu'il faut éviter.

La Perspective Nevsky est à la fois la rue marchande et la belle rue de Saint-Pétersbourg ; les boutiques s'y louent aussi cher que sur le boulevard des Italiens : c'est un mélange de magasins, de palais, d'églises tout à fait original.

L'hôtel de Russie, situé au coin de la place Michel, près de la Perspective Nevsky, n'est guère moins grand que l'hôtel du Louvre à Paris ; ses corridors sont plus longs que bien des rues, et l'on peut s'y fatiguer. Le bas est occupé par de vastes salons où l'on dîne et que décorent des plantes de serre. Dans la première salle, sur une espèce de bar-room, du caviar, des harengs, des sandwiches de pain blanc et de pain bis, du fromage de plusieurs sortes, des flacons de bitter de kummel, d'eau-de-vie, servent, selon la mode russe, à ouvrir l'appétit aux consommateurs.

À présent, les touristes français se contentaient de sourire et de balbutier : « Oui, une très belle ville. Oui, de la vodka. »

« Et le Palais de Tauride ? sa rotonde ornée de bustes et de statues en marbre, éclairée par les baies de la coupole au somptueux décor ? et la double rangée de colonnes doriques qui conduit à la salle de bal dont l'architecture défie le pouvoir des mots ?

- Tout est en mauvais état. Il y a une statue de Lénine au milieu de la salle de bal.

- La salle de bal ne mesure-t-elle pas deux cent quatre-vingts pieds de long et soixante-dix-huit de large ?

- Difficile à dire. La statue de Lénine est si énorme que tout paraît petit.

- Et les dix-huit colonnes ioniques ? Apparemment, leurs fûts sont ornés de guirlandes d'or et d'argent, imitant le laurier...

- Ils sont ornés de bustes de Khrouchtchev. »

Et plusieurs années plus tard : « Ils sont ornés de bustes de Brejnev. »

« Un lustre magnifique portant les bobèches de sept cents bougies de cire...

- Non, un énorme marteau et une faucille... »

Bélozerkalski visita l'agence d'Aéroflot, près de l'Opéra, et rapporta chez lui plusieurs brochures émaillées d'horaires et d'images de Leningrad. Dans une des brochures il y avait un texte sur fond bleu : « Pour aller à Tokyo, le vol transsibérien est la voie la plus courte et la plus commode depuis Paris, Londres, Amsterdam, Copenhague, Francfort ou Rome. » Une étoile indiquait l'emplacement de Moscou ; elle était si gigantesque que ses extrémités dépassaient les frontières de l'U.R.S.S.

Il examina les brochures. Il lisait et relisait les descriptions des villes, des paysages. La beauté russe. Peu à peu les vieux mémoires, les anciennes chroniques s'effaçaient, blêmes, diminués. Avant sa visite à l'agence d'Aéroflot, il aurait récité devant ses fenêtres : « D'innombrables voiliers descendaient son cours, des bateaux de plaisance et des gondoles voguaient sur la Néva, parcouraient sa surface calme... » Aujourd'hui sa mémoire était envahie par d'autres phrases : « Il n'y a pas un seul quartier de la ville où l'on ne trouve un monument dédié à la Grande Révolution d'Octobre. Dans de nombreuses rues, les maisons ont reçu des plaques commémoratives évoquant les pages héroïques de la vie du parti et de celle de Lénine lors de la préparation et l'accomplissement de la Grande Révolution d'Octobre. »

« Je ne les regarderai pas. Il y a d'autres choses, par exemple... » Mais au lieu de noms respectables tels que « Le Palais de Marbre » ou « Le Palais Biélosselski-Biélozerski », sa mémoire radotait, déraisonnait : « Au sommet du piédestal est perchée une mitrailleuse portant l'inscription : « Hourra pour la Révolution Socialiste ! »

Peu importe quelques statues répugnantes. Bélozerkalski se rendit compte qu'il n'irait pas en Union Soviétique à cause de l'hypocrisie du régime, à cause de sa brutalité organisée. « Calculée, réglementée, légale... Une sauvagerie sanctifiée. » Il ne pouvait pas visiter un pays où la pensée humaine était constamment déformée, dénaturée, décomposée. Décomposition chimique. Décomposition de la lumière par le prisme. Un être vivant en décomposition. « La justice est le respect de la dignité humaine. »

« Ne vous inquiétez pas, disaient ses amis. La justice s'imposera. Les gens ne peuvent pas mentir éternellement.

- Si. C'est la vérité qui ne dure pas. L'humanité est abjecte, répugnante. »

Un jour, son associé lui envoya un billet Paris-Tokyo. L'aéroport Charles-de-Gaulle. Un vol de la JAL. Une escale à Moscou. « Le vol transsibérien est la voie la plus courte et la plus commode de Paris à Tokyo. » La plus commode. Il but quelques flûtes de champagne. Il but une bouteille de champagne.

*Dans une rue, au cœur d'une ville de rêve,
Ce sera comme quand on a déjà vécu...*

La langue russe... partout... Moscou... Pétersbourg.

« Moscou », dit l'hôtesse de l'air.

La vue de Kremlin est impressionnante à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, à n'importe quelle saison. *Une Saison en enfer*. Une saison au paradis. La saison des amours en tous cas. Que d'hommes célèbres (et inconnus) avaient été séduits et conquis devant ce produit du génie humain.

« Non. Tu ne verras pas le Kremlin. »

« Je ne verrai pas le Kremlin. Dommage. Transit. Un Russe entend ce nom qui lui rappelle son héritage, et il se retrouve miraculeusement en union mentale avec ses ancêtres et l'histoire millénaire de son peuple. » Dommage. Il sirotait son champagne ; la flûte dansait la polka dans les nuages. Dommage. Mensonges, Goulag. « Pourquoi ne l'ai-je pas fait avant ? » se demandait-il en russe. Comment ? En tant que touriste français. Ils ne torturent pas les gens

aussi souvent que sous Staline. Pourquoi refuser d'y aller ? Le boycott n'est plus de mise. Conscience. Qu'est-ce la conscience ? Un nom, rien qu'un nom. Peut-on la toucher ? Non. Peut-on la sentir ? Oui, parfois. Une illusion sensorielle. Moscou. Transit. »

« Je reste, dit-il à l'hôtesse de l'air en russe. Je n'irai pas au Japon, dit-il en français. Ils me donneront un visa. Je suis vieux. J'ai quitté Saint-Pétersbourg à l'âge de trois ans. Dans cette rue, au cœur de la ville magique... Je ne me souviens de rien. Je ne savais rien. Mes parents ne m'avaient pas mis au courant de leurs projets. Je ne suis pas responsable. À qui la faute ? A mes parents. Mettez-les en prison, si vous voulez ! Je n'y suis pour rien. Je n'aurais quitté la Russie pour rien au monde. J'étais très malheureux à l'étranger. L'homme doit vivre à l'unisson avec la nature et l'architecture. Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères. Heureux qui, comme Ulysse... L'humanité est affreuse. J'adore la Russie, j'adore la nature russe. La nature en Russie n'enflamme pas l'imagination par des paysages aux couleurs surprenantes de l'arc-en-ciel, pleins de contrastes et de fleurs exotiques, animés par des montagnes surplombant des lacs et des ravins. Elle est douce et modeste ; elle attendrit chacun en raison d'un charme particulier que l'on ne peut éprouver nulle part ailleurs. Oui, on ne l'éprouve nulle part ailleurs. Ce charme particulier. On ne l'éprouve que dans la campagne russe, dans les forêts et les prairies russes. La nature russe recèle en son sein un lyrisme incomparable qui nous porte à mieux examiner l'harmonie du monde environnant et à le percevoir non seulement avec les yeux, mais aussi avec le cœur. »

Il demande à l'hôtesse un peu de vodka et avale six verres en l'espace de quatre minutes. Ensuite, il se renseigne sur la douane soviétique et montre son passeport. L'hôtesse sourit et dit « *yes* ».

« Pensez-vous qu'ils me permettront de rester à Pétersbourg un mois ou deux ? Je resterai à Moscou une semaine.

- *Da*, répond-elle en souriant. Les deux sourires sont identiques, malgré le changement de langue.

- Ca me ferait plaisir. J'irai aussi à Vladimir. Et peut-être jusqu'à la Mer Noire, en Crimée. Nous avons vécu en Crimée un an après notre départ de Saint-Petersbourg. Et Grouziä. J'aimerais aller en Géorgie.

- *I've been to Georgia once*, répondit-elle. *I like the United States of America. Do you like the United States of America ?*

- La Russie ! la Russie ! s'écrie-t-il. Le charme de la nature russe est simple comme un coucher de soleil. Mais cette simplicité est émouvante, touchante et indescriptible. Si vous la laissez atteindre votre cœur...

- *Yes*.

- Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux que des palais romains le front audacieux... Pourriez-vous me donner un visa dans l'avion ? Impossible n'est pas japonais. Elle s'inclina de nouveau. Peu importe. Je peux attendre. J'ai attendu plusieurs décennies - ma vie entière, pour être exact. Je peux attendre encore vingt minutes. »

Il s'endort ; l'hôtesse le réveille. Elle lui dit en anglais qu'il doit quitter l'avion immédiatement pour faire du shopping dans les boutiques de l'aéroport. « *Duty-free*, répète-t-elle.

- *Duty-free* ? Je suis russe, et vous me parlez de shopping. Vous ne pouvez pas acheter la Russie. Même les Japonais ne sont pas en mesure d'acheter la Russie. »

Elle l'emmène dans le hall où plusieurs passagers attendent la suite de leur vol. « *Transit* ? demande une femme russe. *Here, please*. » Son accent anglais est insupportable. Bélozerkalski s'assied sur une chaise. Il se lève et se dirige vers un trou rectangulaire derrière lequel se tient un militaire.

« *Transit* ? demande le militaire.

- *Out*, dit Bélozerkalski.

- *Transit* ? demande le militaire. *Here*. Son accent est encore plus insupportable.

- *I want to go out*, dit Bélozerkalski.

- *Shops* ? demande le militaire. *Here*. » Il pointe vers un autre trou rectangulaire où quelque chose scintille comme la neige dans le clair de lune. « Que c'est beau la neige... Oh ! tes blancs arcanes... »

« *No shops*, dit Bélozerkalski. *I want out*.

- *Transit* ? demande le militaire.

- *No transit*.

- *Flight* ? demande le militaire.

- *Visa*, dit Bélozerkalski.

- *Visa* ? demande le militaire.

- *I want to get a visa*.

- *Visa* ? demande le militaire. *Passport* ! Ce n'est plus une question. Bélozerkalski recule et s'arrête au milieu du hall de transit. Pendant treize minutes il reste debout. Ensuite, il s'assied, se lève, jette un coup d'œil sur le militaire et va faire du shopping.

La boutique est encombrée de champagne soviétique et de vodka. Les bouteilles de vodka scintillent comme la neige au soleil. Avec une grimace, Bélozerkalski détourne les yeux et touche un manteau de fourrure qui pend en face d'une boîte de caviar et de trois matriochkas. La joie peinte des matriochkas. Une vendeuse s'approche, mais ne dit rien. Bélozerkalski touche le manteau une fois encore et regarde la vendeuse avec insistance. La jeune femme ne dit rien. Elle est assez jolie. S'il touchait son uniforme ? Il ne tente pas l'expérience. Il marche vers la boîte de caviar, mais ne la touche pas.

« Si je lui parlais, Ksiucha ? La vendeuse s'adresse à une collègue.

- Trop vieux.

- Tu penses qu'il est riche ? un millionnaire ?

- Peut-être. Ils sont tous riches en Occident. Tout le monde a une voiture.

- Si je lui parlais ?

- Mets d'abord du rouge à lèvres.

- Il n'a pas d'alliance, Ksiucha. » Elle sort un miroir de sa poche. Et une houppette.

Bélozerkalski fixe les yeux sur Ksiucha, se retourne et quitte la boutique. Leurs voix continuent de résonner dans l'aérogare. « Il y a des micros partout », pense-t-il.

« Impuissant. J'ai deviné tout de suite. Impuissant ou pédé.

- Et alors ? J'aurais dû lui parler. *Popytka ne pytka*. »

Popytka ne pytka. Une tentative n'est pas une torture. Cela n'a pas de sens. Sauf en russe, en Russie. C'est une torture, une vraie torture.

Bélozerkalski s'assied sur la même chaise. Le militaire le surveille sans cligner les yeux. Il fait sombre. « Les sombres azurs de la nuit. » « Les astres émaillaient le ciel profond et sombre. » Non. Il y a peu d'astres dans le ciel de l'aéroport Chérémétiévo.

Nous irons dans des bois, sous des feuillages sombres

Où jamais le soleil n'a su forcer les ombres.

« Non. Je n'irai plus aux bois. Je n'irai plus aux bois. »

DEUXIEME PARTIE

I

« J'irai avec elle. Je lui montrerai l'endroit où je suis né, ma maison, ma chambre, mon lit. Je reconnâtrai la maison, sans doute. Je lui montrerai la glace sur la Néva... »

Constantin Alexeïevitch adorait la Russie. Mais il ne voulait pas y aller tout seul. Partager ses émotions et déceptions avec une âme sœur, avec sa future femme - voilà l'idéal.

Au réveil il se mit à tâtonner dans sa chambre ombrageuse à la recherche d'un interrupteur. Soudain il se rendit compte qu'il rampait à quatre pattes dans sa conscience ou dans sa mémoire ; et l'interrupteur était dehors. Il resta huit minutes dans les ténèbres. Les ténèbres extérieures ou les ténèbres intérieures ? Il se redressa, se dirigea vers le bord de son sommeil, ouvrit plusieurs portes et s'aventura le long d'une allée qui ne menait nulle part, ni à Rome ni à la troisième Rome : Moscou. « Qu'est-ce la vie ? qu'est-ce ? Le désir de la mort ? » Il marcha dans une flaque de sang et se rappela qu'il voulait se souvenir de quelque chose. Quand ? Au cours de son rêve russe. La Russie. Il était fou de joie. Il pleurait de joie. Il se pâmait de joie. Cherchez la femme. Partout et toujours. Une femme. Ses amis s'apprêtaient à mourir avec pompe et dignité. Ils s'habituèrent à l'étroitesse des cercueils tandis que Bélozerkalski était fort et plein d'entrain.

Mais qu'importe à mes vœux le calme de la nuit !

Rendez-moi le matin, la fraîcheur et les charmes ;

Car je préfère encor ses brouillards et ses larmes...

Oui, il se rappela qu'il était jeune et beau. Et immortel. Qu'avait-il en commun avec tous ces gens en noir ?

Elle était sa future locataire. Elle l'aimait ; elle savait que « vivre sans aimer n'est pas proprement vivre ». Elle l'aimait, sinon elle n'aurait pas promis de lui rendre visite dans un mois.

Il ouvrit une autre porte et vit son ancienne maîtresse. « Je n'aurais pas accepté ton invitation, si... » Il l'embrassa. « Baise m'encor, rebaise moi et baise... »

Les eaux troubles de la réalité s'éclaircirent enfin. Tout était clair. Il savait ce qu'il voulait. Oui, il voulait éprouver deux plaisirs suprêmes. À la fois, ensemble. La lune de miel et le retour à la maison.

Il se réveilla et consulta son calendrier. Il consulta ensuite son agenda. Quand ? quand ? quand ? Il ne trouvait ni la date ni l'heure du rendez-vous.

Les choses qui chantent dans la tête

Alors que la mémoire est absente,

Ecoutez ! c'est notre sang qui chante...

Sa mémoire. Pourquoi est-elle remplie de vers, de poèmes ? Où sont les rendez-vous ? Peut-on remplacer un poème par un rendez-vous ? Et si elle était déjà venue ? Quand ? Il aurait dû noter leur rendez-vous dans son agenda au lieu de faire confiance à sa mémoire.

Une fois de plus il vérifia le passé. Non, il aurait remarqué quelque chose. Il aurait entendu la sonnette. Et s'il avait été dans le coma ? tout le temps ?

La neuvième question de saint Augustin : Un homme peut-il recevoir la communion après une illusion sexuelle dans un rêve ; ou, s'il est prêtre, peut-il célébrer les saints mystères ?

Le pape Grégoire répond : « Le testament de l'Ancienne Loi, comme je l'ai déjà mentionné, dit qu'un tel homme est impur et ne lui permet pas d'entrer dans l'église avant le soir et cela après une purification. Mais il faut le comprendre spirituellement dans un autre sens ; un homme peut s'abuser en rêve parce que, ayant cédé à la tentation, il est souillé par

de réelles images mentales. Alors, il doit laver ses fantasmes avec des larmes. Et à moins que le feu de la tentation ne meure auparavant, il doit se considérer comme impur jusqu'au soir.

Bede, Histoire de l'Eglise et du Peuple d'Angleterre

« Une illusion sexuelle. Je m'en souviens. Je l'ai eu quand, ce rêve ? » Bélozerkalski ferme la porte d'entrée, se dirige vers le lit et pose sa main sur l'oreiller comme si quelque chose y était écrit en braille. « La plume, la plume. Tangible, belle. Je l'ai ramassée. Un rêve ? » De nouveau, il touche la commode à laquelle il confie d'habitude ses cahiers, ses rendez-vous, ses souvenirs. Il feuillette le cahier où il doit avoir noté un rendez-vous important, leur rendez-vous. « Mémoire, mémoire. La gardienne du cerveau. Où est cette gardienne à présent ? Quoi ? Une fumée. Pourquoi me souvenir de tous ces poèmes ? Au lieu de mes rendez-vous, au lieu de ma vie. J'aurais dû noter ce rendez-vous. Pourquoi se fier encore à la mémoire ? Logé dans un coin de mon souvenir... » Il feuillette le cahier, le tourne en tous sens. Et si elle était déjà venue ? Quand ? Etait-il endormi ? Etait-il dans un coma ? « L'avenir, que me réserve-t-il ? Comment l'amener dans ma chambre ? Télépathie ? »

Dans les années soixante il lut un article sur Karl Nikolaïev, un acteur de Novosibirsk. 'Il était en rapport avec son ami Juri Kamenski. Transmission de pensées. Celui-ci vivait à Moscou, à trois mille kilomètres. Plusieurs scientifiques les ont mis à l'épreuve. Kamenski sort un tournevis de son attaché case. Et Nikolaïev décrit l'objet que son ami tripote. "Long et mince." Je me souviens de cet objet. Pourquoi ? Long et gros. Pourquoi me souvenir de leurs noms ? Nikolaïev, Kamenski. Je dois me concentrer sur un point, un seul. Un point du vide. En ne pensant à rien. Je regarde ce point, je vide mon cerveau. Non, cette méthode ne marche pas. L'expéditeur et le destinataire doivent avoir des rythmes analogues. Quel rythme a-t-elle ce matin ? Et mon rythme ? Aurais-je un rythme ? Quel genre de rythme ? Celui d'une marche funèbre ? Les chocs et les dépressions ont un effet bénéfique sur les communications à distance, sur la télépathie. Seules les mauvaises nouvelles voyagent vite. Dois-je mourir ? Est-ce la seule façon d'atteindre son esprit, son corps ? Et son âme ? Il faut que mon cœur batte plus vite et plus fort. Je mourrai si je m'adonne à la télépathie. Pourquoi ne pas synchroniser nos pouls ? *Alphaphone*. Je ne comprends toujours pas ce terme. Le film que j'ai

vu il y a quinze ans, il y a vingt ans. Une femme assise à une table, les doigts posés sur un compas, les yeux fixés sur l'aiguille. L'aiguille se met en branle, se déplace et pointe dans une autre direction. Pourquoi ne pointe-t-elle pas dans ma direction ? Le compas de l'amour. Comment hypnotiser leurs aiguilles, leurs cœurs ? Pourquoi n'ai-je pas percé son cœur d'une flèche de Cupidon ? Les champs magnétiques, les Champs Elysées. Aucun champ magnétique n'entoure mon corps. Et cette femme avait des ondes particulières. Des ondes cérébrales, des ondes électriques. Mes ondes, à quoi ressemblent-elles ? Y a-t-il quelques ondes dans mon cerveau ? Ou bien des eaux tranquilles, l'eau qui dort, l'eau de l'oubli ? J'aimerais construire un appareil semblable à celui que le maître du monde utilise dans ce roman russe. Un roman de science-fiction, pur produit du réalisme socialiste ? Un vieil homme, le maître du monde. Il était amoureux d'une jeune fille. Mais elle ne l'aimait pas. Elle aimait un jeune homme, un homme entre deux âges. Le maître de monde allume son appareil et pousse sur les boutons. Elle vient chez lui, elle entre dans sa chambre. Il l'embrasse, il la déshabille. Je n'ai qu'à pousser sur les boutons. Sur un bouton peut-être. Je n'ai qu'à écrire quelque chose sur un bout de papier. »

Il sortit un stylo du bureau Louis XV et nota dans son agenda : « La visiteuse allemande à trois heures de l'après-midi. » Il consulta son calendrier de plus près. Le vingt-six ? « Supposons que mon calendrier soit inexact. Combien de feuilles ai-je arrachées dernièrement ? » Le désir insatiable de la mort. Il aurait pu accélérer le tempo de sa vie. *Presto, presto, presto, presto.*

Il se précipita vers le téléphone et composa le numéro d'un vieil ami connu pour sa ponctualité.

« Quelle date sommes-nous ? demanda-t-il.

- Le 15 septembre.

- Septembre ? Tu es sûr ?

- Tout à fait sûr.

- Le 26 septembre ?

- Le 15 septembre. La semaine passée, tu as dû célébrer ton anniversaire. Je t'ai appelé...

- Mais c'est jeudi aujourd'hui.
- Oui.
- Je pensais qu'on était le 26 août.
- Le 15 septembre.
- Attends, je vais noter... Le 15. »

Bélozerkalski raccrocha. Il ramassa son calendrier. Il arracha les feuilles démodées et se mit à les scruter. Sa vie. Dans une corbeille à papier, par terre. Et les gens marchaient sur ses feuilles. Ils foulaient aux pieds ses rendez-vous.

Il composa le même numéro.

« Allô, allô ! Tu m'entends ? Quelle heure est-il ?

- Onze heures vingt-cinq.
- Encore quatre heures. Quelle horreur ! »

Bélozerkalski raccrocha et jeta un coup d'œil sur la pendule Empire. Onze heures vingt-cinq. Et leur rendez-vous ? quand ? Trois heures de l'après-midi. Pendant quarante minutes il fit les cent pas dans sa chambre. Ensuite, il se coucha sur le lit et vérifia les ressorts. Pendant douze minutes il se démena comme un beau diable. Un beau diable entre deux âges. « Quel diable d'homme m'avez-vous là amené ? » Il se mit debout sur les draps, fléchit ses genoux et sauta en l'air ; sa tête se cogna contre le baldaquin et il retomba sur l'oreiller. Les ressorts étaient en parfait état. Parfait ! Il descendit à la cave, choisit une bouteille de vieux bourgogne et la monta dans sa chambre. Il l'ouvrit, renifla le bouchon et hocha la tête en signe de satisfaction. Quelques minutes plus tard, il s'assit dans un fauteuil et se mit à contempler la pendule.

Les heures sont des fleurs l'une après l'autre écloses

Dans l'éternel hymen de la nuit et du jour ;

Il faut donc les cueillir comme on cueille les roses

Et ne les donner qu'à l'amour.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six... Il compta jusqu'à sept mille et s'arrêta pour reprendre haleine. Il n'y avait rien d'autre à faire. Fallait-il élaborer une stratégie ? Cours de stratégie à l'École de l'amour. « Non. Je n'ai jamais suivi ces cours. Pourquoi ? Trop tard. Il faut que je parle et agisse au hasard de l'improvisation. Impromptus. Quels impromptus ? Chopin en a écrit quelques-uns. L'importance de la musique. Vladimir en parle souvent. »

Il appela Vladimir au téléphone.

« Que dois-je écouter ? *Tristan et Iseult* ? Le deuxième acte ? Oui, Nietzsche a dit quelque chose à ce sujet malgré la haine qu'il nourrissait pour Wagner. Mais il ne parlait pas de Wagner à cette occasion. "*Die Musik ist ein Weib*." Es-tu d'accord ? Penses-tu que la musique soit une femme ?

- Rien ne peut remplacer une femme, sa présence tangible à tes côtés, sa présence mystérieuse. Même si tu écoutes *Tristan et Iseult* tous les jours...

- Je sais, je sais, dit Bélozerkalski.

- Dans l'interprétation de Furtwängler, ajouta son ami. Un enregistrement foudroyant. Les cheveux se dressent sur ma tête. Mais ce n'est pas un problème de cheveux ni de tête. Tu l'écoutes souvent ?

- Deux fois par semaine.

- La musique est une femme. Le monde est une femme. Tu sais ce que Scriabine a dit un jour ? "Je veux prendre le monde comme une femme." Dans son rêve d'une fin de l'univers, il voyait je ne sait quel grandiose acte sexuel. Et l'extase même lui apparaissait alors sous forme d'images sexuelles.

- La vie est un poème d'extase, dit Bélozerkalski, l'air rêveur.

Son ami se leva, se dirigea vers la fenêtre, effleura en chemin une pile de disques, se pencha par la fenêtre, fit signe à quelqu'un – à son ancienne maîtresse sans doute – et regagna le fauteuil dans lequel il s'était assis une heure plus tôt.

- Sais-tu que Scriabine était à la recherche d'un accord aphrodisiaque ?

- Je pensais que sa musique était spirituelle. Bélozerkalski se leva d'un bond.

- Un leitmotiv, un leitaccord de l'extase. Mieux encore, l'extase tout court.

- Tout court ? Mais une œuvre d'art...

- Pour Scriabine, une œuvre d'art était un acte. Malgré tout son raffinement, sa sublimation, sa spiritualisation...

- Une extase tangible ? un acte sexuel ?

- Ses œuvres sont dépourvues de tout élément moral. Elles sont étrangères à l'amour spirituel pour lequel l'union physique ne peut être qu'un moyen, une voie.

- Ce n'est pas une voie. C'est un but, proclama Bélozerkalski.

- Mais pas un but suprême, corrigea son ami.

- Pourquoi parles-tu d'un accord aphrodisiaque ? L'art n'est pas une pharmacopée.

- À la différence de Flaubert, Scriabine ne cherchait pas à créer une œuvre d'art parfaite.

Il aspirait à la transfiguration.

- "Transfiguration" est un mot spirituel. Bélozerkalski sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front, le cou, les oreilles.

- Tu as mal aux oreilles ? demanda son ami.

- Mes oreilles sont en parfait état. Si l'accord aphrodisiaque existe, je l'entendrai. »

Mais son ami parlait déjà d'une théorie nébuleuse où figuraient un petit « moi » et un grand « moi ». C'est le mot « spirituel » qui avait inspiré ce discours.

« Le petit "moi" est conscient d'appartenir à la Conscience Universelle. Le grand "moi", d'autre part, est tout bonnement la Conscience Universelle. Il est Dieu. Au moment de l'extase, le petit "moi" devient grand. Il s'identifie avec le grand "moi". »

« Quel "moi" suis-je ? se demandait Bélozerkalski. Il était seul à présent. Le 15 septembre. Je dois être un petit "moi", un tout petit "moi". Un "moi" qui suscite de la pitié. »

Il quitta le même fauteuil et mit sur le phonographe un enregistrement soviétique du *Poème de l'extase*. Il l'écouta pendant cinq minutes, sept minutes. Rien. La pièce était finie. Rien. « De quelle extase s'agit-il ? une extase intérieure ? une extase mentale ? une extase spirituelle ? une extase musicale ? La musique est une femme. Où est cette femme ? Elle vient tout à l'heure. Elle vient chez moi, chez mon grand moi. Que dois-je faire ? Question stupide. Je sais ce que je dois faire. Mais comment ? comment le faire ? Faire ou ne pas faire. Si nous écoutions le *Poème de l'extase* ? Comment écouter cette musique ? Scriabine nous a-t-il

donné un conseil ? Son extase n'a pas de sens si on l'écoute seul. Sans effet, anodin. La musique ne résonne pas dans la solitude. »

Il remplaça Scriabine par Wagner. *Tristan et Iseult*, deuxième acte. Rien. Cinq minutes, sept minutes, dix-sept minutes. Rien. Rien à faire. Peut-être ses oreilles n'étaient-elles pas en parfait état. Peut-être n'avait-il pas d'oreille. Peut-être ses oreilles se fermaient-elles lorsqu'il écoutait le *Poème de l'extase* et *Tristan*. « Wagner recherchait-il un accord aphrodisiaque ? L'accord de Tristan, est-ce un aphrodisiaque ? Ou s'agit-il d'une mélodie aphrodisiaque ? Une mélodie infinie. Quoi qu'il en soit, je n'entends pas les aphrodisiaques. J'espère que cette Allemande ne viendra pas. »

Il décrocha le téléphone et reposa le récepteur. Pendant huit minutes il fouilla dans sa corbeille à papier. Il trouva le numéro de téléphone en question. Son agent.

« Puis-je parler à Monsieur Douchgoubé ?

- Il n'est pas là.

- Où est-il ?

- Il a un rendez-vous.

- Quand sera-t-il de retour ?

- Je ne sais pas. Voulez-vous laisser un message ?

- Avec qui ?

- Pardon ?

- Vous avez parlé d'un rendez-vous...

- Pourriez-vous me donner votre nom ? Voulez-vous qu'il vous appelle ? »

CAB raccrocha. Son agent n'était pas à son bureau. Où était-il ? Cela ne le concernait pas. L'agent aurait pu lui donner le nom de l'Allemande, son adresse. Mais les gens ont le droit de déjeuner vers une heure. Même son agent. En principe, il doit être disponible à tous les instants. Son agent. « Parce que je suis son client. Et le client a toujours raison. »

Son agent était gourmand. Et gourmet. Tant pis, peu importe. Il avait attendu si longtemps. Il pouvait attendre encore deux heures.

Bélozerkalski ouvrit une commode et trouva deux feuilles de papier qu'il se mit à lire à haute voix :

Tu es très gentil. Je pourrais vivre avec toi une semaine, si tu étais normal. Comme tous les autres. Mais tu es tellement gentil. Je ne crois pas que ce serait honnête de rester avec toi, de faire l'amour avec toi plusieurs fois par jour. Tu serais malheureux après mon départ. Comment pourrais-tu oublier mon corps ? Il vaut mieux se séparer tout de suite. Je pense à tes nerfs. Tu risque de faire une dépression. Un de mes amis a fait une dépression l'année dernière. Mais il n'est pas aussi gentil que toi. Je m'en fichais. Mais tu es vraiment gentil. Mon petit prince charmant. Je ne veux pas te faire de mal.

Je t'aime, mais je ne te laisserai pas toucher mon corps. Parce que si tu me touches, je ne t'oublierai pas. Jamais. Et je veux t'oublier le plus vite possible. Demain après-midi. Ne me dis surtout pas que tu m'aimes. Il ne faut pas mentir. Et il ne faut pas me toucher. Si tu me touches, il y aura tes empreintes sur mon corps. L'empreinte de ton âme. Tu comprends ? Crois-tu aux empreintes ?

Deux vieilles lettres. Deux vieilles femmes qui étaient jeunes et belles autrefois. En fait, la première n'était pas belle, mais il la trouvait séduisante. Pleine de vie, spirituelle. Et la seconde était d'une grande beauté. Classique, naturelle, sophistiquée. Mais elle croyait aux empreintes, à l'amour éternel, aux fantômes. « Crois-tu en quelque chose ? demandait-elle de temps en temps.

- Je crois en ta beauté, dit-il, en regardant dans le vide.
- Te souviens-tu de ma voix ? demanda-t-elle.
- Je me souviens de tout. Maintenant, je crois aussi aux fantômes.

Ils auraient pu bavarder pendant des heures, pendant une semaine, mais il avait un rendez-vous.

- Excuse-moi. J'ai un rendez-vous d'affaires à deux heures et demie. »

Il lâcha les lettres, se leva, sortit les brochures *Moscou* et *Leningrad - made in the USSR for Aéroflot* - et les disposa sur la table Louis XV. Il les tourna vers la porte du salon et s'assit une fois de plus. Une fois de plus. Combien de fois s'était-il assis dans son existence ?

Il trouva les plus belles pages. Il y avait une autre brochure. *La nature de la Russie*, Aéroflot. Pour rompre la glace dans une conversation, il faut parler de la nature. Il ouvrit la brochure et ne la referma pas. Les photos. Il fallait en choisir une ou deux. Quel travail ! Une photo mettait en valeur la forêt russe et ses couleurs automnales ; la légende apprenait aux touristes que Pouchkine préférait l'automne aux autres saisons. Une deuxième photo montrait un modeste village et une église. Il y avait aussi un ours polaire et une fleur. Et un tigre. La fleur avait l'air modeste. Il y avait un écureuil et une noix. Il y avait de la neige, beaucoup de neige. Quelle photo devait-il choisir ? L'écureuil était touchant, le tigre, suggestif. Et les bouleaux de toute beauté.

Une sonnerie stridente interrompit sa méditation russe. Il jeta un coup d'œil sur la pendule. Elle était à l'heure. La visiteuse. D'habitude, les femmes viennent trop tôt ou trop tard. Elle était différente. « Dorénavant c'est elle qui réglera le problème du temps », se dit-il sur son chemin vers la porte.

Elle n'était pas seule. Elle n'était pas venue avec une femme. Dommage. Un homme entre deux âges. Son agent.

L'agent s'enquit de sa santé. Le client assura son agent qu'il allait bien.

« Je suis ravi de vous revoir, dit l'agent. Vous reconnaissez cette dame ?

- Naturellement.

- Je suis heureux que vous l'ayez reconnue. Ma cliente voulait revoir la chambre de bonne. Moi aussi, d'ailleurs. Vous savez, c'est difficile de prendre une décision. Et je suis professionnel...

- Je sais.

- Je suis professionnel. J'ai beaucoup d'expérience et souvent les gens sous-estiment...

- Je sais.

CAB les invita à entrer, mais ils ne bougèrent pas.

- Avez-vous lu *La Bruyère* ? demanda l'agent.

- Naturellement.
- "Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié." Qu'en pensez-vous ?
- Je ne vois pas le rapport.
- Vous verrez. Aimez-vous Pascal ?
- Oui.
- "Deux choses instruisent l'homme de toute sa nature : l'instinct et l'expérience."

Qu'en pensez-vous ?

- Pascal a raison.
- Je suis heureux que vous soyez d'accord avec Pascal. "Il faut avoir renoncé au sens commun pour ne pas convenir que nous ne savons rien au monde que par l'expérience." Qui a dit ça ?

- Je ne sais pas.
- Voltaire.
- Vous voulez la clef ?
- Je vous en serais reconnaissant. Aimez-vous la littérature française ? Etrange. Nous ne discutons jamais de littérature. Nous nous connaissons depuis des années. Les affaires, toujours les affaires. Personnellement, j'adore la littérature. Et vous ?

- Nous en avons parlé très souvent. Poésie, philosophie...

- Moi aussi, j'adore la littérature, dit l'Allemande.

CAB n'avait pas le choix. À son tour, il dit qu'il adorait la littérature. Comme tout le monde.

- J'ai une faiblesse pour les poètes allemands, dit Bélozerkalski. Je les lis dans l'original. » Il voulait lui faire comprendre qu'ils pourraient échanger quelques mots dans sa langue maternelle, quelques caresses verbales. Mais elle regardait le lustre - la chambre de bonne. Et Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski ne supportait pas les femmes qui regardaient ailleurs. « Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense. » Il dût recourir à son prénom, son patronyme et son nom de famille pour surmonter l'épreuve. Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski. Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski.

« La clef... dit-elle.

- Je vais chercher la clef, dit-il. Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski.

- Vous nous accompagnez ? Ne vous dérangez pas. Je connais le chemin.

L'agent gesticulait en parlant. La visiteuse regardait le lustre.

- Un instant, s'il vous plaît.

- Nous ne sommes pas pressés, dit l'agent. Vous n'avez pas perdu la clef, j'espère.

Comment dites-vous la clef, en russe ? »

Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski ne répondit pas à la question. Il alla dans sa chambre et ouvrit son bureau. Silence. « On a dit que le silence était une force. » Etaient-ils en position de force ? Ils n'échangèrent pas un mot en son absence.

Il quitta sa chambre. L'agent tendit la main. Bélozerkalski continuait à marcher vers la porte d'entrée.

« Allons-y.

- Ne vous inquiétez pas. Je connais le chemin. Ne vous fatiguez pas le cœur. À votre âge... grimper cet escalier...

- Mon cœur est en parfait état.

- La chambre est confortable et spacieuse. Monsieur Bélozarelski a équipé cette chambre... Peu importe. Vous verrez vous-même.

- Mon cœur... Je me sens très bien. Mon médecin m'a dit la semaine dernière...

- Secret professionnel. Le sermon d'Hippocrate. Avez-vous vu le film *I Confess* ? Dans le secret de la confession. Un excellent Hitchcock. Un homme tue un autre homme...

- Seuls mes vices et leurs accessoires sont affaiblis, dit Konstantin Alexeevich Belokarzelsky. L'esprit est plein de vie et heureux de n'avoir que des rapports limités avec le corps.

- Des rapports limités... Je comprends.

- Mon esprit et mon corps sont pleins de vigueur.

- Savez-vous ce que signifie chaos cardiaque ? Un système dynamique d'intérêt vital pour vous ! Le régime cardiaque normal est périodique, mais il y a beaucoup de pathologies non périodiques - comme la fibrillation ventriculaire - qui conduisent irrésistiblement à la mort. À l'irréparable, l'irréversible état de mort. Bien sûr, personne n'est irremplaçable !

Néanmoins, on peut tirer un grand bénéfice médical des développements informatiques... Comprenez-vous mon exposé ? Les ordinateurs du monde entier travaillent sur un modèle mathématique - un modèle réaliste - qui reproduira tôt ou tard les différents régimes cardiaques. Tout ce que vous avez à faire est de tenir bon jusqu'à ce qu'ils aient fini leurs calculs. Cela pourra prendre un certain temps, vous savez. Quoi qu'il en soit, il est stupide de s'inquiéter au sujet de choses qui sont hors de contrôle. Si nous partions, chère Madame ? Notre hôte meurt de fatigue. *Bye-bye*. À tout de suite, Monsieur Bélozirkalski.

- S'il vous plaît, rapportez-moi la clef.

- Bien sûr. Je rapporterai la clef. Je vous remercie infiniment de votre gentillesse et de votre compréhension. Et de votre coopération.

- Je vous en prie.

- C'est très gentil de votre part, dit la visiteuse. »

Ils arboraient un large sourire. Lui aussi. Constantin Alexeïevitch Bélozirkalski. Un large sourire. Il y avait de quoi être fier. La visiteuse était polie, séduisante et amoureuse. Oui, elle était amoureuse : son sixième sens ne se trompait jamais. Amoureuse. Sinon, elle ne serait pas venue avec lui. Les femmes ne demandent pas aux agents de les conseiller, à moins qu'elles ne soient... Il se frotta les mains et entonna une vieille marche militaire afin de célébrer sa victoire.

« Ils ont déjà ouvert la porte. Une chambre spacieuse et confortable. Pas très chère. Au contraire. Quel bonheur de vivre dans une chambre meublée, n'est-ce pas ? Bélozirkalski interrogeait son miroir. Regardez le lit, par exemple. Bélozirkalski était en train de regarder son lit. Quel lit ! Si vous le trouvez trop étroit, vous pouvez toujours descendre quelques marches et vous installer dans le lit du propriétaire. Son lit est encore plus confortable. Et c'est un homme charmant. Je le connais depuis des années. J'espère que je le connaîtrai encore dans une vingtaine d'années, dans une trentaine d'années. J'aime ses meubles et ses bouteilles. Et ses connaissances littéraires. Et son sens de l'humour. Et sa virilité. Il est beau, n'est-ce pas ? Je ne m'intéresse pas aux hommes, mais je le trouve beau. Et puis, il est né dans la plus belle ville du monde. C'est important, très important. Dis-moi où tu es né, et je te dirai qui tu es.

« *O tristesse ! ô regrets ! ô jours de mon enfance,*
Hélas ! un sort plus doux m'était alors promis. »

Bélozerkalski entra dans le salon et regarda les brochures. Il s'assit, se leva et marcha vers les étagères. Il s'arrêta à mi-chemin, fit les cent pas dans le corridor. Soudain, il se rappela les étagères. Quelques minutes plus tard, il trouva ce qu'il avait cherché. *Lettres de Saint-Pétersbourg*. « Il y tant de plaisirs dans le monde. À condition que vous soyez heureux. »

Il ferma le livre et le posa par terre. « Sa lettre. Je dois l'avoir quelque part. Je l'ai cachée. Où ? Dommage que je n'aie pas de livre intitulé *Lettres de Tatiana*. » Il se leva et plusieurs livres tombèrent des rayons, tandis que ses doigts se frayaient un chemin vers une cachette, une des trois cachettes où il gardait des vestiges du passé glorieux. Il y avait un nombre impressionnant de rayonnages dans son appartement ; des livres continuaient à tomber, comme s'ils avaient pris le plancher pour une étagère plus large et plus confortable. Épuisé, Bélozerkalski rejoignit les livres par terre, sur ce lit d'où il ne risquait pas de tomber – l'accident qu'il craignait le plus. Une fois encore il pria sa mémoire de lui fournir l'information dont il avait besoin. Sa mémoire vivait à l'extérieur, dans un autre arrondissement. Et quand elle ne consentait pas à répondre au téléphone, il se plantait sous son balcon et l'appelait d'une voix plaintive.

Dans cette lettre Tatiana signifiait son désir de mettre en scène une pièce du théâtre Nô dans laquelle il devait tenir le rôle de son frère exilé sur une montagne, sur le mont Chauve. « *Une nuit sur le mont Chauve* est une pièce de Moussorgski », dit une voix. Cette voix appartenait-elle à sa mémoire ? à la même mémoire ? à une autre mémoire ? Où habitait cette mémoire-là ? sur le mont Chauve ? « Sa sœur le trouve et ils passent quelques heures ensemble sous un arbre à l'abri de la pluie, écrit-elle. Tu es mon frère. Moi, je suis ta sœur. Et nous vivons en exil. »

« Je ne suis pas ton frère », dit-il à haute voix. Et pourtant il était convaincu que les morts pouvaient entendre les monologues intérieurs.

« Le prince est né aveugle parce qu'il avait sous-estimé ses devoirs religieux dans une vie antérieure. Tu es aveugle, psychologiquement aveugle. Tu ne vois rien. Et tu négliges tes devoirs religieux dans la vie présente. » Croyait-elle en Dieu ? Elle était superstitieuse et sensible à la beauté des rites orthodoxes. Une femme russe modèle, somme toute. Elle n'avait jamais admis qu'un buisson ou une colonne les sépare au cours d'une promenade, ce qui aurait pu amener la rupture de leurs relations ; elle allait à l'église tous les dimanches. « C'était un célèbre joueur de biwa. Tu ne joues même pas de la guitare. Tu apprendras à jouer en écoutant Oleg. » Oleg jouait-il du biwa ? Les acteurs du théâtre Nô ne jouent d'aucun instrument sur scène. Elle ne l'ignorait pas.

'Qu'est-ce que tu mijotes ? demanda Bélozerkalski. Sais-tu que se mettre sous un même arbre sur la scène du théâtre Nô dénote une relation karmique entre les personnes concernées ? Nous avons été proches l'un de l'autre dans nos vies antérieures. Au quinzième siècle j'étais déjà subjugué par ta beauté, par tes caprices, par tes mises en scène. »

Leur conversation fut interrompue par une sonnerie lointaine. Il leva les yeux ; il se demandait qui pouvait lui rendre visite à cette heure indue.

Il ouvrit la porte. Ils avaient le même sourire, comme s'ils avaient tout fait pour le préserver.

« Voici la clef, dit l'agent. Merci beaucoup. Votre chambre est merveilleuse. Très confortable.

- Je vous remercie infiniment, dit-elle.

- Savez-vous ce qu'Isadora Duncan pensait de l'amour ?

- Non, répondit Bélozerkalski.

- "Je me suis rendu compte que l'amour peut être un passe-temps aussi bien qu'une tragédie. Je m'y suis adonnée avec une innocence païenne." J'ai adoré le film *Isidora*. Avez-vous vu le film ?

- Non. Mais j'ai vu beaucoup d'autres films.

- Vous devez voir celui-là. Elle danse divinement.

- J'ai toujours mes chaussons de danse, dit la visiteuse. Un souvenir merveilleux.

Elle regarda ses souliers.

- Je donnerais n'importe quoi pour vous voir danser, dit l'agent. Avez-vous jamais dansé ? *La Belle au bois dormant*, par exemple ?

- Non, dit Bélozerkalski.

- Je m'en doutais. Au revoir. À bientôt, j'espère. »

Bélozerkalski ne bougeait pas. Son immobilité prophétisait le retour de l'agent. La sonnette retentit une fois de plus. Une fois de plus l'agent apparut dans l'entrebâillement de la porte.

« Je suis vraiment désolé d'interrompre votre monologue intérieur, mais j'ai oublié de vous poser une question importante. Connaissez-vous le proverbe espagnol : "Les amants pensent toujours que les autres ne voient rien" ?

- Non.

- Et la règle de réciprocité ? Ça vous dit quelque chose ? Donner, recevoir et rendre. D'après Lévi-Strauss, le système de réciprocité s'organise autour des femmes. Les cadeaux les plus importants. Donnant, donnant. Au revoir. »

Son visage chiffonné. Ses vêtements chiffonnés. Et la visiteuse ? l'enjôleuse ? Dans le même état. Ses vêtements. Et ses lèvres ? et ses joues ?

Bélozerkalski ne croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Même dans des circonstances ordinaires il ne leur faisait pas confiance. Et sa méfiance n'avait pas pour origine l'une des nombreuses théories de la connaissance.

Il se boucha les oreilles. Il ferma les yeux. « Pourquoi sont-ils venus ? N'y a-t-il pas d'hôtels à Paris ? La ville de Paris avait-elle été détruite par les chars soviétiques et les cocktails Molotov ? Et ma maison, est-elle la seule maison intacte de la ville ? Vont-ils venir ? tous ? les survivants et les envahisseurs ? Pour faire l'amour dans ma chambre de bonne ? J'évite soigneusement les bains de foule. Après une promenade sur les boulevards, je perds la boussole. Que perdrais-je si tous ces gens s'installaient chez moi ? Deux personnes sont une foule parfois. Je suis en train de rêver. La nuit n'apporte pas un soulagement. Au contraire, toutes nos angoisses remontent à la surface. La guerre de l'esprit. La paix du corps. Leurs corps... »

Les bras levés, il appela le courroux de Dieu sur la tête de ses visiteurs. « Même dans un cauchemar je leur interdirlais de convertir ma chambre de bonne en bordel. » Il avait envie de pleurer, mais sa dignité ne lui octroya pas la permission de verser des larmes ce jour-là. Par conséquent il ne se calma pas. Et il ne s'endormit pas.

Il s'assit sur une chaise Napoléon III et déclara solennellement : « Je resterai enfoui dans le silence. » Mais pour une fois il ne se donna pas la peine de tenir sa promesse. Sans cesse il répétait les mots « chiffonnés, froissés, froid ». Il se demandait s'ils avaient fait l'amour tout habillés.

« Ton ami américain couchait avec des femmes qui portaient des collants, dit une voix intérieure. Pour faire des ricochets. Un aphrodisiaque. »

Bélozerkalski imagina ce qui s'était passé en haut dans les moindres détails. Un flashback digne de l'immortel créateur de *Citizen Kane*. Sous le toit de l'immeuble, un agent et une Allemande s'adonnèrent aux plaisirs sexuels, aux instincts sexuels, aux pulsions sexuelles. « Chez la vierge, l'orifice vaginal est, en partie, occlus par l'hymen. Cette barrière, qui doit être forcée lors du premier rapport sexuel... » Mais ce n'était pas son premier rapport sexuel. Par conséquent il n'y avait aucune barrière, même pas une barrière psychologique. « Stades oral, anal et génital du plaisir sexuel, stades des instincts de la libido qui se présentent dans cet ordre chronologique, mais qui se trouvent plus ou moins représentés et de façon plus ou moins exclusive chez l'adulte. » Ce sont des adultes. Par conséquent tout est représenté. Il est bien connu que les excès sexuels gênent l'activité intellectuelle. Mais l'agent n'a pas d'activité intellectuelle. Il montre des chambres de bonne aux femmes allemandes, françaises et russes. Et il fait l'amour avec ces femmes dans les chambres de bonne. Et ailleurs sans doute.

- Catin ! catin ! catin ! cria une autre voix. *Harlot ! Chliukha !* Quelle robe ! Très sexy !

- Un anglicisme !

- Elle n'aurait pas dû partager le lit de cet agent. Pour éviter la fornication, que chaque homme vive avec sa femme et chaque femme avec son mari.

- Il a couché avec elle plusieurs fois. Avant de venir ici. Les œuvres de la chair qui sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, la dissolution.

- Ne peuvent-ils pas fornicuer ailleurs ?

- C'est une flirteuse, Constantin Alexeïevitch. Si vous aviez vu son carnet d'adresses...

- Catin ! catin ! catin ! *Whore* ! Personne n'est à l'abri de ses ignobles caresses. Mais j'ai résisté à son pouvoir séducteur.

Il se leva, ouvrit la porte d'entrée et grimpa quelques marches vers la chambre de bonne.

- Pelotonnée espièglement en boule sur mon lit...

- Supposons qu'ils soient toujours là...

- En train de...

Il redescendit l'escalier.

- La prochaine fois, je l'embrasserai...

- Rentre à la maison, imbécile. Il faut que tu rentres. C'est ton imagination. Pour se représenter une situation inconnue, l'imagination emprunte des éléments connus.

- Et tu connais ces éléments.

- Jalousie avivée par l'imagination.

- Seul un pervers peut éprouver du plaisir dans cette chambre de bonne, Constantin Alexeïevitch. Le lit est étroit, inconfortable. Rien ne s'est passé. Ils sont venus pour voir la chambre.

- J'aurais pu les accompagner. Mon cœur est en parfait état. Et même si j'avais eu une crise cardiaque dans l'escalier, je serais mort heureux. Je n'aurais pas connu cette ignominie.

- Le sexe a toujours fait tourner le monde et ce n'est pas demain que cela va changer.

- Il faut assumer les fantasmes de son compagnon... »

La sueur lui dégoulinait dans le cou ; ses jambes ne pouvaient le porter ni vers la chambre de bonne ni vers le siège le plus proche. Négligemment appuyé sur une console Charles X, il écoutait ses voix intérieures. Elles étaient trois.

« Les hommes sont paralysés devant des femmes qui s'assument...

- Tu es paralysé.

- Cette Allemande a une forte personnalité, Constantin Alexeïevitch.

- Une femme est moins compliquée qu'un homme qui, poussé par ses pulsions, passe la moitié de son temps à courir après l'image chimérique d'une femme qu'il ne croisera jamais ou qu'il croira apercevoir tous les matins en sortant de chez lui. »

Ces voix se situaient aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de son corps.

La première voix logeait dans les cavernes de son âme. Elle était si éloignée de la surface de son corps que Bélozerkalski tendait l'oreille pour l'entendre. Et souvent il demandait à cette voix de répéter un mot, une phrase.

Blottie dans son nombril, la voix numéro deux avait une propension aux jugements superficiels et aux conclusions rapides. La première voix avait le même défaut, mais son timbre était plus grave, plus persuasif.

La voix numéro trois errait à l'extérieur de son corps. Cette situation lui permettait de contempler Bélozerkalski de loin. « Les êtres humains ont besoin d'un double pour juger leurs propres actions avec objectivité et détachement », avait déclaré un jour la première voix. La troisième voix remplissait cette mission. Son maître. Elle l'appelait révérencieusement par son prénom et son patronyme ; elle décrivait les événements dans un style littéraire. Ses descriptions prolixes. Ses récits où Bélozerkalski n'était qu'un personnage secondaire. Malheureusement la troisième voix - une expatriée, selon la terminologie de Bélozerkalski - n'avait rien contre les rumeurs fantaisistes.

Parfois les voix parlaient ensemble, à l'unisson. Elles disaient par exemple : « Allons donc ! Qu'est-ce qui te prend ? » Du coup, Bélozerkalski délaissait son fauteuil et courrait dans la direction indiquée par les voix. Mais la plupart du temps elles n'étaient pas unanimes et il regardait à la ronde ou faisait les cent pas. « Que voulez-vous dire par là ? » demandait-il. Dans des circonstances exceptionnelles il lui fallait compter avec une quatrième, et même avec une cinquième voix.

Il les attendait, maintenant : la situation était exceptionnellement grave. Si étrange que cela paraisse, la cinquième voix précéda la quatrième. Elle l'appelait depuis la chambre de bonne - depuis le lit, peut-être.

« Viens, viens, dit-elle. Tu ne le regretteras pas.

- Que font-ils ? demandèrent la première, la deuxième et la troisième voix.

Bélozerkalski se hâta vers la porte, l'ouvrit et regarda l'escalier.

- Tu as vu pas mal de films, n'est-ce pas ? demanda la cinquième voix.

- Quels films ? Où veux-tu en venir ?

- Les films érotiques, pornographiques...

- Où veux-tu en venir ?

Une question superflue. Toutes les voix - la quatrième y compris - savaient de quoi parlait la cinquième.

- Il y a un trou énorme, un trou de serrure. Ils n'ont pas fait attention à ce trou. Les amants pensent toujours que les autres ne voient rien. Un *peep-show* extraordinaire. De toute beauté. Le meilleur que j'aie jamais vu. Je ne le raterais pour rien au monde, si j'étais toi.

- Trop tard. Ils ont terminé leurs ébats amoureux il y a quarante trois minutes, dit la sixième voix.

- Tu es suspicieux, sénile et débile, dit la première voix. Ils n'ont rien fait du tout. Mais si j'étais toi...

- Je suis toi, dit la deuxième voix. Et j'y vais de ce pas. »

Soudain, toutes les voix s'exclamèrent à l'unisson : « Regarde la pendule ! regarde la pendule ! » Il retourna au salon et poussa un hurlement. À présent, il y avait une douzaine de voix dans son for intérieur, mais son hurlement les couvrit toutes avec une facilité déconcertante. Quatre heures ! quatre heures ! Quatre heures et demie ! Tout est clair, comme disent les Allemands. *Alles klar*. « La jalousie se nourrit dans les doutes. » Il n'y pas l'ombre d'un doute. L'amour, l'amour.

Il s'affaissa dans un fauteuil, mais son corps continuait à trembler. Ses lèvres tremblaient aussi, comme s'ils avaient le trac avant un baiser important. « Pourquoi vous moquez-vous de moi ? Pourquoi êtes-vous si cruels ? Vous avez toute la planète à votre disposition et vous venez chez moi, dans ma chambre de bonne. Pour vous amuser, pour vous aimer. Pourquoi ne respectez-vous pas mon âge, mes sentiments, ma vie ? Pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ? »

Toutes ses voix posèrent la question, mais aucune ne répondit. Il regarda la pendule. Ils auraient pu rester encore une heure, deux heures, trois jours... Tant qu'à faire. Quatre fois plus. Vingt fois plus. Cela n'aurait rien changé.

« Pourquoi ne suis-je pas intervenu ? J'aurais pu les épier par le trou de la serrure. Non. Non. Non. Non. » Il remua la tête en signe de dénégation - oui, c'était un signe de dénégation - et oublia ses soucis. Peu à peu il commença à faire attention au bruit des pas. Personne ne descendait les marches. Tout le monde allait en haut. La chambre de bonne. Tous les chemins mènent à la chambre de bonne. La quatrième Rome. Qu'y a-t-il de particulier dans cette chambre ? Un nouvel aphrodisiaque. *Stimmung* ? Atmosphère, atmosphère... L'espace peut avoir des vertus thérapeutiques.

Les pas. Les pas. Quelqu'un doit descendre, de temps à autre. Sinon, l'humanité vivra dans les airs, comme les cosmonautes russes. De toute façon, sa chambre de bonne est trop petite pour loger toute l'humanité. Mais elle est suffisamment grande pour deux personnes : la femme qu'il aime et son agent. Peut-être les agents immobiliers sont-ils autorisés à faire l'amour avec leurs clientes. Aux heures de travail. Les affaires sont les affaires.

Va ton chemin sans plus t'inquiéter !

La route est droite et tu n'as qu'à monter...

CAB monta l'escalier. Plusieurs fois il fut obligé d'interrompre son ascension. Il avait mal au cœur à la vue des marches qui avaient porté ses ennemis vers leur béatitude céleste. « Mon Dieu, mon Dieu. Dois-je le vérifier ? Il n'y pas l'ombre d'un doute. »

Hélas ! qui peut savoir le destin qui m'amène ?

L'amour me fait ici chercher une inhumaine.

Il ouvrit la porte. Le panorama de leur amour et de leur cruauté se déploya devant lui avec une franchise dégoûtante. Rien n'était à sa place : la couverture formait un monticule

près de la fenêtre, la chaise avait été repoussée vers le lavabo... Séparé du mur, le lit se trouvait maintenant au milieu de la pièce.

Il y avait une tache sur le plafond. Comme empruntée aux histoires de Sherlock Holmes, elle paraissait inexplicable.

II

Malgré la longueur incroyable de son nom, Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski n'avait jamais traversé la crise d'identité qui aurait pu diviser son ego en trois parties. Non, même la troisième partie - Bélozerkalski - avait réussi à préserver son authenticité face aux tortures linguistiques que lui infligeaient les Français, les Japonais, les Allemands, les Allemandes. Bélozarelski, Béloziralski, Bélozaroulski, Bélozarolski... Il était Bélozerkalski et répugnait à devenir quelqu'un d'autre, même si son existence, son destin ne pouvaient lui offrir autant de plaisirs qu'il le désirait.

« Un jour il entendit qu'à sa porte on sonnait. »

Ce jour-là, dans la matinée et au début de l'après-midi, il était encore Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski. Il entendit une sonnerie prometteuse et ouvrit la porte. Alors il se produisit quelque chose. Au début ce n'était qu'une allusion, un changement d'intonation, un déplacement d'accent tonique ; dehors le vent modulait dans une autre tonalité. Plus tard, durant son séjour au milieu des ruines de la chambre de bonne, il se rendit compte que le vent soufflait dans sa tête et que la tonalité de sa vie serait différente dans l'avenir. En un sens il était à présent Bélozarilski or Bélozirolski...

Et ces voix, ces voix... Pourquoi le vent est-il plein de voix ?

« Pourquoi l'a-t-il fait ? pourquoi l'ont-ils fait ? Qu'en pensez-vous ?

- Elle est peut-être à l'origine du drame.

- Qu'y a-t-il de si érotique dans tout cela ? A l'étroit. Un vieillard qui attend en bas. Un aphrodisiaque psychologique. Qu'en pensez-vous ? »

Il n'en pensa rien et par conséquent ne répondit à aucune des ces questions ; mais les voix persistaient, comme s'il y avait quelqu'un dans la chambre de bonne, dans l'escalier, dans son appartement - quelqu'un en mesure de satisfaire leur curiosité. « Qui pleure là, sinon le vent simple... »

« Je m'absente quelques heures. Il faut annuler tous les rendez-vous de cet après-midi. »

Il entendit la voix de l'agent et suivit ses réverbérations évasives ; grâce à une autre modulation, Cyril Anatoliévitch Bélokaralski se trouva sur le boulevard Arago. Il n'aurait pas pu marcher aussi loin. Qui l'avait fait à sa place ?

« Ils auraient pu présenter leurs excuses. Quelle importance ! »

Il surmonta l'épreuve et s'abandonna à la logique, à la raison : il alla voir l'agent dans son bureau.

« Monsieur Douchgoubé n'est pas là, dit une jeune femme qu'il n'avait pas vue auparavant.

- Où est-il ?

- Monsieur Douchgoubé a un rendez-vous.

- Est-il seul ?

- Je vous demande pardon ?

- Une chambre de bonne ? Que sont-ils en train de visiter ?

- Vous parlez de quoi ?

- Une femme entre deux âges. Est-elle venue ce matin ? Elle parle avec un accent allemand.

- Nous avons beaucoup de clients allemands.

- Une femme... dans la quarantaine...

- Non.

Elle avait l'air de lui cacher quelque chose. Elle pressait sa main droite contre sa bouche pour retenir un flot de paroles véridiques, un déluge de révélations.

- Quand sera-t-il de retour ? dans trente-cinq minutes ? dans une heure ?

- Monsieur Douchgoubé repassera vers cinq heures...

- Cinq heures ?!

Il ajouta quelques mots en russe.

- Vous êtes russe ? demanda-t-elle en russe. Je suis bulgare. Je suis allée à Moscou.

Deux fois. Vous êtes de Moscou ?

Elle parlait couramment, mais faisait beaucoup de fautes.

- S'il vous plaît, dites-moi où ils sont. Bélozerkalski répondit en français.

- Qui ? Elle parlait français de nouveau.

- Ils doivent être quelque part. Avez-vous une chambre de bonne dans les parages ? une chambre disponible ? J'aimerais louer une chambre de bonne.

- Un instant s'il vous plaît. Asseyez-vous, je vous prie. Voyons voir. Elle ouvrit une chemise qui semblait trop grande pour des chambres de bonne. Nous n'avons qu'une chambre de bonne, dit-elle. Assez petite mais confortable. Le propriétaire l'a équipée...

- Qui est le propriétaire de cette chambre ?

- Monsieur Bélozerkalski. Un polonais, j'imagine. Parlez-vous polonais ? »

Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski ne répondit pas à cette question. Il n'avait pas de temps à perdre, pas une minute. Il se précipita hors du bureau et leva les deux bras. Il n'y avait pas de taxi dans la rue. La situation géographique de ce bureau était absurde, illogique, sinistre.

Il cria : « Taxi, taxi ! » Deux femmes s'arrêtèrent en face de lui, comme si son appel s'était adressé à elles - personnellement. Il retourna dans le bureau et demanda à la jeune bulgare de lui trouver un taxi aussi vite que possible. « Je vis tout près... deux pâtés de maisons... Mais je suis pressé ! »

Elle se leva de son siège et marcha vers le coin opposé. « Elle aurait dû apprendre le numéro par cœur. Mémoire courte. » Il se précipita dehors et cria : « Taxi ! » Elle se pencha sur une pile de livres. « De bien jolies jambes », dit la troisième voix.

Elle composa un numéro ; il courrait le long des rues. Un boulanger, un boucher, Nicolas... « Ils sont nus. Sa robe est à terre. Il aime le strip-tease. » Personne ne l'entendit, sauf la fille du boulanger et le fils d'un pharmacien. « Son corps, son corps. À la lumière d'une bougie. Nous aurons un dîner aux chandelles. Ses jambes, ses jambes. »

Il rata un autobus. Un taxi passa en trombe devant lui. Il entra dans un café et commanda un chocolat.

« Asseyez-vous, dit le garçon. Vous avez l'air fatigué.

- Derrière mon dos. Ils le font derrière mon dos.

- Pourquoi ne pas vous joindre à ce couple ? Qu'ils fassent l'amour devant vous, sous votre nez ! Laissez se révéler le pouvoir dionysiaque. Détruisez le *principium*

individuationis ! Tout le symbolisme de votre corps sera matérialisé et forcera chaque membre à entrer dans un mouvement rythmique, dans une danse orgiaque. Vous comprendrez enfin ce que signifie la libération collective de tous les pouvoirs symboliques parce que vous avez déjà atteint un stade supérieur d'abnégation, d'oubli de vous même.

- Un taxi, s'il vous plaît. Savez-vous par cœur le numéro ? »

Il vida la tasse et courut vers la rue. Non, il ne courait plus. Mais il marchait très vite. La rue serpentait le long des quais. Les eaux du fleuve sifflaient, comme une bouilloire.

« Ce n'est pas la Seine, dit-il à un passant.

- Quoi ?

- Ils sont en train de forniquer. Dans ma chambre. »

Les gens ne l'écoutaient pas ou ne comprenaient pas ce qu'il disait. À bout de souffle, il arriva chez lui vers cinq heures.

Il trouva la clef de la chambre en question - toute sa vie était remise en question - et grimpa les marches. Le silence était de mauvaise augure. Les murs cachaient quelque chose. Il tapa sur un de ces murs impénétrables pour voir s'il y avait une cachette à l'intérieur. Pour entendre si les amants étaient dans sa chambre. Il n'entendit rien, sauf sa propre respiration. Mais sa respiration lui disait qu'il y avait deux personnes dans sa chambre. Il continua son ascension, s'approcha de la porte et s'immobilisa. Il allait les prendre en flagrant délit.

« Un revolver ? un pistolet ? un Browning ? » Comme d'habitude, il ne reçut pas de réponse. Mais ce machin était dans sa poche. « Ca vient d'où ? Un ancien duelliste me l'a prêté, sans doute. Peu importe. Il est là, c'est l'essentiel. » Bélozerkalski sortit le machin de sa poche et l'arma. Sa main gauche plongea dans une autre poche. La clef. Non, il n'en avait pas besoin. La porte était ouverte. Personne. « Le voleur, qui s'enfuit au galop de son cheval après avoir commis un crime. Ce sont des voleurs, des voleurs... Trop tard. J'aurais dû installer un système d'alarme. Un sexe-alarme. »

Deux heures plus tard, il se calma. « Des arrêts du destin l'ordre est invariable. »

Il reprit sa promenade en ville. Le bureau de l'agent était fermé ; personne n'ouvrit la porte. Il décida de casser une vitre, mais une vieille femme le ramena à la raison. « Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour. »

Il retourna chez lui où son téléviseur et ses meubles l'attendaient impatiemment.

III

Le monde est si méprisable que le peu de gens honnêtes qui s'y trouvent, estiment ceux qui le méprisent, et y sont déterminés par ce mépris même.

Chamfort, *Maximes*

« Je dois le rencontrer en plein air. Rien ne le protégera en plein air, ni les larmes de sa secrétaire ni les muscles de son cousin. Je mets le réveil à huit heures et demie. Où est le réveil ? Pas dans ma poche. Tout près de mon lit. À portée de sonnette. »

Le réveille-matin sonna. Un marteau-piqueur réveilla soixante-trois personnes dans le XVI^e arrondissement. Bélozerkalski continuait de dormir. Lorsqu'il ouvrit les yeux et se mit à menacer le miroir, l'agent était déjà assis à son bureau. Dans son bureau.

« Je ne dois pas m'emporter contre les miroirs. C'est mon visage qui est de travers. »

Bélozerkalski effectua le trajet entre le lit et la baignoire et confia son corps aux soins de l'eau tiède. Une demi-heure plus tard, il émergea de la baignoire et remarqua le pistolet qui reposait dans le lavabo. « Pourquoi ? Faut-il le nettoyer ? » Après une hésitation, il laissa le pistolet dans le lavabo, dans la salle de bain, et regagna son lit.

L'agent quitta son bureau au moment où Bélozerkalski prenait son rasoir. Mais l'agent rencontra une de ses anciennes maîtresses - à l'improviste. Cette rencontre le retarda. Il passait sous le balcon de Bélozerkalski au moment où celui-ci fit son apparition dans les airs.

« Vous avez l'air de flotter dans les airs, comme un saint, comme un ange, dit l'agent.

- Attendez une seconde, s'écria Bélozerkalski. Le destin était de son côté. Ce matin-là. En tous cas, le destin géographique, le destin chronologique...

- Je ne vous entends pas, dit l'agent.

- Où allez-vous ? demanda Bélozerkalski. Il connaissait la réponse à cette question.

- Quel beau temps !

- Attendez une seconde. Ne bougez pas ! »

Bélozerkalski préférait les cibles immobiles. Mais il ne trouva pas le revolver. Le Browning n'était ni dans les tiroirs de son bureau ni dans la commode Louis XVI. Le pistolet non plus.

Bélozerkalski décrocha son imperméable et quitta l'immeuble.

« Vous n'aurez pas besoin de votre imperméable, dit l'agent.

- Peu importe. J'aimerais vous parler.

- Si nous déjeunions ensemble ? Je vous invite.

- Vous devriez avoir honte ! C'est scandaleux !

- Aimez-vous les animaux ? L'agent caressa le museau d'un caniche qui ne le regardait même pas. Je les adore. Ce sont nos amis, nos meilleurs amis. Ils comprennent les humains mieux que vous et moi. Je veux dire que nous comprenons nos amis moins bien que les animaux. Ils comprennent mieux nos amis, vous comprenez ? Et ils nous comprennent mieux, nous aussi. Mieux que nos amis. Mieux que nous-mêmes. Je comprends ce qui se passe dans mon for intérieur moins bien que ce chien, ce caniche. C'est notre civilisation, vous savez. Nous avons perdu notre intuition - notre intuition animale - au cours de l'histoire. Les ordinateurs ne sentent rien. Les ordinateurs n'ont pas le sixième sens. Et c'est le sens principal. L'homme de Neandertal communiquait avec la nature. Les oiseaux lui parlaient, les arbres lui faisaient des confidences, les arbustes lui chuchotaient des mots tendres...

- Comment avez-vous osé ? Je suis votre client.

- Je ne vous considère pas comme un client. En réalité, tous mes clients sont mes amis. C'est ça mon style, *my personal touch*, comme disent les Anglais. Je déteste le caractère anonyme de notre société, du monde contemporain. Nous ne sommes pas des animaux. Je suis contre l'instinct grégaire. Chaque être humain est unique.

- Je suis vieux. Pourquoi l'avez-vous fait ?

- Vous n'êtes pas vieux. À propos, on nous attend. Le restaurant. Auriez-vous oublié ?

- Je n'ai rien oublié.

- Parce que vous n'êtes pas vieux. Mon grand-père a quatre-vingt-quatorze ans. Et il continue à draguer, je vous assure. Il drague sur les boulevards.

- Pourquoi l'avez-vous fait ?

- Et votre cœur est en parfait état. "Toi, cœur saignant d'hier qui flambes aujourd'hui..." Vous y montez tous les jours, je suppose. Toutes ces marches... Même moi, j'ai eu des problèmes... des troubles respiratoires... Fripon que vous êtes !

- Je ne vous en veux pas. Mais dites-moi la vérité. Il doit y avoir une raison. C'était exotique ? La cruauté est-elle aphrodisiaque ? J'étais en bas. Craigniez-vous que je monte et que je vous surprenne ?

CAB fit quelques pas. À Pétersbourg, des flocons de neige lui auraient déjà recouvert les épaules pour ajouter une nuance mélancolique à ses implorations.

- "C'est vrai pourtant que c'est fini, que tout a fui... Bon voyage !" comme dit le poète. À propos, il faut qu'on y aille. Il est dans notre dos, le restaurant. Vous m'entendez ? S'il vous plaît... L'agent le rattrapa et prit sa main. Le restaurant... Vous entendez ?

CAB tressaillit et libéra sa main.

- Dites-moi, dites-moi...

- Que voulez-vous que je vous dise ? La consternation se peignit sur le visage libertin de l'agent.

- Avez-vous utilisé ma chambre dans ce but ?

- Dans quel but ?

- L'amour, l'amour. Pourquoi avez-vous fait l'amour dans ma chambre ?

L'agent pressa la main contre le cœur et hocha la tête en signe de dénégation.

- Pourquoi me singez-vous ? demanda Bélozerkalski. Je hoche souvent la tête en signe de dénégation. À moins que je ne confonde les signes...

- Non, dit l'agent. C'était un signe de dénégation. Et il hocha la tête.

- Vous l'avez déshabillée...

- Non, dit l'agent. De nouveau, il hocha la tête.

- Donc, vous avez l'amour tout habillés. Tous les deux.

- Quand ?

- Deux fois. Vous avez fait faire une deuxième clef.

- Quoi ?

- Ou bien vous avez volé la mienne.

- Je vous l'ai rendue. Je suis innocent, innocent. L'agent produisit un trousseau de clefs. Reconnaissez-vous votre clef ? Il clignait les yeux encore plus vite que d'habitude. CAB porta le trousseau vers ses oreilles. Comme si chaque clef avait une tonalité différente.

- Non, dit-il.

- Vous voyez, dit l'agent. Il enleva la main de son cœur. Je suis innocent. Parole d'honneur !

Et il se mit à gambader devant Bélozerkalski. Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski se pressa la main sur le cœur.

- Vous êtes coupable. La porte était ouverte.

- Vous avez sans doute oublié de la fermer.

- Je n'oublie jamais rien.

- Je sais, je sais, dit l'agent en souriant. Votre mémoire... Vous vous rappelez un tas de citations latines, un tas de poèmes. Mais la vie est un fragment en prose, et le latin est une langue morte. Voltaire disait à propos de la mémoire, à propos de votre mémoire : "Ce qui touche le cœur se grave dans la mémoire."

- Voltaire n'a rien à voir dans cette histoire. Laissez ma mémoire tranquille.

- Et si votre mémoire vous laissait tranquille ?

- Je n'oublie jamais rien, répéta Bélozerkalski, comme s'il voulait apprendre cette réplique par cœur.

- Votre cœur n'a rien non plus. En parfait état. Vous êtes solide comme un roc. Quintus Aemilius était aussi solide comme un roc, mais il écrasa son gros orteil sous la porte de sa chambre. Et Gaius Aufidius se cogna le pied dans le Comitium en se rendant au Sénat. Et Gnaeus Baebius Tamphilus mourut juste après avoir demandé l'heure à son valet de pied. Et Aulus Manlius Torquatus mourut en se servant une part de gâteau. Tous ces gens étaient solides comme des rocs. Aussi solides que vous !

- La porte était ouverte et tout était sens dessus dessous dans la pièce.

- À votre place je ne m'en inquiétera pas. Supposons que vous mourriez subitement. Une de ces décisions prises sous l'impulsion du moment. Les Destins ont tendance à agir de

manière impulsive, ce qui rend imprévisible tout travail avec eux. Vous pouvez mourir après avoir posé une de vos questions obscures. Et après ? Quand Varron répartissait des terres à Capoue, une personne que l'on emmenait au cimetière rentra chez elle à pied. Et à Rome le mari de sa tante maternelle Corfidius revint à la vie après que ses funérailles aient été décidées avec l'entrepreneur des pompes funèbres. Quelques années plus tard, il organisa les funérailles du parent qui avait signé le contrat. Vous nous enterrerez tous.

- La chambre était sens dessus dessous.

- Ca n'a aucun sens. Néanmoins... pour être franc... entre nous soit dit... Vous savez, l'ordre ne régnait pas dans votre chambre. Non, non, pas du tout. Quand je suis venu avec cette dame. Vous vous souvenez de la dame ? C'était une Allemande. Et les Allemands aiment l'ordre. Bien, je serai tout à fait franc avec vous. La chambre était en désordre. Et ce n'était pas un désordre savant ni un désordre voulu, croyez-moi. C'était un désordre tout court. Je me suis même dit : Quel désordre ! Et les Allemands aiment l'ordre.

- C'est pour ça qu'elle ne l'a pas loué, j'imagine.

- Exactement. Au cours de sa première visite, elle s'est sentie bien dans votre chambre. *Gemütlich*, comme disent les Allemands. Mais quand elle a vu la couverture près de la fenêtre... Je n'ai pas l'habitude de couper les cheveux en quatre, vous savez.

CAB continuait à marcher. Sa mémoire fonctionnait mieux quand son corps était en mouvement. L'agent trottnait auprès de lui. Comme un chien.

- La couverture n'était pas près de la fenêtre. Avant !

- Avant quoi ? s'exclama l'agent. Avant... après... Soyez plus précis. Rappelez-vous la date, l'heure exacte, la minute... L'agent tapota sa montre.

- Vers trois heures... je crois... Quelle importance ! Avant votre arrivée !

- Je n'étais pas seul.

- Je m'en souviens. Je me souviens de tout. La tache, par exemple.

- La tache ? Où ?

- Pourquoi ? CAB ferma les yeux.

- Vous ne vous sentez pas bien ? »

CAB ouvrit les yeux. Un oiseau voletait près des toits. « Pourquoi ne vole-t-il pas en ligne droite ? Parce qu'il n'a pas de but ? Parce qu'il veut s'échapper de la vie ? Il n'y a pas de but. Même la mort n'est pas un but. »

« A quoi pensez-vous ? demanda l'agent.

- A rien.

- A propos de la tache... Elle était comment ?

- Normale... dans les circonstances...

- Etait-elle gigantesque ? ou grande ? ou moyenne ? ou minuscule ? L'agent montra des taches imaginaires sur sa veste.

- Pourquoi toutes ces questions ? Laissez-moi. Je vous en prie, laissez-moi.

- C'est vous qui me posez des questions. Et vous êtes venu me voir. Hier.

- Peut-être.

- J'en suis sûr.

- Hier ? c'était hier ?

- Et aujourd'hui. Vous aviez l'intention de me rendre visite ce matin, si je ne me trompe. Mais quelque chose vous a retenu. Quoi ? Avez-vous bien dormi ?

- Laissez-moi en paix. Je suis mort de fatigue.

- Alors, faites une sieste, une longue sieste.

- Je n'ai plus de somnifères.

- Votre insomnie peut vous aider à méditer sur le principe suivant : ceux qui agissent injustement doivent être plains plus que les autres.

- Les autres ?

- Les personnes que l'on traite injustement. Ces personnes existent, vous savez. Ici et là. Et Socrate dit qu'il faut les plaindre moins que ceux qui font le mal. Et il faut plaindre les derniers d'autant plus qu'ils sont rarement punis.

- Et les premiers ? Qui sont-ils ?

- Les victimes. En fait les sadiques, les bourreaux viennent en premier. Vous ne pouvez pas souffrir les conséquences d'une torture avant qu'elle ne soit mise en œuvre. Vous avez souffert après, non ?

- Je continue à souffrir.

- Les femmes, soupira l'agent. C'est leur faute, sans doute. Pourquoi torturer les vieux émigrés ? N'ont-elles pas assez d'hommes mûrs à leur disposition ? entre deux âges ?

- Assez !

- C'est aussi votre faute. Pourquoi parlez-vous sans cesse de ces créatures ? Des heures durant. Les aimez-vous tant que ça ? Savez-vous ce qu'elles font quand les vieillards leur laissent la paix ?

- Mais c'est vous qui les accablez de prévenances.

- Pensez-vous que je leur tiens compagnie ? Pensez-vous que je fasse l'amour avec toutes les femmes ? en même temps ? dans votre chambre de bonne ? Mais elle est trop petite. Il y a des millions de femmes sur terre. Et je ne pourrais pas leur faire l'amour, même si je vivais deux cents ans. Je suis en train de vous parler. Je marche à vos côtés et je vous parle. Il y a des femmes qui sont seules en ce moment. Elles tuent le temps ? Comment ?

- Aucune idée. Bélozerkalski hocha la tête.

- Elles fornicent avec un enfant impubère. Elles placent cet enfant sur leurs parties honteuses pour simuler la fornication.

- Avec un enfant ?

- Elles se couchent sous un animal...

- Laissez-moi.

- Une femme à laquelle je fais la cour actuellement...

- Quelle femme ?

- Peu importe. Elle prend un poisson vivant...

- Quel genre de poisson ? De nouveau, Bélozerkalski hocha la tête.

- Et le poisson meurt, un peu plus tard. Vous me suivez ?

- Pourquoi un poisson ?

- Parce que les andouilles ne sont pas vivantes. Même les andouilles crues sont mortes.

Donc, elles fourrent un poisson vivant...

- Je sais, je sais...

- Ensuite, elles servent ce poisson meunière à leur mari. Nos belles meunières.

- Est-elle mariée ?
- Son mari adore le poisson.
- Laissez-moi, je vous en supplie.
- Dommage. Un très bon restaurant. Et une surprise. Avez-vous oublié la surprise ? On nous attend...

- Je vous en supplie ! CAB frémissait comme une guitare dont les cordes allaient éclater.

- Vous devez brûler les planches de votre parquet. Même l'asphalte est sur le point de fondre. Ce n'est que partie remise... »

Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski continua à marcher dans la rue. Il passa sous son balcon et renversa une fillette. Le cri strident de la fillette opéra une métamorphose à l'intérieur son cerveau ; il devint l'insecte que l'agent avait mis dans la boîte. La chambre de bonne était en ordre. *All shipshape and Bristol fashion*. Il n'y était pas monté avant cette scène d'amour, sauf avec l'Allemande. De toute façon, il n'aurait pas mis la couverture près de la fenêtre. Et la tache, la tache... « Je n'ai pas fait l'amour dans cette chambre ni avant leur visite ni après », pensa-t-il. Et s'il y avait fait l'amour, pour une raison inconnue, il aurait demandé à une femme de ménage de nettoyer la chambre de fond en comble. De fond en comble.

Bélozerkalski trouva la clef fatale et monta l'escalier pour vérifier sa conclusion. Sa conclusion finale. Son cœur battait la chamade, comme si les louanges hypocrites prodiguées par l'agent en avaient dérégulé le mécanisme.

Bélozerkalski avait même interrompu sa marche forcée pour écouter les battements de son cœur ; il ne reconnut pas son cœur.

La chambre était en désordre. L'agent avait raison après tout. Mais il ignorait un détail important : Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski avait préservé ce chaos à dessein, ce chaos sexuel. Oui, il lui fallait une preuve. Il lui fallait une preuve matérielle.

Bélozerkalski se leva. Il essaya de pousser le lit. Il ne se souvenait pas de cet effort. Le lit resta cloué sur place. Comme si l'agent l'avait cloué au sol d'un coup d'épée.

« Il te suffit de montrer le lit au juge.

- Et si le juge me dit que je l'ai bougé moi-même ? que je l'ai défait moi-même ?

- Alors tu lui prouveras que tu ne peux pas bouger ce lit d'un pouce.

- Je peux.

Cette voix, appartenait-elle à son ennemi ?

- Je sais, je sais. Tu peux un tas de choses. Mais nous ferons semblant, comprends-tu ?

Tu es vieillard décrépi et cassé. Tu joueras ce rôle pour les tromper. Souviens-toi : un vieillard impuissant...

- Non.

- Du coup, le glaive de la loi...

- On lui coupera la tête ?

- Il faut que tu jures sur la Bible que tes rapports sexuels remontent... »

Bélozerkalski exhala l'air de ses poumons et la voix retourna au silence.

Une heure plus tard, il mit toutes les clefs dans ses poches et regagna la rue. « Je dois retrouver l'agent pour le démasquer devant témoin. Oh, si seulement je connaissais l'adresse du restaurant ! C'était stupide de ne pas accepter l'invitation. Même un petit restaurant est plein de témoins. Mais je les trouverai ! Je trouverai l'agent, le restaurant et les témoins. Mon rival ne pourra pas se dérober à son devoir. Quel est son devoir ? Avouer la vérité ! C'est le devoir de tous les gens honnêtes. Dire la vérité. Et s'il est malhonnête, les témoins m'aideront pendant le procès. »

Cette voix se tut, elle aussi. Bélozerkalski regretta la disparition de la voix ; il s'arrêta et tendit l'oreille, mais seuls les battements d'un cœur punctuaient le silence. « Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes ! »

Il continua sa poursuite. Par crainte de s'essouffler trop vite il ne courait pas cette fois. Il savait qu'à Paris le nombre des restaurants défiait l'imagination - son imagination.

Il scrutait les fenêtres, les portes. Des gens parlaient et mangeaient ; certains ressemblaient à son rival.

Soudain, ces voix se mirent à parler l'anglais :

« *She turns you on, doesn't she?*

- *How foolish it was to turn that invitation down!*

- *The smell of her breath would turn any man off.*

- *But you didn't smell her breath, did you?*

- *Thou smell'st so sweet, that the sense aches at thee – »*

Il examina toutes les fenêtres de son arrondissement. Les gens avaient déjà terminé leur déjeuner. Mais ils continuaient leurs discussions. Malgré son penchant pour les bavardages interminables l'agent n'était pas parmi eux.

« Un agent immobilier n'a-t-il pas déjeuné dans votre restaurant aujourd'hui ? Il n'était pas seul. »

C'était l'heure du dîner. Bélozerkalski déambulait le long des fenêtres.

« Vous pourriez aller à son bureau demain après-midi au lieu de perdre votre temps et vos forces dans ces rues désertes, en face de ces fenêtres perfides.

- Non, dit la deuxième voix.

- Non, dit la troisième voix. »

Il ne voulait pas accuser l'agent en présence de témoins subjectifs : ils étaient capables de soutenir la thèse selon laquelle Bélozerkalski faisait l'amour tous les jours, dans sa chambre de bonne.

« Et les meubles, le lit au milieu...

- Tu déplaces les meubles pour varier le décor. La monotonie est ennemie de l'érotisme.

- Mourez parmi la voix terrible de l'Amour ! »

Il était entouré d'ennemis. Même dans les restaurants du XVI^e arrondissement il devait faire face à une multitude de gens qui le regardaient de travers. « Quel agent ? un agent d'assurance, un agent comptable ? » demandaient-ils de temps à autre. Ils avaient l'air de connaître l'agent. Ils étaient tous des agents doubles.

« Les relations sexuelles dépassent le cadre d'un acte pur et simple. Un policier les a vus se peloter sur le siège arrière d'une voiture.

- Dans ta chambre, dans ta chambre de bonne.

- Je ne l'ai jamais fait. Dans une voiture.

- Trop tard. Tu n'as même pas de voiture.

- Dans un taxi.

- Dans ta chambre de bonne. Un essai d'abord.

- Ton honneur est en jeu.

- Ton bonheur. »

Il dîna dans un restaurant dont le propriétaire ressemblait à l'agent comme deux gouttes d'eau ; Bélozerkalski crut un instant qu'ils étaient frères ou demi-frères. N'importe qui peut avoir un frère, même un agent immobilier.

« Avez-vous un frère ?

- J'ai une sœur, une demi-sœur.

Tout le monde peut mentir, même le propriétaire d'un restaurant.

- Etes-vous ami de mon agent ? Un homme dans la quarantaine. Plutôt petit, grassouillet. Votre camarade de classe, peut-être ?

- Désolé, je ne connais que des agents provocateurs, répondit le propriétaire.

Il savait manier l'ironie.

- Vraiment ? Pourriez-vous me donner l'adresse d'un agent provocateur ? un professionnel ? Je connais un criminel qui ne veut rien avouer.

- Avez-vous aimé le saumon ? Tant mieux. Merci. Pardon, je suis obligé d'aller à la cuisine. Je ne néglige jamais mes devoirs. »

Les autres disparaissaient également. « Si vous ne contribuez pas au châtement de ceux qui font le mal, nous aurons atteint sans l'ombre d'un doute un point de non retour où toutes les limites de la lubricité des hommes, de l'incurie et de l'outrage auront été brisées. » Ils esquivaient leurs obligations. Ils ne voulaient pas entendre parler du crime et de celui qui l'avait perpétré dans une chambre de bonne. « C'est leur devoir pourtant. Leur devoir de citoyens. Vous devez témoigner au tribunal, m'entendez-vous ? Et si vous avez peur, vous êtes autorisé à porter un masque. Un renard. Le petit Chaperon Rouge. »

Ils continuaient à disparaître malgré ses concessions. « Je dois m'en aller, je dois m'en aller », chantaient-ils à l'unisson. Un travail urgent... une indigestion...

CAB régla l'addition et sortit. Une fois encore il se retrouva à l'air libre. Rien ne le protégeait contre la pluie et le vent. Mais il ne cherchait pas à se protéger contre les phénomènes naturels. Au contraire, à l'exemple du roi Lear il s'abandonnait à la nature.

*Nul n'entendait gémir l'éternelle victime,
Livrant au monde en vain tout son cœur épanché...*

Le vent se calma, la pluie cessa, comme si le temps s'était endormi. Etrange. Bélozerkalski n'avait pas sommeil. Il ne voulait pas rentrer chez lui parce que son appartement était situé à proximité de la chambre de bonne. À portée de voix. Et il ne voulait pas entendre la voix de l'agent. « Il me parle de sa maîtresse. Pourquoi ne puis-je pas le trouver ? C'est mon corps et ma douleur que je rencontre partout. Je ne peux donc trouver ni l'agent ni une femme ni un chien. »

Il entra dans un café parce que personne n'y parlait. Aucune voix ne se fait entendre dans le silence absolu, pas même la voix d'un agent éloquent, bavard.

Il commanda une bouteille de champagne et invita le seul client à le rejoindre à la table :
« Voulez-vous boire avec moi ?

L'homme le regarda et se mit debout.

- Racontez-moi quelque chose, dit-il. Je n'aime pas boire du champagne sans écouter une histoire.

- Je vais vous raconter une histoire. Une histoire triste.

- J'aime les histoires tristes. Elles me rendent heureux parce qu'elles concernent les autres. Certains doivent souffrir, les autres prospérer. Les autres souffrent, donc je prospère. Monsieur Dupont a été tué par sa maîtresse. Mais je ne suis pas Monsieur Dupont. Donc, je suis en vie. Et je serai de ce monde aussi longtemps que Monsieur Dupont sera mort. En d'autres termes, je suis immortel. Plus j'entends d'histoires tristes, plus je deviens heureux.

- Vous serez très heureux tout à l'heure. L'homme le plus heureux de la planète.

- J'espère que vous tiendrez votre promesse. Les conteurs sont mes meilleurs amis, mes bienfaiteurs. Souvent contre leur gré.

- C'est l'histoire de ma chambre de bonne...

- Un assassinat ? Une chambre de bonne est un endroit privilégié pour des meurtres. C'est petit et près du toit.

- Un assassinat moral, psychologique...

- Alors nous sommes tous morts. Je ne compte plus mes blessures psychologiques. J'espère qu'il s'agit d'un vrai crime. »

Bélozerkalski commença son histoire. C'était son histoire, l'histoire de sa vie. Son auditeur ne l'interrompait pas. Cet étranger cynique et ivre était plein de curiosité. Plein de compassion.

Autrefois, dans d'autres circonstances, Bélozerkalski n'aurait même pas adressé la parole à cet homme. Mais les circonstances changent ; les temps aussi. À présent, seuls les cyniques et les ivrognes pouvaient le comprendre.

« Tu dois le tuer, dit l'étranger. Il faut descendre ce type d'un coup de revolver.

- J'ai un revolver. Un browning, je crois.

- Très bien. Il faut liquider ce salaud.

- Mais comment, comment ? demanda Bélozerkalski. Sa voix tremblait ; son corps aussi. J'ai voulu le tuer. Et j'ai changé d'avis. De toute façon, le pistolet était rouillé. Hors service.

- Il faut le liquider. Ce salaud t'a insulté moralement et physiquement. Il faut l'attirer dans cette chambre de bonne et l'envoyer *ad patres*.

- Je ne veux pas le tuer. Je veux le punir. Au XIXe siècle, je l'aurais provoqué en duel... et même au début du XXe...

- Aujourd'hui, tu dois le tuer. Les duels ne sont plus à la mode. Qui se soucie d'honneur par les temps qui courent ?

- Vous avez raison. C'est pourquoi je l'aurais provoqué en duel, au lieu de le tuer dans une forêt comme un brigand. Comme un pirate.

- Les pirates tuent en pleine mer, corrigea l'ivrogne.

- Autrefois la vie était plus noble. Souvent on vous tuait, mais votre honneur était sain et sauf.

Bélozerkalski avait l'intention de lever son verre à l'honneur, mais l'ivrogne désapprouva cette idée.

- Buvons plutôt au châtiment. Et à la justice. Et à l'harmonie. L'équilibre du cosmos a été détruit par son geste. Tu dois restituer l'équilibre.

- Dent pour dent ?

- Mais non. Tu n'as pas besoin de coucher avec elle. Tu peux faire mieux.

- Mieux ? mieux ? Comment ?

- Les châtiments bibliques étaient destinés à ceux qui vivaient en présence de Dieu. Tu dois faire réparer ton revolver et tuer le salopard. Tu penses que la vie humaine est sacrée, qu'on ne peut pas y toucher ? Et les animaux domestiques ? et les animaux sauvages ? La vie de ton chat, par exemple. Tu as un chat ?

- Non.

- Moi, j'en ai un. Extraordinaire. Très fidèle. Il saute sur moi tous les matins. Les chats sont plus intelligents que les chiens. Ils ne veulent pas nous obéir, mais ils comprennent nos ordres mieux que les chiens.

- Et l'agent ? demanda CAB.

- Pourquoi as-tu laissé ton revolver à la maison ? On aurait pu le zigouiller tout de suite. Sur-le-champ.

- Pourriez-vous m'aider, s'il vous plaît ? Mais ne le tuez pas. Je vous en supplie ! Ne le tuez pas.

- On noie les chats et les chiens. Et on écrase les moustiques. Seraient-ils moins précieux que les êtres humains ?

- Peut-être. CAB déposa son verre. L'homme ouvre les yeux de la nature. *Ein Lichtblick, eine offene Stelle.*

- Parce qu'on a une âme ?

- Oui. Sans les êtres humains, la nature serait aveugle.

- Tout vit, tout est plein d'âmes. Prenons une pierre ou une cigarette. Combien de cigarettes as-tu assassiné dans ta vie ?

- Je ne fume pas.

- Je peux fumer ?

- Naturellement.

- Et tous ces cailloux qui crissent sous nos semelles... Qu'est-ce qu'ils sentent, les cailloux ? Tu t'en fiches, hein ? Tu les foules aux pieds, tu les piétines, tu les assassines... Mais tu ne touches pas aux humains.

- J'ai perdu mon honneur. Je n'ai pas l'intention de le perdre encore une fois.

- Ton honneur... Il n'y a plus de duels à notre époque. À propos, les Indiens disent qu'on ne tue pas. On ne peut tuer personne. La vie n'est qu'une illusion. Quelqu'un l'a inventée de toutes pièces. Dieu, peut-être. Un nuage, un panache de fumée. C'est la vie.

- Mon amour en fumée, et son bien en procès, cita Bélozerkalski. Je ne le tuerai pas.

- N'importe qui peut le faire à ta place.

- *Rigoletto*, ça me rappelle *Rigoletto*. Autrefois je chantais un air de cet opéra. J'avais une belle voix. Une basse russe.

- Tu dois le tuer toi-même.

- Un duel...

- Arrête ! À notre époque ce sont les avocats qui se battent en duel pour nous. Plus de sang, plus d'honneur, plus de courage. Tu ne téléphoneras pas à ton avocat, j'espère. On n'est pas en Amérique...

- Mais dans un palais de justice...

- C'est ta chambre de bonne, tu comprends ? C'est ça ton palais de justice. N'oublie pas le revolver.

CAB se rendit compte qu'il était mort de fatigue.

- Et l'agent, pourquoi n'est-il pas mort de fatigue ? demanda-t-il.

- Ce serait trop facile, dit son interlocuteur. Son conseiller.

- Permettez-moi de vous serrer la main.

- Tu es d'accord, non ? Tu me feras plaisir. Et tu vengeras les autres victimes de ce salopard. »

Ils se dirent « adieu ». De nouveau, CAB s'exposa aux caprices du mauvais temps.

Toute l'âme résumée

Quand lente nous l'expirons

Dans plusieurs ronds de fumée.

IV

Le lendemain Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski se réveilla à huit heures. Il n'avait plus sommeil malgré une nuit à moitié blanche. « Une nuit grise, grisonnante. Une grisette de l'époque romantique. » Ce matin-là il ne rendit pas visite à la salle de bain : il avait des choses plus importantes à faire.

« L'agent », annonça-t-il à tue-tête pour ne pas oublier ce qu'il fallait accomplir. Il mit ses souliers et quitta la maison.

Il arriva trop tôt. Le bureau était fermé et personne n'apparut à la fenêtre, malgré ses cris et gestes. « Je vais attendre. Ne t'inquiète pas », murmura-t-il. Et il obéit à son ordre. Il était calme, il était calme. « L'idéal du calme est dans un chat assis », se souvint-il. Mais il n'y avait pas de chaises dans les parages. Dommage. Il aurait dû apporter un fauteuil pivotant pour épargner ses forces, car il tournait sur lui-même comme une toupie ou comme un disque. Il était comme un tourne-disque. Pourquoi ? Parce qu'il voulait prévenir le danger et bénéficier de tous les avantages. « Plus tôt je le verrai, mieux ce sera. »

Dix minutes s'écoulèrent ; la lassitude envahit la partie inférieure de son corps. Il se rappela qu'il n'avait rien mangé, contrairement à son rite matinal. Pas même un croissant ou une brioche. Il consulta sa montre. Quinze minutes. Quatorze minutes. Il avait assez de temps pour manger un croissant et prendre une tasse de café.

Le café était mauvais comme d'habitude, mais le croissant répondit à ses espérances. Il mit un peu de beurre et de confiture sur un toast et dit au garçon qu'aucun pays au monde n'offrait à ses habitants autant de délices. « La France, la douce France. »

« Avez-vous une idée de ce que je gagne ? demanda le garçon. Savez-vous combien d'impôts je paie ? »

Bélozerkalski retourna vers l'agence et regarda à travers les fenêtres. La jeune femme était assise en face de lui, la tête penchée sur l'annuaire des téléphones. « Elle cherche toujours le numéro », pensa-t-il.

« Monsieur Douchgoube est-il là ?

- Il est occupé pour l'instant. Un rendez-vous d'affaires. Je suis désolée, mais il vous faudra attendre un peu. Asseyez-vous, s'il vous plaît. Il y a des magazines sur la table. Faites comme chez vous.

- Non, je ne veux pas faire comme chez moi. C'est trop horrible. J'ai trop attendu. Et il me faut un témoin, quelqu'un d'extérieur. »

Et Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski marcha vers la porte qui le séparait de son ennemi. La jeune femme poussa un cri. Il poussa la porte.

« Enfin, je vous ai trouvé, dit-il en entrant.

- Vous m'avez trouvé ? moi ? vous ? C'est moi qui vous ai trouvé, dit l'agent. Figurez-vous, cet individu me poursuit depuis un mois. L'agent se tourna vers son client, le troisième homme. Oui, il me poursuit, il m'accuse de Dieu sais quoi. Même Dieu ne sait pas de quoi il m'accuse, je parie. Quant à moi, je n'en ai pas la moindre idée. Et il me menace. Oui, cet individu me menace. "Les gens timides menacent volontiers", comme dit Montesquieu. Il vient ici en mon absence et terrorise mes employés. Il ne demande ni argent ni bijoux. Je ne sais pas ce qu'il veut. Si c'était un voleur, j'appellerais la police. Mais ce n'est pas un voleur. Et je ne peux même pas appeler la police. L'agent se couvrit la figure de ses mains. De toute façon, l'agence est munie d'un système d'alarme, ajouta-t-il. À l'aide de ses doigts, CAB s'efforça de démentir les propos de l'agent. Et il a le toupet d'insinuer que je mens, continua l'agent. Pourquoi mentirais-je ? Je suis en train de parler avec un client. Un cas urgent, comme d'habitude. Vous entrez dans mon bureau, vous vous ingérez dans ma vie privée. Et dans ma vie publique, professionnelle. Et vous dites que vous m'avez trouvé ou quelque chose comme ça. Vous rappelez-vous notre rencontre d'hier ? C'est moi qui vous ai trouvé. J'étais las de ces allusions incompréhensibles. Donc j'ai décidé de m'expliquer avec lui. Définitivement. Une fois de plus l'agent parlait au troisième homme. Je suis allé chez lui pour l'inviter dans un restaurant trois étoiles. J'imagine que vous connaissez Faugeron. Il a refusé, figurez-vous. Il a refusé de déjeuner avec moi chez Faugeron. Incompréhensible !

- Incompréhensible, acquiesça le troisième homme.

- Et impardonnable. Un jour il m'a invité chez lui. Je suis venu avec une femme d'origine allemande. Une amie, une amie très chère. Une très jolie femme. Il faut reconnaître que le dîner était splendide. J'adore la cuisine russe : pirojki, saumon, vodka... Nous avons bu, naturellement. Il y avait aussi un couple d'Anglais. Des gens très sympathiques, surtout l'homme. Un diplomate de renom, paraît-il. Il racontait ses aventures. Une chasse aux éléphants, une chasse aux tigres... Je l'écoutais avec attention. Et quand j'ai ouvert les yeux, je me suis rendu compte que mon amie allemande avait disparu. Notre hôte aussi. L'Anglais continuait à parler. Pour sauver les apparences. Je l'écoutais. Pour sauver les apparences. L'Anglais m'a raconté une, deux, trois, quatre - cinq histoires. Cinq histoires de chasse et trois histoires de pêche. Et puis - silence. Une heure plus tard, nos amis sont revenus. Enfin ! L'agent regarda CAB avec mépris. Où avaient-ils passé ces trois heures ? où ? Une simple promenade dans le XVI^e arrondissement ? Rien qu'une promenade ? Je me perdais en conjectures. Hier, j'ai appris la vérité. Il avait entraîné ma compagne dans sa chambre de bonne. Mais, au lieu d'avouer son méfait, il m'attaque, il m'accuse. Il dit que c'est moi... avec l'Allemande... "Ma chambre de bonne n'est pas un bordel", crie-t-il. Il prétend que je fais l'amour dans sa chambre de bonne. Cinq fois par semaine !

- Il est votre ombre, dit le troisième homme, parce que l'ombre est toujours du même sexe, d'après Jung.

- Vous voulez dire que son ego gonflé projette une ombre irrationnelle sur les autres et les désigne comme des créatures du Mal ? demanda l'agent.

- Exactement. Il projette son ombre sur vous.

- Son côté sombre, noir. Son côté russe.

- À votre tour, vous êtes projeté sur cette amie allemande. Votre corps, pas votre ombre.

- Son côté barbare, son côté animal. L'agent se retourna. Plus vous me dénoncez, plus vous devenez un problème pour vous-même. N'oubliez pas que l'injustice du monde ne réside pas à l'extérieur, mais dans votre for intérieur.

Une fois de plus, Bélozerkalski admira les yeux verts de l'agent, ses yeux perçants.

- Ne soyez pas trop dur avec lui, conseilla le troisième homme. Il est certain que votre client hésite à reconnaître les aspects sombres de sa personnalité, mais la connaissance de soi,

en tant que mesure psychothérapeutique, demande énormément de travail sur une période assez longue.

- Cela me fend le cœur de voir à quel point cet homme gâche sa vie ! Et celle des autres. L'agent sortit un gros mouchoir et s'épongea le front. Pourquoi ne le voit-il pas ? Serait-il aveugle ?

- Mon chien est très vieux et il ne voit presque plus, soupira le troisième homme.

- Il est incapable de voir que toute la tragédie prend son essor en lui-même. Il alimente la tragédie. Inconsciemment, cela va de soi.

- Et sa conscience maudit le monde sans pitié qui s'éloigne, s'estompe dans la brume, acquiesça le troisième homme. Mais sa déconfiture, en quoi vous concerne-t-elle ? Je n'en ferais pas une maladie.

- Mon honneur est en jeu.

- Tous les clients ont l'habitude de se plaindre. Dans le monde entier.

- Même les borgnes ne sont pas autorisés à dépasser les bornes. Ce besoin de souiller... Ma raison et mon corps sont purs. L'agent effleura le plexus solaire de Bélozerkalski. C'est vous qui avez montré la chambre à mon amie. En mon absence. C'est vous qui avez fait la tache sur le plafond.

- Cinq fois par semaine... à votre âge... Vous êtes dignes de figurer dans le *Guinness Book of Records*. Le troisième homme regarda Bélozerkalski avec vénération.

- Tout le monde se demande comment il y parvient ! Mais son état me préoccupe. Son état physique, son état moral. Le désir est une maladie, selon saint Augustin. "*Libidinis morbus* !" Savez-vous ce que saint Paul a dit au sujet du *coitus* ? La question fut adressée à Bélozerkalski. "Le désir de la chair, c'est la mort." Voulez-vous que le dise en anglais ? "*Therefore, brethren, we are debtors, not to the flesh, to live after the flesh. For if ye live after the flesh, ye shall die.*" Bien sûr, je fais de mon mieux pour le déguster des femmes. Une fois de plus, l'agent se tourna vers le troisième homme. Je lui dis qu'elles sont lascives et insatiables. Et trop sociables. Leur appétit sexuel n'est jamais assouvi, quel que soit le nombre de rapports sexuels qu'elles ont par semaine, par jour. Cinq fois, dix fois, vingt fois...

- Ma femme prétend qu'elle est fatiguée, dit le troisième homme d'une voix triste.

- Parfois les femmes se lassent de nos caresses, dit l'agent à contrecœur. Mais elles ne se rassasient jamais. "*Lassata sed non satiata*", écrit Juvenal. Rien ne peut assouvir leur soif, même pas le sang des morts. Même pas votre sang ! L'agent pointa son index sur Bélozerkalski. Vous risquez la mort, cher ami ! Dans votre chambre de bonne, sur ce lit étroit. Pris sur le fait – par la mort. Votre maîtresse abandonnera votre cadavre. Elle pourrait être accusée du meurtre. Votre cadavre pourrira pendant des semaines, des mois, des années, avant que les voisins... »

Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski n'hésita pas un instant. Sans mot dire, il marcha vers la porte. La voix de l'agent continuait à résonner partout : « Ne vivez pas dans la ripaille et l'ivrognerie, ni dans les plaisirs impudiques du lit, ni dans les querelles et les jalousies ; mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et ne pourvoyez pas à la concupiscence de la chair. »

La secrétaire resta silencieuse. Il sortit du bureau et prit la direction de l'immeuble où il habitait. Aucune voiture ne passait dans les rues qu'il empruntait mécaniquement. Rien n'aurait perturbé son monologue intérieur, mais il ne pensait pas. Ce n'était pas la peine de penser. *Alles klar*, comme disent les Allemands.

D'ailleurs cet homme ne méritait pas une place dans son monologue intérieur. L'agent était intouchable - impensable en quelque sorte. En Russie, avant la Révolution, les gens de cet acabit étaient des *nédouélespossobnyé* : on ne pouvait même pas les provoquer en duel. Ils étaient indignes de cet honneur.

Bélozerkalski regagna son lit et, pareil à certains personnages de Dostoïevski, s'endormit tout habillé. Son sommeil dura vingt-six heures.

Au réveil il se rappela sa déconfiture. « Son soleil ne s'éclipse pas sur les impies, la pluie arrose leurs champs, la terre ne s'ouvre pas sous leurs pieds... » C'était l'heure du déjeuner. À tout prix il fallait aboutir à une conclusion, prendre une décision. « N'importe qui peut le faire à votre place », se souvint-il. La décision fut prise. Et il approuva sa décision. Il se souvint également des mots qu'un personnage de Lermontov avait prononcés avant un duel : « Il n'y a pas de place pour nous deux dans ce monde. »

Il demanda à plusieurs garçons s'ils connaissaient l'homme à qui il avait parlé la veille. Il le décrit en détail. « Un inquiétant personnage. Mais quelle force de caractère ! Un héros de notre temps. » En vain. L'homme avait disparu.

Bélozerkalski leva la main et un taxi s'arrêta au coin de la rue. « S'il vous plaît, conduisez-moi chez les tueurs à gages. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Connaissez-vous une adresse ? une maison, une cave... Je cherche une sorte de Zorro. Ou Robin des Bois. Et je suis pressé. »

Le chauffeur dit : « Bien, Monsieur », et Bélozerkalski poussa un soupir de soulagement. Le chauffeur l'avait compris. Sans paroles. Les ondes, les ondes... les romances sans paroles. On n'a pas besoin de mots. L'agent, l'agent. Son influx négatif imprégnait l'atmosphère et le cœur des habitants du XVI^e arrondissement. Et même les chauffeurs de taxi... les passants... les touristes étrangers... On sent ces rayons négatifs dans les autres arrondissements, partout en France, en Europe... « Le Mal, pensait-il. Une masse informe, immonde, fétide. Une messe noire. Ténue et subtile, comme un corps aérien. »

Peu importe. Il avait un ami maintenant ; et cet ami était à ses côtés, dans la même voiture. Il ne pouvait pas s'en évader, disparaître comme les autres. « On saute rarement d'un train en marche. On saute encore plus rarement des voitures. Et la ceinture, la ceinture... »

« Dois-je attacher ma ceinture ? demanda-t-il. De toute façon, je ne compte pas m'enfuir. Je n'en ai pas l'intention. Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne. Les ondes, les ondes... Un pendule. Connaissez-vous cet objet ? Ma tante l'utilise assez souvent, plusieurs fois par semaine. Le pendule oscille. Parfois il vole en cercle, de droite à gauche, de gauche à droite. Dans le sens des aiguilles d'une montre, dans le sens inverse. Sous le pendule vous placez une photo de la personne que vous voulez disséquer sur le plan psychologique. Et vous attendez, vous attendez jusqu'à ce que le pendule se mette en marche. Dans le sens des aiguilles d'une montre ou dans le sens inverse. Vous pouvez aussi utiliser un échantillon de son écriture. Ou vous pouvez simplement concentrer votre attention sur la femme. Ou l'homme. La personne que vous disséquez. Vous méditez, vous essayez de voir la personne dans votre appartement. Et le pendule vole dans le sens inverse des aiguilles d'une montre parce que cette femme et cet homme sont abominables, horribles. S'il vole dans le sens des

aiguilles... Non, ça n'arrive jamais. Parce que les êtres humains ne sont pas bons. Ils sont horribles. Vous ne me croyez pas ? Au début je n'y croyais pas non plus. Je me suis moqué de ma tante. Je la taquinais. Ma tante est extravagante. Je pensais que c'était sa nouvelle toquade, rien de plus. Mais c'est vrai, ça marche à tous les coups. Dommage que je n'aie pas utilisé cet engin pendant sa première visite, quand elle est venue toute seule. Les ondes l'auraient démasquée. Elles sont très fortes, les ondes. Elles sont puissantes et prophétiques. Un échantillon d'écriture. Une lettre oubliée dans un livre, dans un tiroir. Une pensée, un souvenir - et le pendule bouge, vole... »

Ils roulaient à vive allure. Il n'y avait pas de feu sur la route que le chauffeur avait prise pour conduire Bélozerkalski vers la maison des tueurs à gages. Il n'y avait ni feux ni policiers. Les tueurs à gages ne vivent pas dans les endroits où les policiers peuvent les arrêter.

« Nous vivons dans le monde des ondes. Et vogue le navire sur les ondes de la vie ! L'onde amère. L'amour, c'est un point où les ondes s'entrecroisent. Et la haine, la cruauté, l'infamie...

*« L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux...*

« Elles nous portent, elles nous bercent... les ondes... même à notre époque où l'air est obstrué par la circulation, la pollution. Il y a des bouchons dans les airs, des embouteillages. Mais les ondes roulent, elles se suivent. À l'âge de la pierre, à l'âge d'or, les gens communiquaient par l'intermédiaire des ondes. Une bouffée d'air leur suffisait. Ils ne parlaient pas, les mots étaient superflus. La télépathie. Ils parlaient avec les oiseaux. Et avec les arbres, les fleurs. Les ondes glissaient à travers le monde. L'air était léger et pur. Le monde était vivant. C'est pourquoi les sorcières pouvaient tuer les gens si facilement. Elles dessinaient leurs ennemis sur le sable. Ou elles façonnaient leurs effigies. Et puis elles les perçaient. Ou elles brûlaient les poupées. L'air laissait passer leur haine. »

L'air ne laissait plus rien passer, sauf la lueur des étoiles qui semblaient plus proches que des paysages terriens.

*Comme un qui s'est perdu dans la forêt profonde,
Loin de chemin, d'orée et d'adresse et de gens ;
Comme un qui, en la mer grosse d'horribles vents,
Se voit presque engloutir des grands vagues de l'onde...*

« Où sommes-nous ? où allons-nous ? Je comprends, je comprends. Ils ne peuvent pas vivre à Paris. Trop dangereux, n'est-ce pas ? En banlieue.

- Il y a même une rampe de lancement dans leur jardin. Pour leur hélicoptère, dit le chauffeur.

- Dans la plupart des procès, ce sont les procureurs qui réclament avec force la sévérité. Aujourd'hui, c'est l'accusé qui l'exige. Vous roulez très vite. Et la limitation de vitesse ? J'aime votre façon de conduire. "Quel Russe n'aime pas voyager vite", disait Gogol. Avez-vous lu Gogol ? *Les Ames mortes*, par exemple ? La mélodie des voyages. O la *troïka*, l'oiseau-*troïka*. Tu voles en rasant le sol. Savez-vous ce que c'est, une *troïka* ? Je suis d'origine russe. Je suis né à Saint-Pétersbourg. Maintenant, ça s'appelle Leningrad. Quel nom odieux ! J'étais heureux là-bas. Etes-vous allé à Saint-Pétersbourg ? Les blocs de glace sur la Néva, au printemps. Le fleuve charrie de gigantesques blocs de glace vers la mer. Et les palais qui s'alignent dans la neige. J'irai y mourir. J'espère que je mourrai à Pétersbourg. La *perestroïka*... »

Les étoiles clignotaient, comme si elles tournaient, comme s'il fallait tourner au prochain carrefour. Mais il n'y avait pas de carrefour. Une autoroute. Et le bruissement des ondes. Il les sentait, il les entendait.

« Ma tante m'a montré ce pendule il y a deux ou trois ans. Un engin dangereux, très puissant. Ce pendule peut vous blesser. Ou même tuer. Il faut se concentrer sur la personne que l'on veut envoyer *ad patres*. Ma décision est justifiée, approuvée. Il mérite la mort. Mais j'ai oublié comment ça fonctionne... l'engin... Doit-il voler à travers les airs et frapper l'ennemi ? comme une balle ? le pendule ? Avez-vous lu *Le Coq d'or* de Pouchkine ? C'est un conte de fée en vers. Un tsar veut s'emparer d'une ravissante jeune fille et son serviteur le

tue par l'intermédiaire d'un coq. Où l'a-t-il frappé ? le coq ? le tsar ? Un instant, je vous prie. »

Bélozerkalski se mit à réciter le conte. Dès qu'il prononça le nom de la jeune fille - Chamakhanskaïa tsaritsa - le taxi s'arrêta.

« C'est ici, dit le chauffeur.

- Où ? demanda Bélozerkalski. Il s'était perdu au milieu du conte de fée.

- Là-bas. Vous n'avez qu'à frapper. »

CAB marchait vers le portail. Le clair de lune faisait de son mieux pour esquisser les contours de la maison au bénéfice des clients potentiels. Mais le clair de lune bâcla son travail. CAB s'immobilisa dans les ténèbres. Il attendait un signe, un symbole : le hurlement d'un loup, le hululement d'un hibou. Du coup, il vit un loup. Deux loups. Non, c'était deux chiens. « Nous ne sommes pas en Russie. Des loups, c'est en Russie, en Sibérie. Des maigres chiens, épars, allongeant leurs museaux... La queue en cercle sous leurs ventres palpitants... Devant la lune errante aux livides clartés... L'écume de la mer... » Les ondes, les ondes... Elles étaient partout. Même aux environs de Paris. Il pataugeait dans des flaques. L'eau pénétrait à travers les semelles. Il était trempé jusqu'aux os. « Est-ce qu'il pleut ? Pourquoi n'ai-je pas pris mon imperméable ? »

Il se retourna. Le taxi était encore là, comme s'il l'attendait. « Vous m'attendez ? cria-t-il. Attendez-moi ! Est-ce que vous me voyez ? » Il cria encore quelques phrases. Et il regretta d'avoir crié : les sons risquaient de réveiller les habitants de la maison. Entre-temps, l'eau l'avait recouvert des pieds à la tête ; il avait l'impression de nager dans la mer Baltique.

Le taxi démarra. Il avait assez de temps pour terminer *Le Coq d'or*, mais il ne continua pas la récitation. Le taxi s'arrêta et il reconnut sa maison, malgré l'absence de lune.

« Tchernychevski a écrit un roman intitulé *Que faire ?* Un mauvais roman, un mauvais écrivain.

- Et après ? demanda le chauffeur.

- Que faire ? demanda Bélozerkalski.

- Pourquoi chercher des tueurs à gages ? Prenez un crapaud ventru et placez le avec des vipères et aspics dans une bouteille sphérique.

- Un crapaud ventru?
 - Le crapaud n'est pas venimeux, mais c'est une éponge à poisons. Un champignon dans la catégorie animale !
 - Donc, j'ai mis un crapaud ventru dans une bouteille...
 - Dans une bouteille sphérique, en compagnie d'aspics et de vipères. Nourrissez-les exclusivement de champignons vénéneux, de digitales et autres ciguës. Durant plusieurs jours.
 - Combien de jours ?
 - Une semaine environ. Alors mettez-les en rage par des morsures, des brûlures, des tourments - jusqu'à ce qu'ils meurent de rage et de faim.
 - Je ne veux pas qu'ils meurent.
 - Arrosez leur corps avec de l'euphorbe en poudre et du verre pilé...
 - Avec de l'euphorbe en poudre...
 - Placez leur corps dans une cornue hermétiquement scellée et extrayez toute leur humidité en la chauffant au feu. Laissez le verre refroidir...
 - Etes-vous alchimiste ?
 - Séparez la cendre des cadavres de la cendre incombustible qui tapisse le fond de l'éprouvette.
 - Comme le dépôt dans une bouteille de vin.
 - Vous obtenez deux poisons : l'un liquide, l'autre en poudre. Le premier sera aussi efficace que la terrible *Aqua Toffana*. Le second, quelques jours plus tard, agira de telle sorte qu'une personne qui en a une pincée dans son verre commencera à s'affaiblir, se rider, vieillir et finalement mourir au milieu d'atroces souffrances dans un état d'épuisement complet.
 - J'aimerais qu'il devienne vieux, très vieux. Cela me suffirait amplement. Je vous dois combien ?
 - Dix mille francs, répondit le chauffeur.
 - Impossible ! Où sommes-nous allés ? en Union Soviétique ?
 - Si vous ne payez pas, je vous dénoncerai à la police.
- CAB sorti son carnet de chèques.
- Avez-vous un stylo ? » demanda-t-il.

Le chauffeur n'avait pas de stylo.

V

À la longue Bélozerkalski abandonna l'idée d'assassiner l'agent par l'intermédiaire d'un ivrogne ou d'un tueur à gages. Il n'allait plus aux environs de Paris, dans une banlieue limitrophe de l'Union Soviétique. D'autre part, la suggestion du chauffeur présentait des difficultés insurmontables. Où trouver un crapaud ventru ? dans la Seine ? Non, il ne voulait pas battre à mort un innocent.

Pourquoi ne pas tuer l'agent par des moyens télépathiques ? Dans son livre *La supernature*, Lyall Watson parle d'un certain Milan Ryzl, un médecin tchécoslovaque dont les patients ou cobayes se transmettaient mutuellement maladies et émotions. « Quand l'expéditeur se concentrait sur l'angoisse de la suffocation et conjurait les attaques dévastatrices d'un asthme, le récepteur avait l'impression qu'on l'étranglait. Quand l'expéditeur se concentra sur les émotions lugubres... »

Pendant plusieurs semaines Bélozerkalski se concentra sur les émotions lugubres ; l'agent continuait à savourer la cuisine française et des femmes internationales. Il ignorait les intentions meurtrières de son client. Et même si on l'avait mis au courant de ce qui se déroulait à quatre cents mètres de son bureau, il aurait éclaté de rire et ourdi une nouvelle machination ; il aurait humilié, déshonoré, détruit un vieil émigré russe. « Il dira qu'il est mort pour jouir des corps féminins impunément – dans ma chambre, sous mon nez. Comment faire triompher la justice ? Abstinence, continence. Je ne dois ni dormir ni boire de vin. Il m'est interdit d'avoir des rapports sexuels. Le jeu n'en vaut pas la chandelle. L'expéditeur est censé tuer un animal et approcher de l'orgasme. "*The approach to an achievement of orgasm.*" Pourquoi parle-t-il de "l'achèvement d'un orgasme" ? Il est trop court, l'orgasme. Je dirais plutôt "acheminement". Ou "acharnement". Résister avec acharnement. À quoi ? A la vieillesse, à la mort. Pourquoi résister à la mort ? »

Bélozerkalski ferma le livre et, sans réfléchir aux conséquences, le laissa tomber de son balcon.

Certes, Monsieur Douchgoubé méritait une punition. Il était aussi répugnant, intouchable que Raskolnikov : il tuait des vieillards. Tant pis, tant pis. Même une douzaine de tueurs n'aurait pas réussi à sauver le monde. *Un héros de notre temps* se termine par la nouvelle *Le Fataliste*. Et le *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein commence par cette phrase : *Die Welt ist alles, was der Fall ist*. Le monde est tout ce qui arrive. Et ce qui n'arrive pas se situe hors du monde. Dans une autre galaxie, peut-être. Dans un autre temps. L'assassinat de l'agent. « J'ai tout fait pour le punir, pour rétablir l'harmonie du monde. J'ai raté mon coup. Œil pour œil. Je n'ai qu'un œil. Lui en a deux. Rien à faire. J'ai toujours été borgne. Le monde aussi. »

Il aurait pu guérir de sa dépression en un rien de temps, s'il avait remercié l'agent immobilier qui, du point de vue philosophique, était son bienfaiteur, son éducateur. En effet, pendant plusieurs mois, il lui enseignait l'indulgence, la patience, l'équilibre mental et d'autres qualités indispensables à tous ceux qui veulent devenir stoïciens. Mais, au risque de paraître discourtois, Bélozetskalski ne lui rendait pas visite. Il ne téléphonait même pas à sa secrétaire. « Je mourrais plutôt que de remercier ce salopard, nota-t-il dans un cahier. Il y a d'autres moyens de guérir. Geoffrey irait chez un psychanalyste. Je suis las de bavarder avec moi-même. Dommage que les psychanalystes français ne connaissent pas le russe. Les patients pleurent-ils sur leurs épaules ? »

Il avait besoin d'une épaule russe pour y pleurer. Mais quelle épaule choisir ? Il était trop vieux pour quitter son appartement. Et il n'avait pas envie de violer les lois de son existence solitaire. Oui, ses repas devaient rester solitaires. Ses lectures, ses méditations. « Ils me riront au nez. Dans mon appartement. »

Quelle oreille choisir ? Nicolas Vassiliévitch avait l'oreille fine, mais sa voix n'était pas musicale et il avalait des pilules trop bruyamment. Et Victor Pavlovitch était devenu si indifférent envers des femmes qu'il n'aurait compris ni le crime de l'agent ni la colère de Bélozetskalski.

Il appela Monsieur Padoutchev. À l'âge de soixante-trois ans Fiodor Michailovitch Padoutchev s'était marié pour la première fois. Après un court échange de salutations, il posa à Bélozetskalski la question suivante :

« Comment obtenir le divorce ?

- Je n'ai jamais été marié. Aucune idée.

- Tu penses que je dois appeler mon avocat ?

- Bien sûr, Fédia.

- Et si elle refuse de divorcer ? Vois-tu, mon avocat adore ma femme. Tu penses qu'il me défendra, dans ces conditions ? Tu penses que je peux gagner ?

- *It's a hard nut to crack*, disent les Anglais.

- Oui, c'est une noix... À propos, as-tu déjà vu *Le Casse-noisettes* et *La Belle au bois dormant* ? Le Bolchoï est à Paris.

- J'ai été très occupé ces derniers temps. Quelles horribles créatures, n'est-ce pas ? Les femmes. Ne me contredit pas !

- Elles sont affreuses.

- Et les agents immobiliers. Quelle horreur !

- Tu as l'intention de vendre ton appartement ?

Bélozerkalski raconta son histoire en quelques mots.

- Ce qui est imprévu produit un effet plus percutant et l'inattendu ajoute au poids d'un désastre.

- Et alors ? demanda Padoutchev.

- Rien, répondit Bélozerkalski. Nous devrions projeter nos pensées devant nous à chaque instant et avoir à l'esprit toute éventualité possible.

- Tu l'as tué ?

- Non.

- Tu es trop bon, trop tendre. Tu veux que je te débarrasse de cet individu ? ou de cette Allemande ? Comment est-elle ?

- Affreuse. Horrible.

- Alors tu n'as rien à regretter. Qu'il lui fasse l'amour aussi souvent que possible. Dans ta chambre de bonne. Donne-leur la clef. C'est la meilleure vengeance qui soit. Il sera puni par la difformité de cette femme. Et tu leur riras au nez. Et le rire peut tuer. Rira bien qui rira le dernier. Et tu seras le dernier. »

Bélozerkalski raccrocha. Il avait raison : ça aurait été plus difficile de chasser Fédia Padoutchev du salon ou de la salle à manger. Fédia était imperméable au pouvoir élégant des allusions. Et même des remarques directes... en russe, en français, en allemand... Bélozerkalski retroussa ses manches, examina ses muscles...

Quelques minutes plus tard, il ouvrit tous les tiroirs de son bureau. Son stylo n'était pas là. Où l'avait-il fourré ? CAB vida les tiroirs. Ses calepins, ses agendas gisaient à terre. Ils craquaient sous ses pantoufles tandis qu'il se dirigeait vers le salon, tandis qu'il revenait du salon. Son imperméable. Il le tourna et le retourna plusieurs fois. Ensuite il vida les poches pour s'assurer qu'il n'avait rien laissé en place. Sur ses genoux, il examina le trésor caché de son imperméable. Parmi les objets éparpillés sur le tapis il y avait quatre clés. « Je n'en ai plus besoin. »

Il demeura à genoux une heure environ. Dans quel but ? pour rendre hommage au passé ?

Il emprunta un stylo à son voisin qui vivait au cinquième étage - plus près de la chambre de bonne.

Il écrivit une longue lettre à un ami d'enfance - un autre pétersbourgeois en exil. Depuis la Deuxième Guerre mondiale ils s'étaient perdus de vue. « Peu importe. Il comprendra. »

Il décrivit par le menu son histoire, sa défaite et ses états d'âme. « Je ne pense pas à la mort, à la nécessité d'avoir un être humain au chevet de mon lit. Quel est donc le but de cette lettre ? C'est d'avoir quelqu'un pour qui je puisse mourir, quelqu'un que je suivrai en exil, que je protégerai de ma personne. Le sage, encore qu'il se suffise, n'en désire pas moins un ami. »

Avant de poster la lettre il téléphona à Tatoussia.

« S'il te plaît, donne-moi l'adresse de Sacha Béléroussov.

- Tu veux son numéro de téléphone ?

- Non, non. Merci. Non. »

Trois semaines plus tard il reçut la réponse :

Cher Constantin Alexeïevitch,

Très souvent, de nos jours, l'homme s'écarte de la loyauté envers son Eglise par vanité ou à cause des perspectives matérielles qu'il tente constamment d'élargir, d'étendre, d'agrandir pour améliorer sa vie ici sur terre. Mais ce que le chrétien orthodoxe oublie dans son aveuglement, c'est qu'en dépit de toutes ses attentes, de tous ses efforts, la mort mettra un terme à tout cela. À TOUT ! Point final. Et, après la mort, on lui demandera de rendre compte de ses actes en face de la Justice Divine et Absolue de Dieu. As-tu été fidèle au Seigneur ton Sauveur à travers sa Sainte Eglise et ses enseignements ? Si la réponse est « oui », tu recevras la vie éternelle ; si la réponse est « non », tu ne connaîtras que le chagrin, la douleur, le malheur.

Rappelons-nous que l'homme n'est pas assez fort pour faire le bien en ce temps où la vie est devenue dégoûtante, ordurière, répugnante et dépravée comme jamais auparavant. Rappelons-nous qu'il est devenu extrêmement difficile pour un chrétien de se battre contre des démons tels que la vanité, la haine, la fausseté, le mensonge et la fourberie. Aussi devons-nous demander au Seigneur notre Sauveur de garder notre foi pure et forte, et de nous accorder aptitude et courage afin de repousser les hordes de démons. Il faut mériter le nom de chrétien orthodoxe. Amen.

P.S. Au moment de la mort, les forces diaboliques font une tentative désespérée pour détourner l'âme en route vers le Ciel.

Bélozerkalski tendit le poing dans un geste de défi et se voila la face. Dans un geste de désespoir. Il fit beaucoup de gestes en l'espace de quatre minutes. Pour une fois son corps semblait doté d'une multitude de membres qui lui arrachaient les cheveux, le frappaient au front, lui caressaient la poitrine, les épaules, le ventre, les genoux – de leur propre initiative. Leur action désordonnée fit naître une idée dans sa tête. Soudain une voix de stentor résonna dans la pièce : « Inviter Tatoussia ! ».

Il finit par ramener à la raison ses nombreux membres et se précipita vers le téléphone.

« Tatoussia ! Tatoussia !

- Que se passe-t-il ? Kostia, c'est toi ?

- Tatoussia, je n'en peux plus. Ils se moquent de moi. Ils me rient au nez.

- Qui ? qui ? Calme-toi, Kostia ! Tu m'entends ? C'est mauvais pour ton cœur. Prends une aspirine...

- Ils ne se donnent même pas la peine de dire : « Navré. Je ne suis pas en mesure de vous aider. »

- Peu de gens offrent leur support moral sans contrepartie.

- Tatoussia, s'il te plaît... Je suis fatigué, je suis crevé.

- Tu dois te coucher immédiatement. Ne regarde pas la télévision. Tu peux même prendre un somnifère...

- Viens, Tatoussia. Viens, viens. Le plus vite possible.

- Je suis occupée pour l'instant. Ekatérina Stépanovna...

- Viens, je t'en supplie. »

Elle arriva quelques heures plus tard. Il ouvrit la porte et posa la tête sur son épaule.

« Kostia, mon cher, ne pleure pas ! Tu n'es pas un petit garçon. Un petit garçon, un tout petit garçon... »

Ses paroles consolatrices le rendaient encore plus malheureux. Il fondit en larmes. Les larmes coulaient le long de ses joues et tombaient sur sa robe avec aisance, sans affectation - comme s'il n'avait fait que cela, toute sa vie.

« Tatoussia, Tatoussia...

- Regarde ce que tu fais. Tu n'as pas honte ?

- Merci infiniment. Je suis très reconnaissant. Merci, merci.

- Allons-nous rester debout tout le temps ? dans le vestibule ?

- Je suis désolé, Tatoussia. Entre, je t'en prie.

Ils pénétrèrent au salon. Ils s'installèrent sur le divan. Il prit sa main.

- Tatoussia, Tatoussia, ne m'abandonne pas...

- J'ai un dîner...

- Tu n'as pas faim. Si ? Nous pouvons dîner ensemble. À la maison ou dans un restaurant. Je connais un restaurant...

- Sois raisonnable, Kostia.

- Annule tes rendez-vous, tes réservations...

- Kostia, Kostia...

- D'après certains penseurs russes, tout le monde doit souffrir. Si la vie vous traite bien, vous êtes censé vous torturer pour faire contrepoids à la magnanimité de votre destin. Mais c'est la vie qui me traite mal, très mal : je ne singe pas les souffrances. Je ne joue pas la comédie. Ni la tragédie. Les faux dans l'art sont amusants et parfois même dignes des originaux. Un être humain qui feint un sentiment ou un état d'âme est répugnant, immoral. »

Il tenait toujours sa main. Enfin il lâcha prise et Tatoussia se leva. Elle alla dans la cuisine, mit de l'eau à bouillir et demi-heure plus tard ils terminaient leur première tasse de thé. Ils burent une deuxième tasse, une troisième... De nouveau il fondit en larmes.

« Kostia, Kostia... Elle lui caressait les bras, le menton.

- J'ai vécu trop longtemps, Tatoussia. Je ne connais plus le monde. Je ne le reconnais plus.

- À quoi bon le connaître ?

- Les gens sont si étranges, si cruels. Et les lois de ce monde. Je parle des lois naturelles. C'est affreux.

- Tu as raison. Nous sommes devenus faibles et vieux. Mais nos amis...

- Non. Il n'y a pas d'amis. "Qu'un ami véritable est une douce chose !" Mais il n'y pas d'amis véritables. Il n'y a que des faux amis.

- Calme-toi, Kostia. Tu souffres de surmenage. Ou c'est la solitude.

- "Plutôt souffrir que mourir." Non, je ne suis pas d'accord.

- Ou c'est une indigestion. Quoi qu'il en soit, tu peux compter sur nous. Il faut que tu le saches - tu as des amis. Que manges-tu tous les jours ? Tu dois manger des légumes et des fruits. Et surtout pas d'alcool. Tu aurais dû te marier dans les années quarante. Tu aurais dû épouser Olga...

- Olga ? Je pensais que Tatiana...

- Non, imbécile. Tatiana était folle. Comme Nastassia Philipovna. Le toit se déplace. Tu connais cette nouvelle expression ?

- Je l'aimais. Deux étions et n'avions qu'un cœur.

- Ne me parle surtout pas d'amour.

- Oui. C'est affreux, affreux.

Elle l'accompagna jusqu'à son lit et le borda.

- Tu me laisses seul ? demanda-t-il. Où vas-tu ?

- Ne me pose plus de questions.

- Pourquoi ? pourquoi ? Je veux savoir. Tu es malheureuse ? avec moi ?

- Fais de beaux rêves, dit-elle. Je t'appellerai demain.

- Ne pars pas. C'est ma chambre à coucher. Enfin.

- Oui, c'est ta chambre à coucher. Je t'appellerai demain matin.

- Demain matin ? Quelle date sommes-nous ? »

Elle était déjà dans le salon.

« Attends ! Je t'accompagne », murmura-t-il en fermant les yeux.

VI

Bélozerkalski se réveilla et, immédiatement, sa mémoire lui infusa un sang nouveau, une sensation de bien-être. « Tatoussia », dit-il. Et il chanta *Les yeux noirs* quatre fois de suite. Après cette sérénade matinale il quitta le lit et courut à la salle de bain. Le revolver se prélassait toujours dans le lavabo. Il le ramassa, courut au salon et le jeta par la fenêtre.

« Tatoussia est si gentille, pensa-t-il en se frottant les mains. Et nous nous connaissons depuis des années, depuis des siècles. Avancement à l'ancienneté. L'âge passe avant la beauté, en d'autres termes. »

Le mari de Tatoussia était mort deux ans plus tôt ; elle vivait à présent avec sa cousine. En d'autres termes elle vivait seule. « Il y a tant d'autres termes disponibles. Et nous prononçons toujours les même mots. C'est là le problème. C'est pour cela que nous sommes à l'étroit sur terre. »

Hier elle l'avait abandonné. En d'autres termes elle avait promis de l'appeler au réveil. Elle était libre - dans l'après-midi, dans la soirée. « Et demain, elle sera libre demain. Elle ne doit s'occuper de personne. Ni enfants ni parents. Elle n'a personne à soigner, sauf moi. Quelle bonne nouvelle ! quel plaisir en perspective. »

Il déposa toutes ses clefs sur la table de la salle à manger et les caressa avec un sourire mystérieux. Tatoussia téléphona à onze heures vingt-deux minutes. Après quelques gémissements il se plaignit de maux de tête.

« Une migraine, probablement. Il n'y pas de quoi s'inquiéter.

- Mais je n'ai pas d'aspirine, dit-il avec des larmes dans la voix.

- Tu n'as pas besoin de médicaments. Tu en prends trop.

- J'ai très faim. Et mon frigidaire est vide.

- Habille-toi et...

- Je ne peux pas. J'ai des vertiges.

- J'ai vu une boîte de caviar sur un appui de la fenêtre.

- Je me suis réveillé au milieu de la nuit et je l'ai mangée. »

Quatre heures moins dix.

Il ouvre la porte, lui baise les mains et l'emmène au salon.

« J'ai tiré la leçon de cette histoire, dit-il. Maintenant je préfère les attitudes rationnelles aux attitudes passionnelles.

- Quelle histoire ?

- Un incident, rien de plus. C'est la vie. On apprend tous les jours. "*The Survival of the fittest*", comme disait Darwin.

- De quoi parles-tu ? de tes rhumatismes ?

- Mes rhumatismes n'ont aucune importance.

- Qu'est-ce qui est important, d'après toi ?

En guise de réponse, il lui montre un seau à champagne où flottent quelques glaçons.

- Et la bouteille est en haut, dit-il d'une voix langoureuse.

- Où ?

- Tu verras. Nous allons sortir.

- Tu m'as dit que tu ne pouvais pas aller dehors.

- Nous restons dans l'immeuble. C'est au dernier étage.

Il soulève le seau et renverse de l'eau sur son pantalon, sur ses chaussures. Un glaçon roule vers le piano.

- Remet le seau à sa place. Tout de suite.

- Allons-y. Nous n'avons pas de temps à perdre. S'il te plaît.

- Tu as des vertiges...

- Il faut se dépêcher. Sinon, je le regretterai toute ma vie...

Il quitte le salon, se retourne.

- S'il te plaît, ouvre la porte, Tatoussia.

- Non.

- Ouvre la porte, s'il te plaît. Ce machin est très lourd.

- Pose le par terre.

- Ouvre la porte. Au nom du passé... »

Elle ouvre la porte.

- Tu es solide comme le pont Neuf, dit-elle. L'ascenseur. Nous pouvons prendre l'ascenseur.

- Il est toujours en panne. Tant de locataires dégringolent tous les jours, depuis des années. Cet escalier est tortueux. Heureusement que j'habite au deuxième étage. De toute façon, j'aime me promener le long de cet escalier, le long du Temps. Un bon exercice. Notre cœur est en parfait état. Nous sommes jeunes. *And to be young is very heaven!* »

D'un coup de pied, il ferme la porte et ils commencent à monter. Plusieurs fois, il manque laisser tomber le seau, car ses doigts sont engourdis par le froid. Et il ne peut pas se pencher en avant pour poser le seau par terre : ses rhumatismes sont de retour. Et il a peur de se rompre le cou en faisant une culbute dans l'escalier.

Malgré les reproches et les craintes ils s'approchent du dernier étage, de la chambre de bonne.

« Tatoussia, ouvre la porte, s'il te plaît.

- Quelle porte ? Une de tes métaphores habituelles ?

Ils se tiennent immobiles dans l'escalier.

- Une licence poétique. Désolé, Tatoussia. Ce n'est pas loin. J'espère que ce n'est pas loin. C'est tout près, en fait. Voilà, nous y sommes.

- Une chambre de bonne ? Pourquoi ? Elle lui serre le coude.

- S'il te plaît, prends la clef dans ma poche...

- Laquelle ?

- La plus petite. Dans la poche droite. L'autre poche.

Elle ouvre la porte et fixe ses yeux sur le lit.

- Pourquoi est-il là ? au milieu ?

- Et toi, où le mettrais-tu ?

- Ici. Ou là.

- Je croyais que ce serait plus piquant... Peu importe. Mettons-le près du mur.

Ils poussent le lit vers le mur.

- Maintenant, ça ira. Je suis certain. La bouteille, ouvrons la bouteille. Assieds-toi, Tatoussia.

- Où ?

- Sur le lit.

- Sur le lit ?

- Tu peux t'asseoir sur une chaise, si tu veux.

- Pourquoi m'as-tu amenée dans ta chambre de bonne ?

Une question évidente. Non, pas tout à fait. Peu importe. Il aurait dû préparer une réponse plausible. Que faire ?

- Je croyais que ce serait plus piquant... Elle le regarde dans le blanc des yeux. Les yeux noirs. Je dis la vérité. Asseyons-nous.

- Pour quoi faire ?

- Nous sommes obligés d'attendre.

- Quoi ?

- La température. Douze degrés. Quinze minutes.

- Quinze minutes ?

- Le champagne.

- Je suis désolé, ma cousine...

- Qu'a-t-elle, ta cousine ?

- Ses enfants...

- Quel dommage que nous n'ayons pas d'enfants, Tatoussia. Il verse du champagne dans une flûte et s'appuie contre le mur. Donne-moi quelques minutes, Tatoussia. Cinq minutes tout au plus.

- Pour quoi faire ?

- Je vais m'allonger, si tu n'y vois pas d'inconvénient. »

Il laisse tomber la flûte, se couche et murmure entre ses dents : « Prends l'initiative, prends l'initiative. » Elle reste sur sa chaise, près de la fenêtre.

« Je suis désolé de te faire attendre. Tu n'es pas trop occupée cet après-midi ?

- Non.

- Merci. Merci infiniment. Je te suis très reconnaissant, ma chérie. Ma Tatoussia. »

Bélozerkalski se redresse. « Si on remettait le lit au milieu ? Qu'en penses-tu ?

- Pour quoi faire ?

- Une tentative n'est pas une torture.

Ils poussent le lit vers le milieu de la pièce. De nouveau, il se couche.

- Trois minutes, pas plus. Promis. »

Bélozerkalski regarde le plafond. « Où est la tache ? Il y avait une tache là-bas.

- Au plafond ?

- Au plafond.

- Ta femme de ménage...

- Je n'ai pas de femme de ménage.

- C'est une autre chambre de bonne. Je veux dire que tu as dû voir cette tache dans une autre pièce. Dans un autre appartement.

- Je l'ai vue ici. »

Tatoussia prend un éclat de la flûte brisée et l'examine méticuleusement.

« Victor Pavlovitch, s'exclame Bélozerkalski.

- Il est mort ?

- Il est à Paris, actuellement ?

- Je ne sais pas.

- Il doit être à Paris. Il n'est pas en Bourgogne. Il a acheté une gentilhommière en Bourgogne.

- Oui, je me rappelle.

- Est-il en Bourgogne ?

- Je ne sais pas.

- Je serai de retour dans cinq minutes. »

Bélozerkalski descend l'escalier quatre à quatre. Il n'a aucune crainte. Il est plein d'entrain, plein d'allant, plein d'enthousiasme, plein de vivacité. Il est au téléphone, à présent ; il parle à Victor Pavlovitch.

« Venez, mon cher. Venez. Combien d'étés, combien d'hivers. Je cuisine très bien, vous savez.

- Depuis quand est-ce que tu cuisines ? demande Tatoussia. Elle le suit pas à pas, anxieuse et curieuse.

- Je vous attends. Dépêchez-vous, mon cher. Il n'y a pas de temps à perdre.

Bélozerkalski raccroche et lève les yeux.

- Pourquoi l'as-tu invité ? Ce raseur...

- Tu ne le verras pas. Je te promets, tu ne le verras pas. »

Lorsque Victor Pavlovitch frappa à la porte - il n'avait pas trouvé la sonnette dans les ténèbres - Tatoussia était déjà assise dans la chambre de bonne. Bélozerkalski ouvrit la porte et salua son ami. Victor Pavlovitch fuma une cigarette. Constantin Alexeïevitch lui demanda la permission de s'absenter quelques instants. Un quart d'heure, tout au plus.

« Je dois sortir pour acheter un gâteau. Un gâteau au chocolat. Vous aimez le chocolat ?

- Oui.

- Très bien. Attendez-moi ici. Ma bibliothèque est à votre disposition. J'aurais dû faire mes courses avant, mais un appel téléphonique, *a long-distance call*...

- Je peux venir avec vous, dit Victor Pavlovitch.

- Non, ce n'est pas la peine. Je serai de retour dans quelques instants. Désolé. Un gâteau au chocolat. J'étais sûr que vous aimiez le chocolat. »

Il enferma Victor Pavlovitch dans son appartement et monta l'escalier. Tatoussia était assise près de la fenêtre.

« Il va pleuvoir, dit-elle. Il n'y pas d'étoiles.

- Donne-moi quelques minutes, s'il te plaît. »

Quelques minutes. Quelques heures.

« À quoi bon parler des étoiles, Tatoussia ? Tant de mondes absurdes et cruels... Cela ne peut être autrement. L'univers est un gigantesque miroir. La même stupidité, les mêmes supplices. Les mêmes tentatives, les mêmes tortures. Dieu n'est pas inventif. Dieu est un violoniste qui racle son crinclin. Je suis las des étoiles.

- C'est vrai ?

- J'aimerais entendre la pluie. C'est le son que j'aime le plus... sur notre terrasse... Les gouttes de pluie qui tambourinent sur le toit...

- Où ?

- A Pavlovsk.

- Tu ne peux pas te souvenir de Pavlovsk.

- Mon père me parlait de tout cela.

- Victor Pavlovitch ! Qu'est-ce qu'il fait en bas ? tout seul ?

- Il est parti. Il a dû partir. J'aurais dû partir moi-même. Ils étaient sûrs que je les attendais en bas. Que serait-il arrivé sans moi ? Je me demande...

- Tu as participé...

- Ils se seraient débrouillés, j'imagine. Je n'y suis pour rien, je n'y suis pour rien. "L'oiseau rouge". "La branche de corail". Y sont-ils pour quelque chose ? Que s'est-il passé ? S'est-il passé quelque chose ? *Truth will out*, comme disent les Anglais. La vérité sera dehors. Ont-ils jamais vu la vérité, les Anglais ? Elle est toujours dedans. Tant de choses sont dedans.

- De quoi parles-tu ?

- Elle était couchée sur ce lit avant son arrivée. J'étais avec elle. En tête-à-tête.

- Avec ta Lolita ?

- Avant, après. Tout se passe avant quelque chose... et après quelque chose... Comment savoir ce qui arrive avant ? avant quoi ? Une porte ouverte. Un frémissement de l'air. Une tache au plafond. Une ombre, rien qu'une ombre. Cette chambre est au nord, il n'y a pas assez de lumière. Ils étaient des ombres, eux aussi. De grandes ombres, des ombres grandeur nature. Les Chinois ont un théâtre comme ça. Ombres chinoises. Un écran translucide.

- Il y en avait un à la maison, dit Tatoussia. Dans mon enfance j'ai souvent joué dans des spectacles d'ombres.

- Comment parvenir au-delà des ombres, au-delà des soupçons ? On marche, on marche, on marche... rien que des ombres... À quoi bon marcher ? Il n'y a pas de lumière au bout du tunnel. Pas de bout, pas de lumière. Pas de tunnel non plus. Une chambre avec un lit. Et une

fenêtre. Le retour à la maison. Contradiction dans les termes. Retour, maison. Nous sommes toujours à la maison. »

Lorsqu'il eut fini de parler, le silence revendiqua ses droits. Comme d'habitude.

« Il commence à pleuvoir, dit Tatoussia.

- Je n'entends rien.

- Parce que tu parles sans arrêt. Ou tu gigotes...

- Non.

- Les ressorts grincent...

- Non.

- Tu l'entends ? maintenant ?

- Non.

- Viens. Tu verras les gouttes sur les vitres. »

Il se leva, s'approcha de la chaise où Tatoussia était assise et colla le visage contre la vitre.

Plus ne suis ce que j'ai été,

Et ne le saurais jamais être,

Mon beau printemps et mon été

Ont fait le saut par la fenêtre.

La rue était vide et sombre. Les habitants de Paris avaient peur de quelque chose. De quoi ? Les Soviétiques avaient-ils déclaré la guerre ?

« Attendons que quelqu'un traverse la rue.

- J'ai vu un passant tout à l'heure, dit-elle.

- Qui ?

- Un passant.

- Tu l'as reconnu ?

- Non.

- Tu l'as vu quand ? Tatoussia consulta sa montre. Il portait quoi ?

- Un manteau beige, je crois.
- C'était Victor Pavlovitch.
- Toi aussi, tu as un manteau beige.

Bélozerkalski recula et regarda autour de lui. Puis il regarda en bas, comme si son regard pouvait atteindre la silhouette courbée, assise dans son appartement, dans un des ses fauteuils. « J'ai grimpé cet escalier mille fois pour me voir de loin, des hauteurs qui sont modestes en comparaison de l'Olympe. Pourtant, grâce à cette chambre de bonne, je me rends compte à quel point je suis petit et sans ressources. Seul, abandonné, assis en bas, attendant quelque chose, un événement. Comme si quelque chose pouvait arriver dans ma vie qui n'est pas plus grande qu'une page arrachée d'un magazine. Une douzaine de monologues intérieurs, un ou deux titres en gras. Il est temps de me rejoindre en bas. Pas à cause de la nostalgie. Il faut que je prenne soin de moi-même. *Sibi totus animus vacet. In se recedendum est. Sunousia*. Un spasme de plaisir, une femme qui se frotte contre moi. Comme un chat. Le chat que j'ai eu avant la guerre se frottait contre ma jambe. Je n'ai pas besoin d'un autre chat. Tout cela se termine par un spasme, une convulsion, une crise cardiaque, la mort. Il faut que cela finisse une fois pour toutes. »

Malgré sa décision de rentrer chez lui, il passa six minutes dans la chambre de bonne, en face du mur où rien ne pendait, ni tableaux ni photos.

- Si on allait rejoindre Victor Pavlovitch ? Si on déjeunait ensemble ? demain ? dans ta chambre de bonne ? Si tu veux.

- On ferait mieux de déjeuner ailleurs. De toute façon je n'ai pas faim. Je n'ai pas faim. Je n'aurai plus faim, jamais. Vivre comme un poème... par cœur... »

Victor Pavlovitch dormait dans un fauteuil. Il ronflait sur six tons divers, aigus ou graves, mais continus et formidables.

TROISIEME PARTIE

I

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure ?

Un soleil, un soleil, une heure, et puis une heure ;

Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit...

La porte s'ouvrit et se referma. Quelqu'un entra, tout le monde sortit. Que reste-t-il de ces visiteurs ? Des chaises vides.

Bélozerkalski ne croyait pas dans le Dieu des chrétiens. Mais il refusait de donner le monde en pâture aux formules chimiques et aux structures moléculaires. Son univers n'était ni matériel ni matérialiste ; il était habité par des esprits et des fantômes. Un univers décentralisé.

Omnia sunt plena Jovis. Tout à coup il ressentait la présence de Dieu. Mais la porte était ouverte ; les fauteuils étaient vides.

Malgré sa mentalité païenne il lisait la Bible assez souvent. Il la lisait même lorsque le temps était au beau fixe - à l'extérieur et à l'intérieur. Le printemps de l'âme.

Il admirait la poésie des Psaumes et sondait la misère de Job. Pourtant il était d'accord avec le célèbre cabaliste qui affirmait que les Juifs auraient exposé les actions de Dieu avec plus d'habileté et de raffinement s'il avait fallu écrire une épopée, un conte de fée. « Mais nous nous sommes bornés à copier un livre sacré dans lequel chaque mot, chaque lettre sont irremplaçables. »

« Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur. » Il s'indignait de voir tant de misère autour de lui. À l'instar des Russes rebelles, il en imputait parfois la faute à l'Etre Suprême.

« Comment pouvez-vous croire en un Dieu qui nous oublie de temps à autre ? demanda-t-il à Piotr Petrovitch.

- Dieu ne nous oublie jamais. Jamais ! Piotr Petrovitch fumait un cigare après un dîner plantureux.

- Et le début de l'Exode...

- L'Exode ?

- "Elohim entendit leur soupir et Elohim se souvint de son alliance avec Abraham et Jacob." Un trou de mémoire. L'humanité souffre, parce que l'Etre Suprême a la mémoire courte.

- Pourquoi lisez-vous l'Exode ? Vous devriez étudier Le Nouveau Testament. Prenons par exemple... »

Pourtant, même Piotr Petrovitch reconnaissait que Bélozerkalski était sur la bonne voie car, selon Dostoïevski, l'on doit être chaud ou froid - jamais tiède.

« Dans quelle catégorie mettez-vous des chauds-froids de poulet ?

- Votre ironie est déplacée, Constantin Alexeïevitch. Mais votre rébellion contre Dieu prouve que vous pensez à Lui, que vous L'aimez. De la haine à l'amour il n'y a qu'un pas.

- Je ne hais pas votre Dieu, répliqua Bélozerkalski.

- Notre Sauveur et Rédempteur, corrigea Piotr Petrovitch.

- Je crois qu'Il est incompetent, c'est tout.

- Les livres que vous avez dans votre bibliothèque ne font qu'aggraver la confusion qui règne dans votre esprit. Avant la venue de Jésus-Christ, l'univers avait été gouverné par une bande de dieux incompetents. Mais depuis Sa Résurrection... »

Pourquoi changer d'avis ? maintenant ? Trop tard, trop tard. Il se méfiait des gens qui commençaient à croire en Dieu à cause de leurs infirmités ou au seuil de la mort. Il ne voulait pas s'agenouiller devant Dieu à la dernière minute. Il écrivit à un correspondant pieux : « Une dose massive de barbituriques ne doit pas influencer notre attitude envers le christianisme. » Il affirmait que la foi n'était pas le jouet des événements, des caprices du corps.

Au seuil de la mort les athées russes ont souvent recours à la Bible, surtout dans les romans du XIXe siècle. D'ordinaire, les romanciers russes mettent la Bible sur les tables des

prostituées ou dans les sacs de leurs compagnons de voyage. « Lisez-moi quelques passages de ce livre ! Merveilleux ! extraordinaire ! J'aurais dû y penser ! C'est vrai ! J'ai consacré toute ma vie aux cartes et aux femmes. Dorénavant... »

Bélozerkalski ne jouait pas aux cartes et ne connaissait pas de prostituées malgré sa poursuite infernale des femmes. Il lisait la Bible dans le silence nocturne de sa chambre. Il lisait la Bible tout seul. Il lisait l'Écclésiaste.

Il était en accord avec lui. Il appréciait surtout le « caractère tiède » du livre. Ni l'été ni l'hiver ne semblaient attirer l'auteur dont la saison favorite était l'automne. Tendresse, tendresse. Un sentiment automnal. Un sentiment tiède. La pitié est tiède, la mélancolie est tiède. On était aux beaux jours de la tiède saison. « Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques. »

Notre monde. Si petit, si fragile. Nous pouvons le tenir au creux de la main. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, mais les événements anciens ne perdent ni leur fraîcheur ni leur beauté. Beauté, beauté. Sa mémoire esquivait la laideur du passé. Il n'avait plus de temps pour la laideur. *Nevermore* ! Il fermait les yeux sur les erreurs de Dieu.

Le temps. Pour un temps. N'avoir qu'un temps. Un temps long, court. Trouver le temps long. Le temps me dure. Voilà, il y a bien longtemps que... Il est grand temps que... Tu as tout le temps. Prends ton temps. Que peu de temps suffit pour changer toutes choses ! Ce vêtement a fait son temps. Mon corps. J'ai fait mon temps. Ceux qui payent de leur temps et de leur personne. Je reprends haleine une minute... juste le temps d'inventer une histoire.

Temps pour savourer Beethoven et Proust, Schubert et Botticelli.

Il méditait sur les énigmes de la vie, de l'au-delà, parce qu'il ne pouvait pas faire autrement. Ses pensées allaient quelque part, mais ce mouvement, ce but illusoire ne l'aidaient pas à surmonter la peur de la mort, la peur de la vie. Il ne voyait pas de différence entre la vie et la mort, entre la sagesse et la stupidité, entre les pensées et le vide. Oui, quelque chose se déplaçait dans sa conscience et il n'avait l'intention ni d'accélérer ni de ralentir ce mouvement. Il ne l'arrêtait pas non plus.

Il fallait se préparer à la disparition du mouvement circulaire, des cercles vicieux. Mais il ne savait pas s'y prendre. Il se rappela un ami qui avait visité l'Union Soviétique à la fin des

années cinquante. Avant de se mettre en route, il étreignit Bélozerkalski sur son cœur et dit à voix basse : « Pardonne-moi mes péchés.

- Pardonne-moi les miens », répondit Bélozerkalski.

Temps pour pardonner et oublier l'injustice humaine, la cruauté. Temps pour s'offenser et temps pour pardonner. Et temps pour oublier. Et temps pour oublier.

« Je te pardonne tout et veux tout oublier. » Non, il ne pardonnait pas. Il oubliait. Il préférerait oublier la vie et ses habitants. De toute façon il est plus facile d'oublier que de pardonner, surtout quand on a la mémoire courte.

« On pardonne tant que l'on aime. » Il n'aimait plus personne. Sauf les mots, sauf les morts. Mais les mots n'avaient cure de son pardon. Ni le morts d'ailleurs. Ce n'était pas la peine de pardonner aux mots, aux morts.

Au lieu de *Tristan et Iseult*, il écoutait *Parsifal* à présent. Et *Tristan* gisait dans un coin éloigné de sa mémoire où rien ne le protégeait contre l'érosion. Iseult surtout. Qu'elles disparaissent enfin de sa vie, les femmes du monde entier. « Nous observons l'érosion des critères moraux », dit Oleg Olegovitch. Mais certains souvenirs sont moins fragiles que les critères moraux ; ni le vent ni la pluie ne peuvent les éroder. Il porta l'enregistrement de *Tristan et Iseult* à la cave. Loin des yeux, loin du cœur, loin du corps. Il est facile de raturer un mot. Et à Petersbourg, sous l'effet de l'érosion, il ne restait plus des statues qu'une masse de pierre anonyme.

Temps pour oublier tout le monde : loin de la mémoire, loin du cœur. « Les deux superpuissances se sont mises d'accord pour réduire leur arsenal nucléaire », dit un présentateur à la télévision. Bélozerkalski espérait qu'un jour les habitants de la terre se mettraient d'accord pour réduire leurs souvenirs, leurs impulsions grégaires. Il leur donnait l'exemple. Il entamait le long processus de réduction des attachements, des habitudes sociales. La seule personne avec qui il s'entretenait encore ne pouvait pas le déranger chez lui : Arthur Pavlovitch perdait la vue.

Ils se parlaient souvent au téléphone – surtout au sujet de la vue, de son importance dans la vie de tous les jours. Quand Bélozerkalski se lançait dans une diatribe contre la lumière et son interférence dans les affaires des hommes, il cherchait à déloger de son esprit les vestiges

du monde extérieur. Loin de la lumière, loin de la vie. Un jour il cita quelques lignes d'un poème de Thomas Gray :

*Full many a gem of purest ray serene,
The dark unfathom'd caves of ocean bear:
Full many a flower is born to blush unseen,
And waste its sweetness on the desert air.*

« Personne ne peut voir ces rayons. Personne ne peut voir ces fleurs, dit-il avec une ardeur inhabituelle. Elles poussent dans le désert.

- Personne ? demanda Arthur Pavlovitch avec méfiance : il était sûr que les autres pouvaient voir l'homme invisible. Ces fleurs, il ne les entendait pas non plus : il ne connaissait pas l'anglais.

- Personne. Ni les myopes ni les presbytes. Ce que tout le monde voit est abominable, répugnant.

- Ne voient-ils pas des fleurs, d'autres fleurs ? et les rayons du soleil ? et le clair de lune ?

- Ces rayons, que nous apportent-ils ? Nos fleurs sont différentes de celles dont Thomas Gray parle dans son poème. *Les fleurs du mal*. À propos, les fleurs de Baudelaire existent pour toi. Plus que pour les autres. N'est-ce pas merveilleux ? Ton odorat subtil...

*Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans les solitudes profondes.*

- Et toi ? Tu vois les fleurs du poème ? de l'autre poème ?

Bélozerkalski ne répondit pas : il ne voulait pas perdre le fil de son raisonnement.

- Quel dommage que je ne sois pas né dans les profondeurs océaniques, dans ces "*dark unfathom'd caves*". Plus nous approchons la surface de la terre, notre mère nourricière, plus la laideur vient à notre rencontre.

- Ces fleurs poussent à la surface de la terre, dans un désert. Les fleurs du poème.

- Les sons et les parfums sont plus substantiels, plus réels. Que ferais-tu sans la *Neuvième* de Bruckner, sans le bouquet du château Lafite ? De toute façon, tu ne peux voir que sept points. Personne ne le peut. Ton ophtalmologiste doit t'expliquer ce phénomène d'un point de vue scientifique.

- Je n'ai pas l'esprit scientifique. La voix d'Arthur Pavlovitch rappelait de vieux disques, des soixante-dix-huit tours.

- Moi non plus. Tu as mal à la gorge ?

- Non, je suis triste. Et fatigué. J'ai du mal à vivre. J'ai du mal à mourir.

- Je suis aveugle, moi aussi. En un sens. L'aveugle qui conduit l'aveugle. Bélozerkalski entendit un gloussement nerveux. Je ne vois pas plus loin que mon nez, sinon je les aurais vus venir.

- Ton agent, ton Allemande ? Il faut les oublier.

- Comment oublier l'amour ? "Le Dragon qui s'enroule". "Les Bambous près de l'Autel". "La Danse des deux Phénix". "Le Vol des Mouettes". "Le Coursier lancé au galop". "La Cigale brune collée à une Branche".

- De quoi parles-tu ?

- Les Chinois discutent de l'amour en ces termes. "Le Tigre Blanc qui bondit". Sais-tu comment ils appellent le pénis ? "L'oiseau rouge". Et aussi "l'Obélisque du Dragon céleste". Moi, je suis un singe qui pleure dans une chambre.

- J'ai déjà oublié l'amour, dit Arthur Pavlovitch. Mais je ne peux pas oublier mes yeux aveugles. Ma cécité, je la vois partout. Où vois-tu l'amour ?

- Des milliers de gens sont aveugles sans le savoir. Nous n'avons pas besoin de voir le monde.

- Évidemment. Tu as roulé ta bosse partout. L'Europe, l'Asie, l'Amérique...

- Il y a des pays que je n'ai jamais visités : l'Égypte, la Grèce, la Chine. À vrai dire, je n'ai aucune envie d'y aller. J'ai tant de livres...

- Tu as une bibliothèque formidable, mais je ne t'envis plus.

- Je sais ressusciter les photos, les extraire du monde à deux dimensions. Quand on a l'habitude de collationner les paysages réels avec les images qui leur correspondent...

Et Bélozerkalski de s'appesantir sur l'importance des habitudes dans la vie humaine. Selon lui, un homme entre deux âges était capable de compléter l'information fournie par ses organes. Entre deux âges, entre la vie et la mort.

- Un détail suffit pour recréer le monde. Un son.

- Même un détail, je ne le verrai pas dans un mois. Un point. La voix de son ami devenait de plus en plus rauque.

- A quoi bon tous ces détails ? Les taches, les vêtements chiffonnés. Les mondes invisibles sont bien plus excitants. Et tu entendras autant de sons que tu le veux : la *Huitième* de Mahler, le *Gurre-Lieder* de Schoenberg.

- Ta musique ne m'aidera pas à voir mon appartement, une tache sur mon pantalon.

- La musique est plus grande que la vie. L'ouïe est plus importante que les autres sens qui nous induisent en erreur et nous conduisent à la tentation. Toutes sortes d'illusions optiques...

- Dans ma jeunesse je rêvais de devenir un prestidigitateur. Illusions optiques, public médusé, galvanisé. Les choses apparaissent, disparaissent. À présent les choses disparaissent. Elles n'apparaîtront plus jamais. Et je suis mon propre public, un homme seul dans un cirque immense. Mais je ne suis pas prestidigitateur.

- Chaque jour te soustrait quelque chose. Est-il meilleure façon de finir que de s'écouler par dissolution naturelle vers son terme marqué ? Se retirer par étapes. Une mort facile.

- Mais ton corps, ton esprit sont pleins de vigueur.

- On n'apprend pas la vertu par l'intermédiaire des yeux. Seules nos oreilles sont à même de nous y conduire car il ne faut pas dissocier la vertu et le *logos*. Il ne faut pas dissocier la force morale et les langues humaines articulées par la raison et la bouche. Tu peux écouter des cassettes. On a enregistré un tas de poèmes, un tas de romans...

- *Anna Karénine* ?

- Il y a aussi des cassettes vidéo. J'ai découvert leur existence l'année dernière. Mais je n'en achète pas. Jamais. Les films X ne servent à rien. Le téléviseur crée un vide absolu.

- Et les films de Tarkovski ?

- Même si tu ne fais pas attention à ce que je dis, à mon *logos*, quelque chose pénètre dans ton esprit comme un rayon X. Le pouvoir de la philosophie est tel...

- Il faut qu'on me fasse une radio des yeux. Ou bien l'usage de ces rayons est limité aux lieux publics ?

- Même les gens distraits profitent de l'enseignement des philosophes. Si tu bois une bouteille de vodka distraitement, tu la bois quand même. Discrètement.

- Ma femme va devoir me nourrir à la petite cuillère.

- C'est le goût de la nourriture qui compte. Peu importe comment elle atterrit dans ta bouche. Le goût et l'arôme. Rien que de penser à la cuisine de ta femme... J'en ai l'eau à la bouche. Que mangez-vous ce soir ?

- Pas grand chose. Un gigot d'agneau braisé aux oignons nouveaux.

- J'ai tellement mal à la gorge que je ne mange plus depuis deux jours. Tu as une femme extraordinaire. Je t'envie. Que serais-je devenu dans les mêmes circonstances ? Un chien d'aveugle ne pourrait pas me nourrir à la petite cuillère.

- Mon fils m'a lu un texte de Derrida la semaine dernière.

- Les contes de fée que j'écoutais dans mon enfance. Ma grand-mère les lisait avec une grâce inoubliable. Nous retombons en enfance. Que c'est agréable de tomber, de retomber !

- Un philosophe contemporain, le pape du déconstructivisme. Tu connais le nom ? et le mot ?

- On a souvent peine à comprendre certaines modes...

- Il a écrit un texte pour une exposition au Louvre. *Les mémoires d'aveugles*.

- Tes mémoires. Tu pourrais les dicter à ta femme. Le temps retrouvé.

- C'est cela. La mémoire est un facteur clé. Derrida lui attribue l'origine de la peinture. On regarde le modèle tandis que le pinceau.. .

- On ne peut pas regarder les deux. Et la toile. On ne peut pas regarder Dieu. Ni en face ni de profil.

- Exactement. Il y a un hiatus, un délai. "L'artiste est aveugle", écrit Derrida.

- Nous sommes tous des artistes, dit Bélozerkalski.

- La peinture est aveugle.

- Et la formation des pensées dans notre cerveau ? Regardons-nous les objets sur lesquels s'attarde notre processus mental ? Bélozerkalski parlait avec une intensité fébrile. Les pensées sont aveugles, les espoirs sont aveugles. Seul mon dégoût pour le monde extérieur est clairvoyant. Extérieur, intérieur. Nous ne pouvons pas voir les deux.

- Tu peux. Je t'appelle demain. »

Arthur Pavlovitch raccrocha.

« J'aimerais devenir aveugle, pensa Bélozerkalski en fermant les yeux et en respirant profondément. Les aveugles ont une excuse pour ne pas voir plus loin que leur nez. Mais ils ont une sensibilité à fleur de peau. Et ils vendent cher leur peau. Il ouvrit les yeux, se leva et gagna la fenêtre. Que ferais-je sans Paris ? sans la place de Furstenberg ? sans le ciel parisien, ses couleurs, ses humeurs ? » Il retourna à son bureau, nota ces questions dans un cahier et les déclama comme un poème.

Il ferma le cahier et ouvrit un ouvrage de Sénèque qu'il relisait de temps à autre. *Epistulae Morales ad Lucilium*. Scipion se retira de la vie publique. Scipion. Bélozerkalski se souvenait de son nom, des louanges que Sénèque avait prodiguées à son égard. Une fois de plus il se rendit compte que sa mémoire était agile pour autant qu'il limitait le champ de ses activités aux morts, à un passé lointain. Il se souvint que Caton avait entretenu sa mémoire en lisant les inscriptions sur les pierres tombales.

La description du bain où la terreur de Carthage lavait son corps exténué lui rappela sa salle de bain qui n'était pourtant pas « sordide ». « Sous ce plafond sordide, sur ce pavé vil, Scipion prenait soin de lui-même, murmura Bélozerkalski. Le soin de soi. Le soi. En soie. En soie sauvage, en soie folle. »

Lettre 104. « Le suicide auquel je devrais renoncer par égard pour les autres : ma femme, mes amis fidèles. Sénèque. Quel veinard ! "Penser qu'une épouse, un ami, ne valent

pas la peine qu'on prolonge son existence, s'obstiner à mourir, c'est être trop douillet... Est-il rien de plus agréable que de se voir chéri de sa femme au point de se rendre plus cher à soi-même ?" » Bélozerkalski s'essuya les larmes et continua de lire la lettre où la vie humaine est comparée aux feuilles qui tombent, aux feuilles agonisantes, à l'automne, au printemps. Les feuilles poussent de nouveau et les morts sont remplacés par les vivants. « Il n'y a pas de printemps dans la vie humaine, protesta-t-il. Rien que les feuilles mortes. À moitié mortes, tout à fait mortes. Même les feuilles, on ne les remplace pas. Et le rossignol de Keats est mort il y a longtemps, il y a des siècles. Le rossignol que j'ai entendu l'été dernier était un remplaçant, un apprenti sorcier. J'aurais dû me marier à la fin des années trente. Nous aurions vieilli ensemble, jour après jour, nuit après nuit. Une feuille à la fois. Les mariages ne servent qu'à cela. Enfants, moralité. Non. Une feuille à la fois. Les mariages nous épargnent les contrastes, les sauts kierkegaardiens – la présence de la mort. Dans une famille heureuse, le Temps avance délicatement, à pas feutrés. Sur la pointe des pieds. »

La vie parisienne continuait son mouvement circulaire. Le soleil se levait, le soleil se couchait pour céder la place à la lune ; personne ne s'intéressait à la vie de Bélozerkalski, à sa retraite forcée. Les pirojki d'Olga Fiodorovna étaient aussi succulents que l'année précédente ; la consommation du saumon ne baissait pas malgré la fuite d'énergie nucléaire qui s'était produite à l'ouest de la Russie. « On ne peut empoisonner la terre : elle est trop grande », dit Pavel Valérianovitch.

Les dîners se succédaient avec la régularité d'un métronome. Un jour quelqu'un prononça le nom de Bélozerkalski.

« Avez-vous de ses nouvelles ?

- Je lui ai téléphoné samedi dernier. Il n'a pas répondu. Il a dû perdre la voix. L'épidémie de grippe...

- N'est-il pas mort, par hasard ?

- Il n'est pas enterré, pas que je sache. Je n'ai pas vu sa tombe.

- Son cœur est en parfait état. Il a un estomac d'autruche.

- Il vous manque vraiment, cet imbécile prétentieux ?

- J'aimais Kostia.

- Ne dites pas : "J'aimais." Un mauvais présage.
- J'aime Constantin Alexeïevitch.
- Mais c'est un libre penseur. *Voltairianetz*.
- Un philosophe.
- Et un poète. »

En janvier Bélozerkalski n'assista pas au bal traditionnel. « Je suis inquiète », dit Tatoussia. Un autre mois s'écoula. Elle lui téléphona, enfin. Personne ne décrocha. Cinq jours plus tard elle déjeunait au bois de Boulogne. Pourquoi ne pas faire un petit détour pour lui rendre visite ? à l'improviste ? « Il faut que je lui passe un coup de fil d'abord. Il est sans doute avec une de ses Lolita. »

Il n'était pas là. Mort et enterré. Peut-être. Tant de gens meurent à notre époque. La pollution, les produits chimiques, les fuites nucléaires. Il n'aurait pas dû manger ce saumon.

Mort et enterré. « Et s'il dort ? dit le policier qui l'avait accueillie au commissariat.

- Il m'aurait entendu, répondit-elle.
- Nous sommes très occupés, Madame. Un meurtre...
- Moi aussi, j'ai un tas de choses à faire. Qui est la victime ? »

Deux policiers s'arrêtèrent devant la porte de Bélozerkalski. « Enfoncez la porte. Il n'entendra pas la sonnerie », dit Tatoussia.

La porte n'offrit aucune résistance. Il n'y avait personne dans le salon.

« Où est-il ? demanda Tatoussia.

- Je ne sais pas, répondit un policier.
- Et s'il est en train de dormir dans sa chambre ? suggéra Tatoussia.
- On va le réveiller, dit le second policier.

La chambre à coucher était aussi déserte que le salon.

- Où est-il ? demanda Tatoussia.
- Il ne dort pas, dit le premier policier.
- Y a-t-il une autre chambre ? demanda le second policier.

- Il y a une chambre de bonne. Il n'est pas mort, j'espère. Non. Dans ce cas, nous l'aurions trouvé ici. Il aimait beaucoup cette chambre. Et il n'aimait pas la chambre de bonne.

- Il aurait pu mourir à l'extérieur, dit le premier policier. Beaucoup de gens meurent dans les rues.

- Non. Il était à moitié paralysé, dit Tatoussia.

- Alors il devrait être dans sa chambre. Mais il n'est pas là, dit le second policier.

- Il y a d'autres pièces dans cet appartement, dit Tatoussia.

Bélozerkalski était dans la salle de bain. Il entendit les voix qui le priaient de quitter son refuge, sa cachette, son paradis terrestre. Il ouvrit la porte et s'avança vers les visiteurs. Les flocons de mousse donnaient à sa nudité une allure respectable.

« Que fais-tu là ? » demanda Tatoussia.

Elle s'enfuit sans attendre la réponse. Elle courait comme une petite fille. Son cœur était en parfait état.

« Un bain de foule ? Dehors ! criait Bélozerkalski. Dehors, dehors, dehors, dehors, dehors ! »

Ils le laissèrent en paix. Il ferma la porte et retourna à la salle de bain. L'eau était tiède ; il confia son corps et son âme à la caresse de l'eau.

Plus personne ne le dérangerait. Jamais.

II

Je crains de lui parler la nuit,
 J'écoute trop tout ce qu'il dit...
 Il me dit : je vous aime,
 Et je sens malgré moi,
 Je sens mon cœur qui bat, qui bat,
 Je ne sais pourquoi !

Grétry, *Richard Cœur de Lion*

Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski était né à Saint-Pétersbourg au milieu de gens qui, malgré la propagande bolchevique, avaient beaucoup en commun. Les uns étaient riches, les autres pauvres ; mais tous partageaient l'histoire et la culture russe. En octobre 1917, leur histoire s'arrêta : une douzaine d'hommes armés, une dizaine de revolvers les semèrent aux quatre vents. Comme des feuilles automnales. Comme des feuilles de papier. Ils se retrouvèrent en Europe, en Amérique, en Australie, en Chine...

Constantin Alexeïevitch se retrouva à Meudon. Sa mère mourut d'une pneumonie en 1927 ; son père vécut jusqu'à la bataille de Stalingrad.

Constantin Alexeïevitch survécut à la deuxième guerre mondiale et à la crise des Caraïbes. Il survécut à plusieurs histoires d'amour et à la mort de sa filleule qu'il considérait comme sa fille - un reflet palpable de ses gestes et de ses pensées.

À présent il vivait seul dans son appartement. Il vivait parmi ses meubles et ses livres avec lesquels il avait beaucoup en commun. Non, il n'était pas seul. Il n'était pas seul.

L'air chaud du printemps offrit à son âme un désir ; et son corps obéit à son âme. Il se leva et mit sa robe de chambre.

Le monde était là, compliqué et bruyant. Et les êtres humains dont la présence en grand et même en petit nombre était aussi douloureuse que jamais. Bélozerkalski ferma les rideaux et tenta de se résigner à une nouvelle période de monotonie en champ clos. Il se dirigea vers la salle de bains et peu après le bruit de l'eau qui coule envahit ses oreilles. Subitement il revient

à sa chambre, ouvre les rideaux et commence à observer la maison d'en face, songeant à ce qui aurait pu se produire, aux événements, à la chute des corps humains. Un hurlement de freins le tire de sa léthargie. À la longue un autre bruit parvient à ses oreilles – le bruit de l'eau qui coule.

Pendant quelque temps, il patauge de long en large sur le tapis mouillé afin de sortir les objets flottant dans la salle de bains. Ensuite il hoche la tête, enlève sa robe de chambre, trouve une chaise pliante, s'habille et quitte l'appartement. La chaise glisse de ses doigts et tombe par terre. Après quelques minutes de réflexion, il donne un coup de pied à la chaise qui descend l'escalier quatre à quatre. La porte reste ouverte.

Il ira, calme, et passera

Dans la férocité des villes...

Un taxi s'arrête devant lui, comme pour souligner ses rhumatismes, sa vieillesse, sa sénilité. Oui, il n'est pas en mesure d'aller à pied jusqu'au VI^e arrondissement. Non, il n'est pas en mesure de porter la chaise pliante à l'autre bout de Paris.

Il s'installe dans le taxi et regarde son balcon.

Le taxi traverse la Seine. Le pont d'Alexandre III. Naturellement. La Russie. Et Napoléon, son tombeau - c'est aussi la Russie.

Il salue Napoléon. Il récite le début du *Borodino*, un poème de Lermontov.

« Attachez votre ceinture, dit le chauffeur.

- Trop tard, trop tard.

- Avez-vous entendu parler de la prothèse ?

- Quelle prothèse ?

- Je l'ai vu à la télévision l'autre jour. On appuie sur un bouton et on rajeunit d'un seul coup. On devient jeune et viril.

- Quelle prothèse ?

- Un membre artificiel en quelque sorte.

- Et le bouton ?

- Vous poussez dessus...
- Une télécommande ? Comment l'utiliser ? Et si quelqu'un d'autre pousse sur le bouton ? au mauvais moment ?
- Chaque moment est bon.
- Et si celui qui pousse sur le bouton est malveillant ?
- Le bouton se trouve sur votre nombril. Vous n'avez qu'à...
- Trop tard, trop tard. Non, il n'est pas trop tard. Il y a quelques mois, j'ai perdu mes clés. Et puis, je les ai retrouvées dans un sac dont je ne me sers pas. Je n'y ai jamais rien mis. Pas même un mouchoir. Un miracle, un vrai miracle. Je me suis rendu compte qu'il y avait d'autres mondes au-delà de notre monde. Ou à côté. Peut-être y a-t-il un seul monde – beaucoup plus majestueux que celui qui s'étend devant nous. J'ai vu un beau chevalier, tout d'un coup... comme cette pauvre fille, cette naine. Elle vivait dans une villa, loin de tous. Son père voulait lui épargner la connaissance du monde, la conscience de son infirmité. Seuls les nains étaient admis en sa présence. Un jour elle tira les rideaux et vit un beau cavalier. Elle se tua. Oui, oui, oui. J'ai vu un beau chevalier. »

La place de Furstenberg. Un de ses endroits favoris. Il déplie la chaise. Il s'assied sur la chaise. Il regarde vers le bas. Le passé. Le bas d'une page. Vieux bonheurs, vieux malheurs, comme une file d'oies... Et l'avenir est en haut. Naturellement. Les souvenirs se précipitent vers lui. Te souvient-il de notre extase ancienne ? Naturellement, naturellement. Tatiana.

*Moi donc qui ai tout tel en votre absence été,
J'oublie en revoyant votre heureuse clarté,
Forêt, tourmente et nuit, longue orageuse et noire.*

Enfin il voit le visage de Tatiana distinctement, ces yeux bleus, vides, où rien ne se reflète à part sa mort et la sienne, leur mort et le destin des hommes qui est modeste, discret. Ses yeux hébergent l'univers entier : ses amants, sa lutte pour la liberté, les étoiles où elle aurait pu passer une éternité en sa compagnie—cinq livres et les quatuors de Haydn. Non, ses yeux n'étaient pas vides ; ils étaient infinis. Son nez aquilin. Même le nez de Cléopâtre aurait

perdu son aura pascalienne à côté de son nez ; l'histoire humaine aurait pris fin au cours des années folles sans son nez, sa *gorbinka*. Ses lèvres, ses lèvres. Il n'y a pas d'autres lèvres.

Un jour, elle avait invité tous ses amants.

« Vous êtes lâches. Il n'y a plus de gentlemen sur terre. Seuls les Japonais...

- Que veux-tu que je fasse ? demanda Sergueï.

- Tu dois commettre un suicide. Pourquoi ne pas sacrifier ton corps à la femme que tu idolâtres ? Donne-moi une preuve de ton amour. La preuve.

- La vie est si riche, si merveilleuse. Tu n'es qu'une parcelle de cette vie. »

Pourquoi n'ai-je pas provoqué ce malotru en duel ?

Elle testait notre courage, notre fidélité. Sergueï et Nicolas avaient peur. Je suis allé dans l'autre pièce pour m'éloigner du monde. Elle m'épiait à travers le trou de la serrure. Un fusil scintillait sur le parquet. Je me suis penché, mais je ne l'ai pas pris. La vie est merveilleuse. Pourquoi mourir ? pourquoi dois-je mourir ? Je ne dois rien à personne. Comment abandonner Paris ? et Proust ?

À la recherche d'un air frais et de *vita nuova*, il ouvrit la fenêtre. La porte s'ouvrit au même instant et Tatiana dit en riant que le fusil n'était pas chargé. Et puis, elle emmena ses amants dans une pièce décorée de gravures japonaises et de masques Nô. Telle la peau d'un animal exotique, un superbe kimono se prélassait sur les coussins. Sur fond de soie bleu marine, une ancienne broderie d'or. Majestueusement, elle enleva sa robe, revêtit le kimono et joua une version personnifiée et moderne du théâtre Nô.

Il y a longtemps j'ai vécu dans cette ville.

Trois jeunes hommes étaient amoureux de moi.

Leurs lettres d'amour se réduisaient en cendres

Avant d'atteindre ma boîte aux lettres –

Telle était leur passion.

Si je m'étais abandonnée à l'un,

Les autres se seraient tués.

Ils étaient si vulnérables. « Lasse et affligée,

Je me noierai dans la rivière Ikouta de Settsou -

Ikouta signifie le Champ de la Vie. »

Mes dernières paroles.

Le reflet du ciel sans nuages

Etait déjà au-dessus de mon corps.

Pourquoi ne m'avez-vous pas laissés

Au fond de cette rivière ?

Que fais-je dans cet appartement ?

Mes trois amants frappent à la porte.

J'ouvre la porte, je les laisse entrer.

Ils voient mon fantôme,

Mais ne s'en approchent pas :

Il ne leur est pas permis de me toucher.

Ils n'entendent pas ma voix.

En vain mes paroles expriment

Mon angoisse, ma nostalgie.

« Le monde me manque ! »

Un silence de mort.

« Pourquoi restez-vous en vie ?

Vous êtes impertinents ! »

Personne ne m'entend, sauf moi-même.

Minuit sonne. Je pose trois poignards

Près de la fenêtre où la lune se repose.

Ils prennent les poignards et s'entre-tuent.

Les scrupules me harcèlent.

Je me sens coupable.

Priez pour moi !

Enfouis sous les coussins, trois poignards les attendaient patiemment. Combien de bouteilles ont-ils vidé cette nuit-là ? Elle adorait le champagne.

Je passe l'après-midi sur cette place

À prier pour le repos de son âme.

Tatiana. Capricieuse et touchante. Elle ouvrait la porte toute nue. Et ils restaient près de la porte. Son pied pouchkinien. Sa voix.

Et le plaisir qui ne se peut passer

De les songer, penser et repenser,

Songer, penser et repenser encore.

Il pensait qu'elle ne pourrait jamais devenir sérieuse. Elle jouait la comédie, sans arrêt. Mais elle savait jouer la tragédie. Sous l'Occupation elle rejoignit la Résistance et périt en 1944, à Noël, aux environs d'Orléans. Pour la dernière fois, ils se rencontrèrent en octobre 1942. Elle l'embrassa, les yeux fermés. Comme dans un film qui tourne au mélo. Vive le mélodrame où Tatiana a pleuré ! Pour la première fois. Pour la dernière fois. Ils se dirent « au revoir ». Le mot « adieu » est un mauvais présage, n'est-ce pas ? Il s'arrêta, se retourna. Elle s'éloignait de lui, de la vie, de leur amour inachevé.

Il toucha l'air pour s'assurer qu'elle était à côté de lui malgré les vertiges et les rhumatismes, malgré la cruauté, malgré le destin. Mes chaudes mains, baigne-les dans les tiennes... Oui, elle était à ses côtés.

Ja vstrétil vas, i vsio byloé

V otgivchem serdtzé ogilo...

Je vous rencontrai, et le passé ressuscita dans mon cœur mort. Quels vers ! Tiutchev.
Fiodor Ivanovitch Tiutchev.

Rassuré, il s'abandonna à d'autres souvenirs.

Ma mémoire est devenue obéissante. Avant je me souvenais surtout des poèmes. Maintenant je me souviens de tout. Je me souviens de mes jouets, de mes joies, de ma ville natale qui résiste aux intempéries et au caractère russe. Mon Pétersbourg, mon Pétersbourg.

Ja vspomnil vrémia, vrémia zolotoé

I serdtzou stalo tak teplo...

Je me souviens des jours anciens, de l'âge d'or, et mon cœur...

Il se rendit compte qu'il ne retournerait jamais en Russie. Il comprit qu'il allait mourir.

Quelques heures auparavant il aurait accueilli la mort à bras ouverts : il avait besoin de changement et de repos. À présent, sous l'influence des souvenirs, de leur beauté, il prit peur et se mit à regarder autour de lui, comme si la mort était une force extérieure et non un monologue intérieur.

Non, non, pas maintenant. Pourquoi me punir ? Qu'ai-je fait ?

Still, in den Kranzarterien,

Unumschnürt:

Ziw, jenes Licht.

Bientôt, il oublia son agonie. Le passé. C'est aussi l'avenir. Et le présent, naturellement. Il n'y a pas de présent. Il n'y a que l'imparfait. Et l'imparfait du subjonctif.

Tatiana. Ses yeux, son courage, ses caprices, ses cheveux... Tout est éternel.

Elle ne s'éloignait pas. Elle s'avavançait vers moi. Le mouvement est une forme d'immobilité. Nous étions toujours assis sur le même banc. À l'imparfait. Le temps préféré de Flaubert. Un beau temps. À l'imparfait, le temps est toujours au beau fixe. Elle m'embrasse. Nous sommes assis dans ma chambre. Et dans la chambre de bonne. Partout. L'espace ne compte pas. Paris. Pétersbourg. Je meurs. Je meurs dans une maternité. Je meurs en Russie. Leurs tombeaux sont dans leur patrie, avec le soleil couchant, les pleurs de leurs amis et les

charmes de la religion. Je meurs en France, sur la place de Furstenberg. Partout. Nulle part. Maisons, appartements, escaliers, portes. Ils sont là, sur cette place. Ici, là-bas. Tatiana est le genre humain. Et ces nuages. Et ces arbres. C'est elle. Et moi. Nous sommes tout le monde. Et le monde.

« N'aie pas peur », dit une voix. Il la reconnut. Il n'était pas seul. Personne n'est jamais seul, abandonné. Rien n'est isolé dans l'univers. Rien n'est à part. Autrement ces maisons se seraient écroulées il y a longtemps. Elles sont là. Ils sont là. Je suis là. Elle est là. Les morts, les vivants. Eternellement. Sur cette place. Partout.

« N'aie pas peur », dit la voix. Il pensait qu'il y avait beaucoup de voix dans sa vie. Il avait tort. Il n'y avait qu'une voix, une seule. N'aie pas peur, n'aie pas peur.

Il n'avait pas peur. La vie était simple ; la mort était simple. C'était la même chose. L'état de choses. L'état d'esprit. Le même, toujours le même. À qui appartenait son esprit, son cerveau ? Propriété privée. Domaine public. Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski. Tatiana. Victor Sergueïevitch. L'univers est un corps humain. Et un cerveau. Et l'esprit. Le mot « différence » est rayé des dictionnaires. Rien n'est différent de moi. Mon âme est partout.

Partout. Eternité. Il était assis sur la place de Furstenberg. Dans le VI^e arrondissement. Et sa pendule sonnait quatre heures. Il ne l'entendait pas. Un, deux, trois, quatre, cinq...

Les gens marchaient autour de lui. Ils ne remarquaient pas son extase, son immobilité. Ils ne savaient rien au sujet de sa mort. Et son passé, ils l'ignoraient complètement. Et ils ne souciaient pas de son corps, de ses douleurs, de ses tourments.

Leurs ombres glissaient sur son visage, sur son imperméable. Peut-être ces passants avaient-ils raison. Peut-être Constantin Alexeïevitch Bélozerkalski était-il solide comme le pont Neuf. Combien de fois avait-il prophétisé sa mort ?

Un jour il s'était réveillé dans un lit étranger. Il avait tâté son pouls et déclaré à voix basse : « Je suis mort. » Il était mort. Peut-être.

Many times he died,

Many times rose again.

J'ai été jeune homme, jeune fille, arbuste, oiseau et poisson muet surgissant de la mer.
Mon ami composa un requiem en ré majeur. La mort est une joie, une grande joie.

Ses doigts touchaient l'air ; ses yeux regardaient vers le haut, vers le bas. Comme pour mesurer la distance entre le ciel et la terre. Il n'avait pas peur. L'idéal du calme est dans un chat assis. Et il était assis.

Tout était beau.

